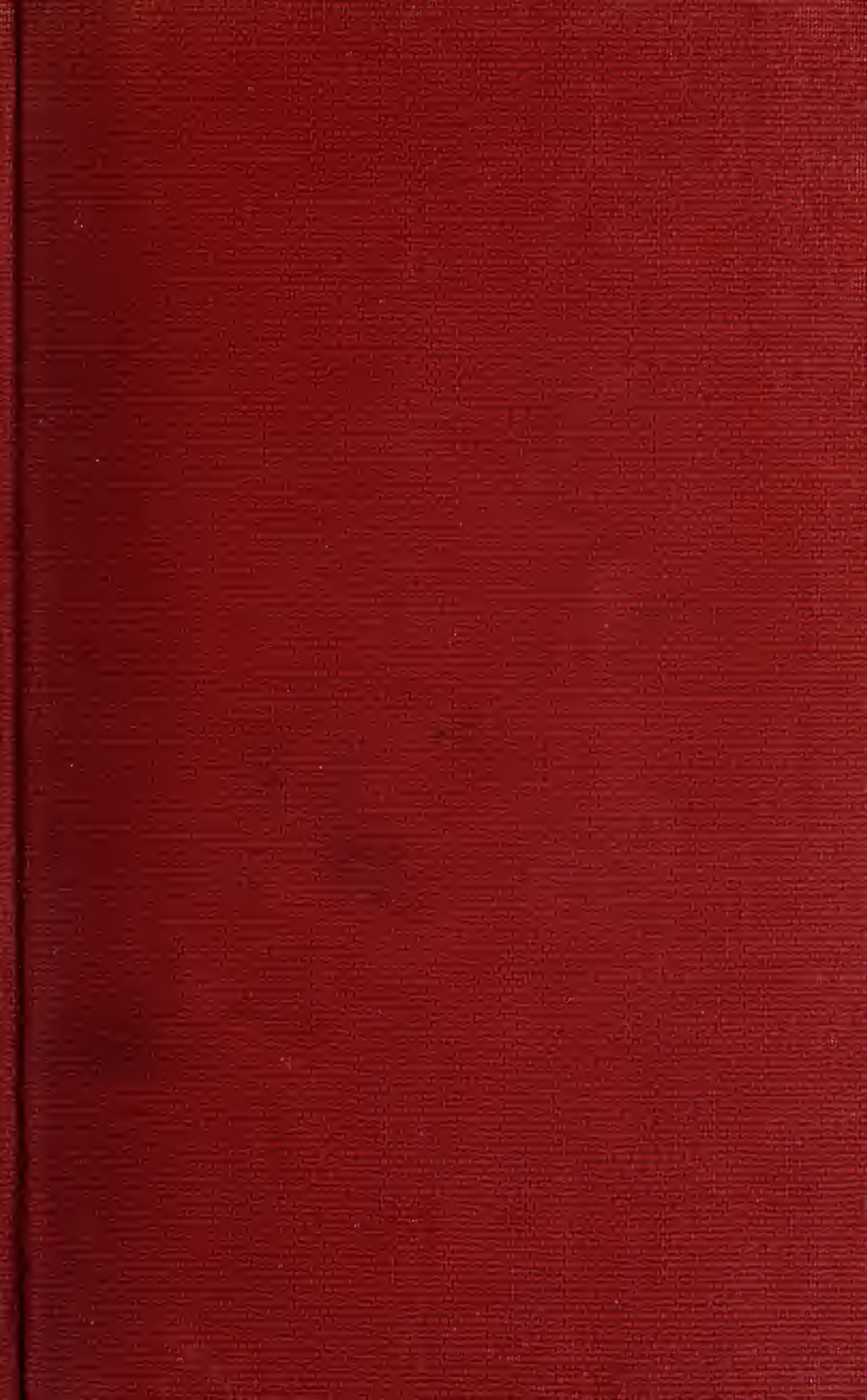



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

VOYAGE
A L'ILE DE FRANCE,
DANS L'INDE
ET EN ANGLETERRE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGE
A L'ILE DE FRANCE,
DANS L'INDE
ET EN ANGLETERRE;

SUIVI

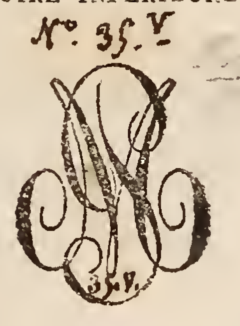
DE MÉMOIRES SUR LES INDIENS,
SUR LES VENTS DES MERS DE L'INDE,

ET D'UNE NOTICE

SUR LA VIE

DU GÉNÉRAL BENOIT DÉBOIGNE,
COMMANDANT L'ARMÉE MARATTE SOUS SCINDIA.

PAR P. BRUNET, DE NANTES,
D.-M., MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE
DE P. MONGIE AÎNÉ,
BOULEVART DES ITALIENS, N°. 10.

1825.

A

MA MEILLEURE AMIE,

MARGUERITE AGNÈS MICHÉE,

MON ÉPOUSE.

Le ciel me la fit connaître un instant avant d'entreprendre ce voyage; et, à mon retour, m'attacha à elle pour la vie.

PRÉFACE.

Ce n'est point pour rivaliser avec les savans anglais qui nous ont fourni des mémoires si curieux et si intéressans sur les mœurs, les lois, l'histoire, la religion des Indiens et les productions en général de la péninsule, que j'ai entrepris ce faible travail, et que j'ose donner un nouveau voyage dans l'Inde.

Je connais tous mes moyens et sais apprécier ce qu'il y a de difficile dans la tâche d'un historien ou d'un voyageur; mais je désirais faire passer dans notre langue quelques-uns des matériaux de leurs nombreuses collèctions, et y joindre quelques diversions, en faisant part de mes observations pendant mon séjour dans le pays. J'en dirai autant de ce que je rapporte de l'Angleterre et des Anglais.

Confiné pendant plusieurs années dans une petite ville, je n'ai pu les connaître assez, pour en parler savamment. Je n'ai donc pu offrir que quelques notes éparses, que j'ai jugées intéressantes et peu communes.

Quant à ce qui me regarde personnellement, le voyage ne sera ni érudit ni recherché. Ce que j'aurai vu, ce dont je serai sûr, je le dirai avec toute la franchise possible, sans vouloir ni en donner l'explication ni en faire le commentaire.

Je pourrai cependant répondre parfois à de graves erreurs que j'ai vues consignées dans de savans ouvrages

français, erreurs qui prouvent, ou que leurs auteurs n'avaient pas séjourné dans le pays, ou avaient bien mal vu les choses.

J'ai entremêlé ma narration de quelques réflexions littéraires, n'ayant, dans le principe, pris des notes qu'à la sollicitation d'un ami auquel je les destinais. Je parle aussi quelquefois de moi : ne suis-je pas le principal acteur de la scène que je présente? Mais ce que j'ambitionne particulièrement, c'est de faire une espèce de *compendium* utile à ceux qui voyageront dans cette partie du monde, et surtout aux jeunes marins français qui trouveront rassemblés, sous un petit volume, des notes curieuses sur le prix exact de certaines marchandises, sur le traitement des prisonniers par la compagnie orientale anglaise, et quelques mémoires intéressans, tant sur les Indiens que sur les mers qu'ils ont à parcourir. Ils peuvent compter sur l'exacte impartialité de ce que je rapporte touchant la péninsule et ses habitans, de même qu'ils pourront profiter des faits recueillis, si des intérêts de commerce ou les chances de la guerre les conduisent jamais sur les mêmes plages.

VOYAGE

A L'ILE DE FRANCE,

DANS L'INDE

ET EN ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Nantes. — Passagers. — Vue de Ténériffe. — Réflexions sur les *Lettres athéniennes.* — Rencontre de bâtimens. — Pêche du requin. — Passage de la ligne. — Météore. — Chasse d'albatros.

Le bâtiment sur lequel je m'embarquai, en qualité de chirurgien, se nommait *la Célestine*, du port d'environ trois cents tonneaux, armateurs MM. Cossin et Bridon, capitaine Désagenaux. Nous partîmes de Mindin, le 14 janvier 1803, à six heures du matin, par un vent de nord-est très-froid, qui durait depuis deux jours et avait déjà mis les glaces en rivière. Nous avions à bord quarante-cinq hommes d'équipage, offi-

ciers compris, et trente-six passagers, tant à la chambre que sur le pont.

Parmi se trouvaient trois femmes, dont deux très-connues par une vie licencieuse, et qui nous occasionèrent un peu de trouble dans la traversée. La troisième était une jeune Anglaise très-aimable, mariée à un officier français des environs de Toulouse, qui avait servi long-temps chez le nizam, à Hyderabad, et avait occupé une place importante du temps de Raymond. Le sort de ces derniers fut bientôt funeste.

J'appris dans l'Inde qu'après s'être embarqués à l'île de France, pour aller à Calcutta, leur bâtiment avait fait naufrage à l'entrée du Gange, et qu'il ne s'était sauvé que la femme avec son enfant à la mamelle et un domestique.

Parmi nos autres passagers se trouvaient plusieurs jeunes gens qui allaient à l'île de France ou dans l'Inde, pour courir les chances de la fortune ou entrer dans des maisons de commerce ; quelques-uns s'en retournaient au sein de leur famille. Un seul, je crois, avait l'intention de voyager. Celui-ci passait, je ne sais sur quel fondement, pour être issu d'une des premières maisons de France. Homme extrême dans ses opinions religieuses et politiques, très-versé dans la littérature ancienne et moderne, très-agréable en société et ayant la mémoire remplie d'une

foule d'anecdotes; mais un peu bizarre dans sa conduite, ayant l'imagination frappée de grandes aventures et n'ayant quitté la France que pour en aller chercher de nouvelles, il s'était persuadé, en quittant Paris, et sans doute d'après l'inspection de la carte, que nous devions relâcher dans toutes les îles qui se trouvaient sur notre passage de France à l'île de France, telles que Madère, les Canaries, les îles du cap Vert, le cap de Bonne-Espérance.

Il en parlait au capitaine avec une gaîté de cœur et une assurance qui indiquaient fortement qu'il y croyait. Mais, quel fut son chagrin de nous les voir dépasser toutes, sans relâcher dans aucune! Il ne pouvait revenir de son étonnement, quand il nous vit doubler le cap de Bonne-Espérance, et l'ayant en vue tout un jour, sans y aborder; il se serait presque fâché avec le capitaine. « Comment! disait-il, voir ce promontoire fameux, cet ancien cap des Tempêtes, si bien chanté et décrit par le Camoëns sans y toucher! en vérité, c'est une horreur! »

Il parlait d'une tempête comme d'un beau spectacle, d'un naufrage comme de la chose qu'il désirerait le plus de voir; peu lui importaient les malheurs qui pourraient s'ensuivre, pourvu qu'il en réchappât et qu'il pût aller conter ses aventures dans quelques cercles de la capitale.

Telle était sa manie. A l'île de France, il avait celle de courir les bois, de gravir les mornes les plus difficiles, de méditer sur le bord d'un précipice, de se perdre parmi les lianes, ce qui lui est souvent arrivé pendant son court séjour dans cette colonie.

Plusieurs fois, me disait-il, il m'aurait engagé à faire avec lui de ces promenades agréables; mais il était sûr que je n'aurais pu le suivre. Lorsqu'il partit pour l'Inde, il n'avait la tête remplie que de bayadères, de brames, de faquirs, etc.; un an après environ, je le rencontrai à Madras, apprenant le talenga, et obligé, pour vivre, de montrer le français à quelques Anglais de distinction.

Il méditait alors deux grands projets auxquels il aurait bien voulu m'associer; il avait l'intention, ou d'aller comme missionnaire dans la Cochinchine, ou de s'en retourner par terre, et à pied, en Europe. « Quel plaisir, disait-il, de traverser l'empire du Grand-Mogol, de considérer la république des Sheises, de voir la Perse, l'Arabie, la Turquie! » Mais la mort est venu mettre fin à de si beaux projets.

J'appris, pendant mon séjour en Angleterre, qu'il était mort six mois après mon départ de Madras. J'en fus réellement fâché; je l'avais connu beaucoup dans notre première traversée,

le portrait que j'en ai fait est à la lettre; mais il méritait un meilleur sort. Son imagination romanesque et son séjour prolongé dans l'Inde, au milieu de tant d'oppositions différentes, l'ont perdu; il était connu par un petit roman, dont j'ai oublié le nom.

Revenons à notre voyage. Le 30 janvier, après midi, nous eûmes connaissance des îles Canaries; le 31 au matin, nous longeâmes Ténériffe, et nous distinguâmes très-bien son pic, au-dessus des nuages, tout couvert de neiges et de glaces, sur lesquelles se réfractaient avec beaucoup de magnificence les rayons du soleil levant.

Le vent nous refuse, et nous oblige de nous en éloigner. Le 1er. février, nous passons toute la journée en calme devant la même île et Gomère; ce qui nous fournit l'occasion de bien observer ces deux îles. Le Pic particulièrement attirait notre attention, et nous offrait un spectacle majestueux et varié suivant que les rayons du soleil, selon sa course, frappaient différemment ses côtés.

Je ne me lassais point d'admirer cette masse imposante, qui, du fond des abîmes, s'élevant au-dessus des mers, semble encore toucher à la voûte des cieux. « De quelle utilité, me disais-je, peut être une pareille masse, d'une hauteur si élevée dans une île d'aussi peu d'étendue, hérissée d'ailleurs de tous côtés d'autres mornes

moins élevés, et loin du continent d'Afrique? où sont ici les causes finales? S'il fixe les nuages, qu'il attire leur humidité et verse dans la plaine des torrens d'eau douce, comme il n'y a pas lieu d'en douter, n'eût-il pas été mieux placé au milieu des sables brûlans de l'Arabie, ou des vastes plaines du désert de Zaara? Que de pourquoi auxquels on ne peut répondre par les seules lumières de la raison! »

M. Golberry, dans ses voyages, pense qu'une masse si élevée dans une île de si peu d'étendue et l'état volcanique de la plus grande partie des îles Canaries, sont de fortes indices qu'elles ont appartenu autrefois à un plus vaste continent; et ce continent, il le juge être celui de cette mystérieuse Atlantide, dont Platon nous a transmis l'existence ainsi que la catastrophe. Le docteur Héberden estime la hauteur du pic à quinze mille trois cent quatre-vingt-seize pieds au-dessus du niveau de la mer. Par un temps serein, on peut le voir à quarante lieues de distance: nos officiers s'en jugèrent à douze lieues.

Sur le soir du même jour, le vent ayant changé, nous voulûmes passer entre Ténériffe et Gomère; mais au milieu de la nuit nous fûmes de nouveau surpris par le calme, ce qui nous inquiéta un peu, craignant d'être jetés trop près de la côte par les courans. Le 2 nous longeons

Gomère, visant à l'île de Palme; enfin, le 3 nous passons entre celle-ci et l'île de Fer, et quittons tout-à-fait les Canaries.

Le 7 au matin, nous passons le tropique du Cancer. A cette même époque, dans les beaux jours, et sous le ciel pur et serein de ces régions, je me mis à la lecture des *Lettres athéniennes* traduites de l'anglais, en quatre volumes in-12, qui avaient paru quelque temps avant mon départ, et dont M. Barthélemy a fait un si bel éloge.

Il est vrai, on ne peut, selon moi, renfermer plus de brillantes choses, et plus de faits dans un cadre si étroit. Cet ouvrage est, ainsi que le *Voyage d'Antenor*, et celui *du jeune Anacharsis*, un des plus beaux restes de l'antiquité. Il a, à mon avis, un avantage de plus que l'ouvrage, si justement célèbre de M. l'abbé Barthélemy; c'est de nous entretenir souvent des Perses et des Égyptiens, de leur religion, de leur politique, de leurs sciences, de leurs arts; et cela d'une manière claire, précise, mais instructive, et avec le plus beau coloris. Quel meilleur juge d'ailleurs pouvons-nous avoir de cette charmante production que le jugement, s'il est authentique, qu'en a porté l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* lorsqu'il dit que, s'il l'eût plus tôt connu, ou il n'eût point entrepris son livre, ou il ne l'eût pas publié.

Le 9, après midi, par les dix-neuf degrés de latitude nord, nous parlons à un bâtiment sorti de Dunkerque, et allant dans la mer du Sud à la pêche de la baleine. Le même jour, un poisson volant tombe à bord : je fus surpris de sa grande force musculaire; plusieurs minutes après sa chute, il faisait encore des bonds, tels que j'avais peine à le retenir d'une main, quoique pesant à peine une livre.

On rencontre cette espèce de poisson dans presque toutes les mers, surtout des climats chauds; mais jamais je n'en avais tant aperçu à la fois que dans la traversée que je fis de l'île de France à la côte de Sumatra; ils étaient par myriades, et s'élevaient toujours en troupe comme des bandes d'oiseaux; mais ce qui m'étonna le plus, ce fut d'en voir tomber à une assez grande distance du lieu d'où ils s'élevaient, distance qui me parut être au moins de trois portées de fusil, en les évaluant à quatre-vingts pas chacune.

Par les seize degrés de latitude nord, nous parlons au navire *l'Aurore*, capitaine L., sorti à peu près à la même époque que nous, de la rivière de Bordeaux.

C'est un plaisir assez agréable, que de rencontrer à la mer des gens de son pays, quoiqu'on ne se voie et qu'on ne se parle qu'à une certaine distance. Des voyageurs sur une route si stérile et

si peu fréquentée, font vraiment plaisir : on s'interroge, on se demande des nouvelles ; on parle de ses rencontres, de ses accidens ; puis on boit à la santé les uns des autres. Toutes ces bagatelles, qui ne seraient rien à terre, fournissent matière à la conversation et deviennent un sujet d'entretien pour deux ou trois jours. La vie est si monotone à la mer, et surtout dans une longue traversée ! les uns jouent pour passer le temps, d'autres s'occupent à des bagatelles ; la plupart s'ennuient ; très-peu savent se distraire agréablement ou s'employer convenablement. Un bâtiment marchand tel que le nôtre, qui contient à peu près quatre-vingts personnes, est vraiment une petite ville où les riches sont assez bien représentés par les passagers.

Les jours suivans nous fûmes heureux à la pêche ; nous prîmes plusieurs poissons que les marins nomment grandes oreilles. On les compare au thon, dont ils sont, je crois, une variété. La chair en est très-blanche et se rapproche beaucoup du goût du saumon. Nous prîmes aussi quelques bonites qui nous fournirent un bon plat frais ; des requins, qui nous divertirent beaucoup, et qu'on se plaît généralement à détruire. Ceux-ci, qui sont regardés comme les fléaux des autres poissons, dévorent tout ce qu'ils trouvent et ce qui tombe à la mer du bord des

bâtimens. L'appât qu'on leur présente, et qui les manque quelquefois, ne les dégoûte nullement; ils reviennent à la charge, et finissent souvent par se laisser prendre.

Ils sont toujours accompagnés de deux autres petits poissons, dont l'un les précède et l'autre s'attache au-dessus de leur corps. Les marins nomment le premier pilote et l'autre sucet. Le pilote n'a pas plus de huit à dix pouces de long; il est bigarré de noir et nage avec une activité sans égale. Le plus ordinairement il se tient au-dessus de la tête du requin ; lorsque celui-ci veut se retourner , comme il est obligé de le faire, lorsqu'il veut saisir sa proie , le pilote alors se place au-dessous avec beaucoup de promptitude. Très-souvent aussi j'ai vu ce poisson suivre de près le gouvernail du navire. Il est très-bon à manger. Les sucets se trouvent appliqués sur la peau du requin, lorsqu'on les prend, et y adhèrent tellement, que, malgré les secousses que donne celui-ci, lorsqu'il est à bord, on a encore de la peine à les en détacher. Ces poissons n'ont guère que six pouces de long.

Le 19, entre cinq et six heures du matin, nous passons la ligne équinoxiale. Le soir du même jour on fait le baptême de tous ceux qui n'avaient pas encore passé le tropique ou l'équateur.

Cette espèce de cérémonie, dont on a parlé tant de fois, et qui varie selon le goût de ceux qui y président, est une espèce de droit d'aubaine, que les marins ont établi, autant pour se divertir, que pour tirer quelque argent des passagers. Les matelots descendent des hunes en différens costumes grotesques, et jouent diverses farces qui finissent toujours par attraper quelque ignorant, en lui faisant quelques niches, telles que de lui jeter sur la tête plusieurs seaux d'eau, ou de le goudronner partout. C'est une partie de plaisir, et une demi-journée passée agréablement.

Au commencement de la lune du même mois, nous jouîmes dans ces parages, à un ou deux degrés de latitude sud, d'un spectacle bien curieux et bien magnifique, qu'aucun de nos marins n'avait encore vu. Pendant trois jours consécutifs, aux mêmes heures de la nuit, la mer, aussi loin que notre horizon pouvait s'étendre, brillait d'une lumière phosphorescente, qui paraissait devenir encore plus vive au moment où la lune se couchait. Vous eussiez dit une nappe de verres brillans de toutes couleurs sur la surface des eaux. La vue n'en était point fatiguée; on pouvait l'y fixer aussi long-temps qu'on le désirait, et la porter sur-le-champ et sans confusion sur tout autre objet. La mer était assez calme, le temps clair et petit vent.

Ce phénomène nous étonna singulièrement surtout par sa durée, et s'offrit toutes les fois avec un appareil et un charme au-dessus de toute conception. Quelles sont et quelles pouvaient être les causes d'une pareille lumière ? Ce spectacle est-il commun dans ces parages? Je ne l'ai rencontré nulle part avec cet éclat et cette majesté, quoique j'aie parcouru bien des climats différens.

M. Bernardin de St.-Pierre a décrit avec enthousiasme ces étoiles brillantes qui semblent jaillir par milliers du fond des eaux, et dont, ajoute-t-il avec raison, celles de nos feux d'artifices ne sont qu'une faible imitation. Mais toutes ces expressions me paraissent faibles pour peindre le tableau varié dont nous fûmes témoins. C'est plutôt l'Océan décoré d'une immense écharpe de lumière mobile, onduleuse, réfractée de toutes les manières, et dont les extrémités vont se rattacher aux bornes de l'horizon.

« Tous ces phénomènes, dit M. Péron, peuvent être rapportés à un principe unique, la phosphorescence propre aux animaux marins, et plus particulièrement aux mollusques et aux zoophytes mous..... Cette *phosphorescence active* des animaux, bien différente, sous tous les rapports, de cette faible lueur que peut développer dans certains cas, la décomposition putride, est tellement *dépendante* de *l'organisation* et *de*

la vie, qu'elle s'exalte, s'affaiblit et s'éteint avec elle pour ne plus se reproduire après la mort [1]. »

N'est-on pas tenté de croire que, dans ces animaux, l'élément du feu, qui prodnit ces phénomènes de la phosphorescence, y est en quelque sorte animalisé, qu'il y jouit de la vie, ou du moins qu'il peut être considéré comme l'âme de l'animal, dont la vie semble être la lumière même, se reproduisant et se variant de toutes ses couleurs? Cette matière ou cette vapeur animée est assurément bien diffèrente de la matière telle que nous croyons la connaître, ou telle qu'elle a été caractérisée et définie jusqu'à présent.

Nous fûmes trés-contrariés jusqu'au 11 mars, époque à laquelle les officiers se faisaient, par leur calcul, à une quarantaine de lieues du Cap. Pendant cet intervalle, nous vîmes beaucoup d'oiseaux de mer, tels que des cordonniers, des mouettes, des frégates, des albatros, vulgairément appelés moutons du Cap.

Ces derniers donnèrent lieu à une scène très-divertissante. Étant en calme, nous aperçûmes à une petite distance du bâtiment, une quantité de ces oiseaux, attachés à dévorer de vastes débris qui flottaient sur la mer. Quelques person-

[1] *Voyage de découvertes aux Terres australes*, t. I.

nes de l'équipage s'amusèrent d'abord à leur tirer des coups de fusil à balle, mais sans effet, et sans les effrayer nullement. Le temps étant assez tranquille, le capitaine voulut bien permettre de mettre un canot à la mer, pour aller leur donner la chasse, et examiner leur proie. Arrivés à une demi-portée de fusil d'eux, on tira dessus. Cette première décharge en tua plusieurs, et en blessa d'autres, sans faire fuir le reste; nos chasseurs tirèrent dessus davantage, en tuèrent une dizaine, et s'en approchèrent d'assez près pour les éloigner à coups d'avirons. Ils en rapportèrent même un vivant qui avait été blessé légèrement à la tête.

Ce fut pour tout le bord une petite comédie qui fit diversion à l'ennui, et nous occupa près d'une demi-journée. Une pareille rencontre est assez rare à la mer; car il fallait un jour de calme, ce qui n'est pas ordinaire dans ces parages, et la circonstance d'une carcasse de poisson, pour rassembler ces oiseaux.

Le lendemain nous eûmes tout le temps de les examiner. Nous mesurâmes leur envergure, ou l'étendue d'un bout de l'aile à l'autre; il y en avait depuis huit pieds jusqu'à neuf et demi: leur poids était de quinze à dix-huit livres. Je réussis à en empailler plusieurs.

Comme je ne connais point les observations

des naturalistes sur cette espèce d'oiseaux, je vais donner quelques-unes des remarques que j'ai faites. D'abord nous vîmes tous distinctement qu'une fois posés sur l'eau, ils ne pouvaient plus s'élever, qu'il n'y eût un peu de houle, c'est-à-dire un moment où la mer, par ses ondulations, leur permet sans doute de déployer leurs ailes sans les baigner.

Celui que nous prîmes vivant, et que nous gardâmes près d'un mois à bord, ne chercha jamais à s'envoler tant que nous le mîmes à plat sur le pont du navire, malgré qu'il fît quelques pas incertains. Sur l'eau leurs ailes recourbées, éloignées de leurs corps, et relevées vers l'extrémité, produisaient un très-bel effet. Il y en avait de diverses couleurs, de bruns, de gris, de blancs, d'azurés. Leurs yeux sont d'un beau noir et très-vifs; leur bec est long, fort, et recourbé par le bout comme celui d'un perroquet. Cette extrémité s'en détache facilement lorsqu'elle est fraîche; car lorsqu'elle est desséchée, comme je l'observai sur ceux que j'avais conservés, on aurait de la peine à l'en séparer sans la briser. M. Cuvier, dans ses *Élémens d'histoire naturelle*, ne l'affirme pas; pour moi, j'en suis sûr.

Nous voulûmes goûter de leur chair; elle est noire, fade, et approchant de celle du lièvre;

notre équipage s'en régala très-bien. Celui que nous avions pris vivant se nourrissait particulièrement de lard salé, pour lequel il avait beaucoup de goût. Il était extrêmement doux, se laissait facilement caresser, sans jamais chercher à mordre.

Après la lecture des *Lettres athéniennes*, je m'occupai de celle d'un livre attribué à M. de Casaux, et qui est assez rare, je crois. Je veux parler des *Considérations sur les principes politiques de mon siècle*, ouvrage que me prêta un passager, et qui mérite certainement d'être lu et médité. L'auteur prétend avec raison que les trop grandes propriétés sont nuisibles au bien des états ; mais il prétend aussi, et à tort, je présume, qu'on pourrait les diminuer. Il ne regarde pas par conséquent les droits de propriété comme des droits sacrés et inviolables. L'expérience nous a assez prouvé que toute violation de ce genre emporte avec elle des maux incalculables; d'ailleurs n'est-il pas certain que c'est le but primitif de l'état social que le respect dû à ce qui nous appartient? Cet auteur voudrait qu'on ne se contentât pas de lire son livre, mais qu'on en mît les idées en pratique; et, en cela, il perd son temps comme bien d'autres.

Les auteurs, en général, ressemblent assez à un homme qui, au milieu d'un grand chemin,

monté sur une banquette, s'adresserait aux voyageurs qui ont du chemin à faire, et n'en serait point écouté, le cavalier et le piéton aimant mieux continuer leur route que de perdre leur temps.

Ainsi les choses iront toujours comme elles ont été, en raison de la constitution physique et morale des hommes qu'on ne changera pas, et qu'il faut toujours consulter en matière de législation. C'est en quoi échouent la plupart des faiseurs de systèmes, qui ne sont point assez versés dans la connaissance du cœur humain.

Notre auteur se croit donner pour un homme guidé par l'amour du bien public, et son orgueil perce à chaque page. Son style obscur, ses expressions et ses mots nouveaux, tels entre autres que celui de *morali-politique*, l'arrangement singulier de sa typographie, m'ont paru le fruit d'une imagination séduite, qui veut persuader à son maître qu'à lui seul appartient de créer la lumière.

Il parle de la corruption des mœurs d'une manière bien triste, puisqu'elle est malheureusement trop vraie; mais ce n'est pas à lui, ni à mille autres ses semblables, qu'appartient le droit de les réformer. C'est cependant de lui que M. Barruel-Beauvert a dit, dans sa Vie de Jean-

Jacques Rousseau, que sa lecture valait des années de méditations et d'expériences. Au reste, il y a, comme nous l'avons dit plus haut, de grandes vérités éparses dans ce livre, qui renferme beaucoup de connaissances; ainsi je pense que sa lecture ne peut qu'être très-utile.

CHAPITRE II.

Passage du cap de Bonne-Espérance. — Requin dit manteau-bleu. — Arrivée à l'île-de-France. — Description de cette colonie.

Ce ne fut que le 14 mars, à cinq heures et demie du matin, que nous aperçûmes la terre du cap de Bonne-Espérance; nous la longeâmes toute la journée avec une très-bonne brise, et le soir du même jour, nous doublâmes le cap des Aiguilles; nous eûmes tout le temps de considérer à loisir ce promontoire fameux, d'observer, autant que nous le pûmes à la distance de trois lieues, ses côtes, ses baies et ses mornes.

Ce fut un jour de fête pour nous, parce que depuis long-temps nous n'avions vu aucune terre, et que nous devions voir abréger notre voyage bien plus promptement après ce passage.

Les traversées inspirent des idées toutes particulières : la vue d'un bâtiment, d'une terre, d'un îlot, d'un poisson même vous occasio-

nent des sensations de réminiscence que ne donnent pas les voyages par terre. Ici vous ne semblez pas réellement être dans votre élément, et tout ce qui vous rapproche davantage de votre nature, vous en fait plus sentir l'existence.

Le lendemain et les deux jours suivans, nous aperçûmes plusieurs bâtimens; on sait que le cap est un point de relevé pour tous ceux qui vont dans l'Inde ou en reviennent.

Le 16, nous essuyâmes un fort coup de vent du nord-ouest qui dura trois jours, et nous força de mettre à la cape, quoique nous allassions vent arrière; la mer était extrêmement grosse, l'air froid et sans pluie, quoique couvert; il fut impossible pendant tout ce temps d'allumer aucun feu.

Si jamais j'eus de l'impatience et regrettai de m'être embarqué, c'est bien dans cette circonstance, car je n'étais pas encore resté si longtemps sur l'eau sans mettre pied à terre. D'ailleurs, je souffrais du mal de mer, comme cela m'arrive toutes les fois que je commence un voyage, ou qu'il fait mauvais temps. L'on sait combien ce mal accable le corps et énerve le courage. Il faut l'avoir ressenti comme moi, pour en avoir une idée et détester la navigation.

Par les quarante à quarante-cinquième degrés de longitude et trente-cinquième de latitude sud, nous essuyâmes un autre coup de

vent du sud-ouest, avec de la pluie et de la brume, mais qui fut bien moins désagréable que celui du Cap. Deux jours après, étant en calme, nous prîmes un requin, dit manteau-bleu; il avait dix pieds de longueur sur dix-huit pouces de largeur au milieu du ventre.

Voici les différences que je lui ai trouvées d'avec les autres requins, qui sont plus communs : la peau du dos était infiniment plus douce, peu chagrinée et d'un bleu foncé; celle de dessus la tête était un peu noirâtre, le ventre blanc. Les dents de la mâchoire inférieure, au lieu d'être en forme de lancettes et tranchantes des deux côtés comme dans les autres, étaient plates, émoussées par la pointe, en scie sur les côtés, et un peu recourbées vers le milieu; une rangée de dents était toute recourbée en en bas, et n'avait point les particularités dont je viens de parler; celles de la mâchoire supérieure étaient rondes, très-allongées, et ne formaient point la scie.

Une partie de nos gens en firent cuire plusieurs morceaux, après les avoir mis à la presse sous des culasses de canon, et en trouvèrent la chair bien meilleure et bien plus blanche que celle des requins ordinaires; elle avait un peu le goût de raie.

Entre les quarantième et cinquantième degrés

de longitude est parallèle du Cap, c'est-à-dire vers le trente-cinquième degré de latitude sud, nous essuyâmes coup sur coup plusieurs bourrasques de vent du sud-ouest, qui nous gênèrent beaucoup par la brume et la pluie, comme par le tangage, parce que nous étions ce qu'on appelle au plus près; je remarquai, toutes les fois que les coups de vent avaient un commencement, un degré d'accroissement et une terminaison bien marqués, qu'ils étaient presque toujours suivis d'un calme plat. Le capitaine me dit que c'était aussi la remarque de M. Daprès, qui a donné un excellent ouvrage d'instructions sur les mers de l'Inde [1].

[1] Je crois devoir rendre compte ici d'un autre livre qui me fut prêté, et que je regarde comme un des plus singuliers que j'aie jamais lus; c'est la *Philosophie de Monsieur Nicolas*, par l'auteur du *Cœur humain dévoilé*, trois volumes in-12, renfermant trois parties, en quatre cent soixante-cinq articles, imprimé à Paris en 1797. Je l'ai vu attribuer à Rétif de la Bretonne.

L'auteur prétend, et cherche à prouver par la hiérarchie des êtres, que l'être principe est le centre général de tous les mondes; que chaque soleil est le centre d'un système particulier qui se rapporte à l'être principe; que la terre est un globe animé, centre de son satellite et de son atmosphère; que l'homme, et chaque espèce d'animal, est un centre individuel qui se rapporte à la terre, mais qui est nécessairement pour lui-même le centre de l'univers: il

Le 15 avril nous commençons à courir à l'ouest. Le 20 mai, à cinq heures du matin, nous découvrons l'île Rodrigue, située, suivant M. de la Caille, à cent vingt lieues de l'île de France. Enfin le 24 mai nous avons connaissance de cette dernière; le soir du même jour, nous passons à l'est, entre le point de mire et l'île plate, deux îlots situés à peu

dit ensuite que l'être principe enfante les soleils, et qu'il ne s'occupe que de cette génération; que ceux-ci à leur tour enfantent les comètes, qui deviennent des planètes, planètes qui donnent naissance à une variété infinie d'êtres, tous cependant descendus les uns des autres; ces êtres retournent ensuite à chaque planète, celles-ci aux soleils, qui retournent enfin eux-mêmes au principe dont ils sont primitivement émanés. Ce n'est pas tout, l'auteur par-là ne s'est pas contenté d'expliquer le système du monde, il a voulu encore donner l'origine des différens êtres qui habitent notre planète et faire voir comme ils procédent tous les uns des autres; il ne crée d'abord qu'une espèce d'animal dont tous les autres sont sortis; ainsi nous pouvons avoir été primitivement huître ou limaçon, l'éléphant avoir été fourmi. Voilà donc la grande échelle des êtres, qui a tant embarrassé les philosophes et les naturalistes, trouvée et connue; l'auteur a la clef de la nature, connaît ce qui existe, ce qui a existé; il a présidé à la création et sait ce qui se passe aux confins les plus reculés de l'univers.

Risum teneatis, amici?

HORACE.

près à deux lieues de la côte. Le lendemain, calme plat toute la journée; nous nous trouvons à quatre ou cinq lieues du port nord-ouest. A cet éloignement nous ne pouvions distinguer la ville, qui est dans un enfoncement, et dominée par des mornes aux pieds desquels elle se trouve, et qui doivent en augmenter considérablement la chaleur.

Cette côte est plus escarpée que celle du sud-est, qui est aussi plus fertile. Le même jour, au soir, nous recevons un pilote à bord : il nous lit plusieurs règlemens de l'assemblée coloniale, touchant les bâtimens qui arrivent, et relativement à la santé des équipages.

Il n'y avait non moins que peine de mort pour le capitaine et le chirurgien qui laisseraient introduire sur l'île quelque maladie contagieuse et épidémique, sans avoir prévenu qu'elle existait à leur bord. Les règlemens avaient été faits depuis l'introduction d'une épidémie de petite vérole, qui avait fait des ravages effrayans dans la colonie. Enfin le 28 mai nous entrons dans le port, après quatre mois trois jours de traversée, tous bien portans, et sans avoir essuyé aucun accident fâcheux.

L'île de France ou Maurice est située, suivant M. l'abbé de la Caille, par les soixante-seizième degrés de longitude est et le vingtième

degré dix minutes de latitude méridionale. Suivant les observations du même auteur, elle a trente-un mille cent quatre-ving-dix toises dans son plus grand diamètre; vingt-deux mille cent vingt-quatre toises dans sa plus grande largeur, et quatre cent trente-deux mille six cent quatre-vingts arpens de superficie.

Lorsque je partis pour cette colonie j'avais l'espoir d'y séjourner plus long-temps; je m'étais proposé aussi de recueillir les renseignemens les plus importans que j'aurais pu, et de suivre à peu près la méthode suivante dans ma description; mais j'étais destiné, comme on le verra par la suite, à la quitter bientôt, et à voir d'autres terres, d'autres mœurs.

TEMPÉRATURE. — C'est une des plus agréables que je connaisse, et le climat que je choisirais de préférence si les habitans étaient ce qu'ils devraient être sous un ciel si pur. La saison s'y partage en deux parties seulement, l'hiver qui n'est que le temps des pluies, et l'été. Les coups de vent et les ouragans y sont assez fréquens.

DES MONTAGNES; DE LEUR ÉLÉVATION; DE LEUR STRUCTURE. — Tout sert à prouver qu'elle a été autrefois sujette à quelques volcans; la grande quantité de pierres et de roches calcinées, éparses de côté et d'autre, le prouvent.

DES RIVIÈRES. — Bassin au milieu de l'île qui

leur donne naissance; c'est la grande rivière qui fournit l'eau à la ville, au moyen d'un canal qui fut creusé par M. de la Bourdonnaye.

De la ville principale, dite Port nord-ouest ou le Port-Louis; de sa situation désavantageuse au pied des mornes. Du port et des grandes réparations qu'il exigerait. — Tous les jours il se comble davantage par les vases.

Productions naturelles dans les trois règnes. — Le règne végétal surtout y est très-riche; on peut dire qu'on y trouve des fruits des quatre parties du monde. Le jardin des Pampelemousses, régi alors par M. de Serré, était très-négligé; beaucoup d'arbres et arbustes curieux y périclitaient. Il ne présentait plus que les restes d'un magnifique jardin seigneurial abandonné. Ses vastes allées de bambous et d'acacias étaient debout, mais remplies de ronces et de débris.

Des maladies les plus communes. — L'hydrocèle parmi les blancs; les vers et les convulsions chez les noirs.

Des habitans de l'ile de France. — Je les partagerai en trois classes : les Blancs, les Mulâtres et les Nègres libres, les mulâtres et les nègres esclaves. On peut distinguer les blancs en propriétaires ou colons, en négocians et agio-

teurs, en marchands boutiquiers, qui tiennent un certain rang, jouissent d'une certaine considération, et en marchands *pobans* ou petits boutiquiers, qui vendent particulièrement aux noirs, et leur donnent à boire. Les gens de couleur libres peuvent être divisés en mulâtres, nés de noirs et de blancs libres; en noirs libres; et en mulâtres ou gens de couleur de l'Inde.

Ils habitent deux quartiers séparés, aux deux extrémités de la ville, qui est désignée, par rapport à cela, sous le nom de ville blanche : les deux autres sont connus sous le nom de quartier des Bengalis, et camp des noirs libres.

La troisième classe, ou celle des esclaves, est très-nombreuse, mais plus variée peut-être que dans aucune autre colonie. Il y en a de créoles, ou nés dans le pays; d'autres de Madagascar, de Mascate, de Malacca, et des côtes orientales et occidentales d'Afrique. Les différentes races sont assez distinctes; la plupart sont ennemies les unes des autres, et ne se comprennent même pas; ce qui, ce me semble, peut avoir contribué pour beaucoup à la tranquillité de la colonie, les complots, par ce moyen, étant moins facilement ourdis, et plus tôt déjoués, ou plus promptement connus.

Moeurs, usages, divertissemens des habitans blancs. — Le goût de la musique et de la danse y est généralement répandu; mais aucun n'y prévaut autant que le luxe de la table. La plupart des habitans s'y ruinent de ce côté. Au jugement de bien des personnes, l'île de France renferme une foule d'aventuriers qui y viennent pour faire fortune, et y rendent le commerce très-suspect.

Point de colonie peut-être où le prix des marchandises varie autant et si promptement, et où les fortunes soient moins stables. Un navire ou deux qui arrivent d'Europe y appauvrissent sur-le-champ des accapareurs; ou les enrichissent, s'ils tardent à arriver. C'est la place, je crois, où il y a le moins à se fier à la bonne foi de ceux avec qui vous traitez.

Avant la nomination d'un capitaine général, la colonie avait pour administration un gouverneur, une assemblée coloniale, un directoire, un comité de surveillance, une municipalité, une justice de paix, et des officiers de police. Après l'arrivée du général Decaen, le gouvernement consistait en un capitaine général, un préfet général, et un grand-juge; il y avait de plus, pour l'île Bourbon, un lieutenant du capitaine général.

Il existe deux *Voyages à l'île de France* : l'un

est celui de M. Bernardin de Saint-Pierre, que je n'ai jamais lu, et qui parle, dit-on, beaucoup des mauvais traitemens qu'on fait subir aux noirs. Aussi était-il proscrit dans la colonie. L'autre est celui de M. l'abbé de la Caille. Celui-ci est très-superficiel; l'auteur y avait été plus en observateur mathématicien qu'en historien ou en naturaliste.

L'*Abrégé de l'histoire générale des voyages*, par M. de La Harpe, range les îles de France et de Bourbon sous le titre de Madagascar, et leur attribue les mêmes productions, les mêmes mœurs, les mêmes usages; c'est un peu trop se méprendre.

L'abbé Raynal, dans son *Histoire philosophique*, les envisage plutôt sous un point de vue politique. J'ai toujours vu que ceux qui y avaient séjourné et savaient les apprécier étaient de son avis, c'est-à-dire, voulaient qu'on ne négligeât rien pour les mettre dans un état de défense respectable, à l'abri d'un coup de main des Anglais, qui les ambitionnent singulièrement, par rapport à la tranquillité et à la sûreté de leurs possessions dans l'Inde.

La guerre qui vient de finir prouve que le gouvernement, loin de les considérer sous ce point de vue, les a toujours vues d'un œil d'indifférence, en les abandonnant pour ainsi dire

à elles-mêmes; car, qu'est-ce que les faibles secours qu'on leur a envoyés de temps en temps?

Dans les premiers jours de mon arrivée je me mis à parcourir la campagne, qui m'attira d'autant plus que je venais de faire une assez longue traversée, et qu'elle m'offrait des objets nouveaux, des productions curieuses.

Il s'y trouve des sites agréables, pittoresques; l'air y est pur et donne du contentement à l'esprit, lorsqu'on n'a pas la tête remplie de spéculations commerciales, et qu'on est naturellement porté à la rêverie. Les idées changent tant à trois mille lieues de son pays! Je m'empressai surtout d'aller visiter de bonne heure le quartier des pampelemousses, célèbres par le roman de M. Bernardin de Saint-Pierre, mais qu'il a certainement beaucoup embelli de son style enchanteur, quoique les alentours puissent plaire généralement.

La place où se trouve l'église, le jardin de botanique, qui est à côté, les allées de bambous qui l'environnent, les habitations éparses çà et là, la tranquillité qui règne dans le voisinage, la douceur et la modestie des femmes qui viennent à la messe, tout cela me frappa d'autant plus que j'avais l'imagination remplie de Paul et de Virginie, de mesdames Latour et Laborde et de toutes leurs infortunes. Il est bien difficile, quand on les a connues, d'en séparer l'idée d'a-

vec les lieux qu'elles ont habités ou fréquentés. Enfin, qu'on juge de mon attachement pour elles, et de l'impression qu'elles avaient faite sur moi, lorsque je fis tout mon possible pour aller me fixer dans ce quartier.

Au bout de quelques jours nous vîmes arriver la gabarre *le Géographe*, commandée par M. Baudin, capitaine de vaisseau, et venant de la Nouvelle-Hollande. Il y avait vingt-huit mois, me dit-on, qu'elle avait quitté l'île de France. Il y avait à bord quelques animaux étrangers qu'on descendit à terre. J'eus occasion, quelques jours après, de voir l'herbier et différens oiseaux empaillés, qu'on avait jetés très-négligemment dans un magasin, ouvert journellement à tout le monde. Je fus surpris d'une pareille indifférence pour des objets qui avaient dû coûter beaucoup de peines à recueillir et à soigner; mais je crois qu'elle était particulièrement due au capitaine.

Le du même mois, arrivée de la division du contre-amiral Linois [1]. Elle avait à bord à peu près douze cents hommes de troupes, commandées par le général Decaen. Cette division, qui

[1] Cette division était composée du vaisseau *le Marengo*, de soixante-quatorze canons; des frégates *la Belle-Poule*, *la Sémillante*, et *l'Atalante*, et du brick *le Belier*.

était destinée pour la garnison de Pondichéry, avait été forcée de se replier sur l'île de France, d'après un refus des Anglais de les recevoir.

La Belle-Poule, partie après les autres, avait été chassée par trois frégates anglaises. Trois jours après, le transport *la Côte d'Or* fut arrêté par une frégate de la même nation, qui lui avait tiré plusieurs coups de canon pour l'obliger à rétrograder, et à venir au mouillage. Ainsi, dans l'Inde comme en Europe, nos bâtimens étaient arrêtés avant aucune déclaration de guerre; et telle a toujours été la conduite de ces orgueilleux insulaires!

Le 23 septembre, arrive de France la corvette *le Berceau*, capitaine Halgan [1], après une traversée de quatre-vingt-quinze jours, apportant la nouvelle de la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre, et la nomination du général Decaen à la capitainerie générale des îles de France et de Bourbon et leurs dépendances; celle de M. Leger à la préfecture des mêmes îles; celle de M. Magalon, ci-devant gouverneur, à celle de lieutenant du capitaine général, devant commander et résider à Bourbon.

Mon capitaine reçoit par la même voie l'ordre de ses armateurs de désarmer son navire et

[1] Aujourd'hui contre-amiral, etc., etc.

l'armer en course, s'il en trouve les moyens à des conditions avantageuses. Mais les armemens de corsaires ne se faisant qu'avec beaucoup de difficultés, vu les règlemens nouveaux sur la course, la rareté du numéraire, plusieurs banqueroutes récentes, occasionées par la nouvelle de la guerre, et plus encore par la presse sur les matelots marchands pour le service des bâtimens de l'état, il se décide à désarmer le navire, et à congédier l'équipage.

Par cet incident subit, je me trouve sans place, sans grandes ressources; éloigné de mon pays, sans moyens faciles d'y retourner et ne sachant quel parti prendre. J'avais résolu d'abord de ne pas retourner à la mer, où je ne me porte pas bien ordinairement, et je craignais d'un autre côté d'être fait prisonnier. Ce fut cependant le parti auquel je m'arrêtai sans grande envie néanmoins; mais déterminé par de légères circonstances.

J'ai déjà remarqué bien des fois que ma première volonté, ma première détermination même n'est jamais celle à laquelle je m'arrête ensuite, et que je parais toujours embrasser le parti contraire à mes intérêts. Mais pourquoi une autre force m'entraîne-t-elle comme malgré moi? Pourquoi mon libre arbitre ne me fait-il pas choisir ou suivre ma première idée, lorsque l'é-

quilibre paraissait exister, et que la balance semblait plus favorable d'un côté? *Sic voluêre dii*, sans doute.

Toutes ces nouvelles fâcheuses, ce changement dans mes affaires, mes courses à la campagne ne m'empêchaient pas de m'occuper de littérature. J'avais emporté avec moi une petite collection de romans nouveaux, tant pour me distraire que pour les placer à un prix avantageux, si j'en trouvais l'occasion; mais c'est une marchandise qu'on envoie en abondance dans les colonies. J'y ai vu des boutiques de libraires très-bien fournies; cependant je ne perdis pas sur les livres que j'avais apporté.

Entre plusieurs que j'avais lus depuis mon arrivée, je fus extrêmement satisfait de deux ouvrages récens de Wieland, traduits par Coiffier. Le premier intitulé, *Aristippe*, 4 volumes in-12, contient une saine et sage philosophie et beaucoup de connaissance des hommes et des choses; critique, histoire, géographie, politique, ton léger et sérieux, tout s'y trouve et sans surcharge.

J'ai vu avec plaisir ses notions sur les gouvernemens et les révolutions; ses idées sur Socrate; son jugement sur plusieurs grands hommes de la Grèce. Il a écrit après M. Barthélemy et M. Lantier, et cependant il ne paraît pas les

avoir pillés. Ce qu'il dit n'est pas nouveau, mais se lit avec fruit : les différentes questions qu'il examine, bien loin d'ennuyer, ont de l'attrait, parce que, dans l'intervalle de chacune d'elles, il sait amuser; il vous fait voyager, parcourir des pays nouveaux, connaître des hommes nouveaux, et différentes belles productions de la nature et de l'art. En un mot, c'est un charmant livre où il y a à puiser, à réfléchir, et du profit à retirer. M. Wieland est regardé, je crois, comme le Voltaire de l'Allemagne.

Le second, intitulé *Histoire d'Agathon*, 3 vol. in-12, roman historique, m'a paru moins parfait que le précédent, mais rempli, comme lui, d'érudition, d'une sage philosophie, d'une bonne critique, d'une saine morale. Que de titres à se faire admirer! Ce qui doit rendre l'auteur très-recommandable, ce sont surtout les bons principes qu'il émet, la connaissance profonde des hommes qu'il développe; outre cela, il est rempli de la lecture des anciens, qu'il a sans doute beaucoup médités, et dont il fait passer ou renaître les beautés, sans paraître les avoir copiées; il n'est avec cela ni ennuyeux ni fatigant; on peut le quitter facilement sans désirer avec ardeur d'en voir la fin; néanmoins il sait attacher, il traite tour à tour les matières les plus gaies et les plus graves; il chante également les plaisirs de l'a-

mour et ceux de l'étude, comme une autre fois il discute les sujets les plus sérieux. Quel livre avec autant de qualités ne plairait pas? les siens ne peuvent être que très-utiles.

CHAPITRE III.

Débarquement. — Embarquement à bord d'un corsaire. — Prise du corsaire. Des équipages anglais. — Arrivée à Madras. — Parole.

Le 12 novembre, on me propose la place de chirurgien sur le corsaire *la C.* capitaine P., armateurs M. P. et I. Je délibérai quelque temps ; mais poussé par l'espoir de gagner de l'argent, et engagé par plusieurs de mes connaissances, qui voyaient l'occasion belle, au commencement d'une guerre dans l'Inde, je finis par accepter. Je m'arrange avec mon ancien capitaine, qui m'accorde quelque indemnité pour mon débarquement, et le 20 du même mois, je passe sur le rôle du corsaire en qualité de second lieutenant, faisant les fonctions de premier chirurgien. Je remets mes livres et la plupart de mes effets entre les mains d'un de mes amis placé sur une habitation à la Grande-Rivière.

Le 23, je me rends à bord du corsaire, en

rade du port nord-ouest. Le lendemain nous mettons à la voile; l'équipage était composé de cent cinquante-trois hommes, parmi lesquels trente-trois officiers, nombre considérable, il est vrai; mais la vanité du capitaine qui comptait sur beaucoup de prises, ne le lui avait pas fait trouver trop grand. Le reste de l'équipage était composé de matelots et d'une vingtaine de volontaires.

Le capitaine, Italien d'origine, était une tête chaude qui, dans ses opérations, dédaignait de consulter ses officiers; connu des Anglais et des habitans de l'île de France pour avoir contribué à enlever et commandé *le Prince*, bâtiment de la compagnie sur lequel il avait été embarqué à Madras comme prisonnier de guerre, avec beaucoup d'autres Français, et l'avoirconduit au port nord-ouest de l'île de France. Cette expédition et ce haut fait lui avaient gâté l'esprit; car, quoique bon marin, je ne m'aperçus pas qu'il méritât l'éloge qu'on en avait fait. D'abord, la prudence et le coup d'œil, la précision du jugement, qualités nécessaires à un marin, et plus encore peut-être à un capitaine de corsaire, lui manquaient absolument; et sa conduite à bord de son bâtiment, ne nous le prouva que trop malheureusement; car, s'il eût su faire davantage qu'il ne le fit la distinction d'un bâtiment de

guerre à un bâtiment marchand, je ne crois pas qu'il se fût obstiné à vouloir s'approcher de deux vaisseaux de soixante-quatorze, qu'il s'entêta à regarder comme des bâtimens de la compagnie anglaise.

J'ai, à l'appui de cette assertion, deux exemples du même genre dans deux capitaines du même endroit, qui, rencontrant à la mer des frégates anglaises, jugées comme bâtimens marchands par le reste des officiers, firent une distinction raisonnée, et par-là évitèrent leur rencontre et leur force supérieure. J'ai depuis entendu dire à plusieurs marins qu'il est difficile de s'y méprendre, quand on est instruit, et qu'on a de la pratique dans son état. Celui qui se charge de commander n'est-il pas coupable d'y manquer ? Je conviens qu'il n'est pas le seul à qui ce malheur soit arrivé ; mais les autres n'en sont pas plus excusables. C'est aux armateurs alors à mieux choisir leur monde.

Nous dirigeâmes d'abord notre route à l'est. Quelques jours après le départ, le capitaine manifesta son intention d'aller croiser du côté du détroit de Malaca, et de visiter plusieurs petits ports de la côte de Sumatra, où les Anglais vont faire commerce d'épiceries. Son intention était de prendre la plupart des bâtimens qu'il rencontrerait, à l'abordage. Dans ce dessein, il m'a-

vait fait embarquer une grande quantité de linge, parce qu'il ne voyait que coups de sabre.

Nous étions sur le point d'arriver à ces criques fortunées, lorsque le 19 ou 20 décembre par un degré de latitude sud et quatre-vingt-quinze de longitude est, méridien de Paris, nous rencontrâmes, bien loin sous le vent à nous, deux bâtimens qui furent bientôt pris par le capitaine P. et quelques officiers, pour des navires anglais de la compagnie, venant des mers de Chine. Nous courions ce qu'on appelle bordée-rencontre, et étions grandement à même de les éviter, et de nous sauver; mais le capitaine P. , qui ne rêvait que marchandise et abordage, voulut les tâter de plus près, et comme pour essayer la marche de sa bouée avec ces prétendus bâtimens de la compagnie, il fit virer vent-arrière pour les suivre ou les atteindre.

Peu après, quelques officiers les reconnurent distinctement pour ce qu'ils étaient, et voulurent l'en avertir. Il parut céder un instant; mais qu'est-ce que l'intérêt ? il continua sa route pour les conserver, osa-t-il dire, toute la nuit, et les attaquer l'un après l'autre. C'est bien le cas de dire je pense, « *O cœcas hominum mentes !* » et d'ajouter cette autre sentence, « *Oculos habent et non videbunt.* Enfin il voulut bien les reconnaître, mais trop tard, pour deux vais-

seaux anglais de soixante-quatorze canons ; il voulut fuir et employer divers moyens, à cet effet, pour nous donner un peu plus de marche, tels que de jeter à la mer une partie de nos canons, et d'autres bagages. Vains efforts ! les vaisseaux nous gagnaient beaucoup, et nous tiraient des coups de canon, dont les boulets tombaient à bord; nous nous exposions à beaucoup de dangers sans espoir d'en sortir; il fallut amener pavillon ; ce qui fut fait à quatre heures de l'après-midi. Nos capteurs étaient *le Sceptre* et *l'Albion*, vaisseaux anglais partis d'Europe depuis six mois.

Il faut s'être trouvé dans ces circonstances, pour se former une idée de la prise d'un bâtiment. Chacun pense à soi, à se débarrasser, à ramasser son linge; très-souvent vous êtes pillé par les gens mêmes de votre équipage. En même temps l'ennemi arrive à bord, vous presse de vous embarquer, maltraite les paresseux, s'occupe peu de vos demandes, de vos prières; vous êtes à sa discrétion; il faut partir.

Nous fûmes répartis sur les deux vaisseaux. Je fus d'abord conduit à bord de *l'Albion*, où je passai une très-mauvaise nuit, n'ayant presque rien mangé de toute la journée, obligé de coucher sur une malle et craignant d'être dévalisé de mon argent, que je ne savais où cacher, les

matelots anglais rôdant sans cesse autour de nous. J'en fus quitte pour un habit qu'ils me volèrent; mais il faut rendre justice aux officiers; si je me fusse plaint je l'aurais retrouvé; car d'autres que moi ont réussi plusieurs fois à recouvrer leurs effets : je parle des vaisseaux sur lesquels nous nous trouvions.

Le lendemain je reçus l'ordre du commodore de passer à bord du *Sceptre*, où se trouvaient nos premiers officiers. Ce vaisseau était commandé par M. Dixon, fils de l'amiral du même nom, qui s'était distingué dans la dernière guerre. Nous fûmes passablement bien traités pendant le temps que nous y restâmes. Le capitaine eut beaucoup d'égards pour tous les prisonniers, et nous laissa l'entière liberté de circuler partout. Il recevait même fort souvent à sa table notre capitaine, qui mangeait ordinairement avec les autres officiers anglais.

Quant à nous, nous fûmes mis au poste des *midshipmen* ou aspirans. Nous fûmes assez bien les premiers jours; mais, comme les vaisseaux étaient depuis long-temps à la mer, et que les vivres étaient épuisés, nous fûmes bientôt réduits à une ration très-stricte, et très-souvent obligés d'aller nous coucher sans souper. Nous nous aperçûmes même que nos jeunes gens, qui n'avaient pas trop pour eux, se partageaient nos

vivres et notre rum. Quant à l'autre partie de notre équipage, qui se trouvait à bord de *l'Albion*, ils furent un peu mieux traités que nous, du côté des vivres, mais ils eurent moins de liberté. Ainsi notre sort fut à peu près compensé.

Je ne peux m'empêcher de dire ici un mot de la chirurgie et de la médecine que j'ai eu occasion d'observer à bord du vaisseau. Je sais que les Anglais possèdent dans ces parties des hommes du premier mérite, d'excellens praticiens, des écoles célèbres; mais si je dois en juger par les élèves et les chirurgiens que j'ai connus tant sur leurs bâtimens que dans les hôpitaux de terre, dans l'Inde comme en Angleterre, l'instruction est bien moins répandue chez eux que chez nous.

Pendant mon séjour à bord du *Sceptre*, j'assistai régulièrement à la visite et aux pansemens; mais combien tout cela était loin des principes que j'avais reçus à Nantes ou à Paris! Le premier chirurgien était partisan outré du docteur Cullen, et croyait en approcher, en faisant saigner à toute outrance; combien de fois s'est-il glorifié devant moi d'avoir tiré plusieurs livres de sang à ses malades! Ce n'est pas tout que de la saignée, il mettait à contribution tour à tour les vésicatoires, les purgatifs et les échauffans; puis il retournait à la saignée. Aussi que de convalescences longues,

et de morts! La chirurgie était faite à peu près dans le même genre : nulle considération pour la maladie générale, nul égard pour le régime. Voilà pourtant l'homme qui était chargé avec deux autres subalternes, encore plus ignorans que lui, de la vie de cinq cents hommes, qui allaient habiter pendant quelques années un climat très-chaud, et être souvent exposés à toutes les vicissitudes atmosphériques!

Heureusement pour la santé des équipages anglais, leur administration a pourvu à tous les moyens de salubrité, et si nous les surpassons du côté du service des hôpitaux, combien ne leur sommes-nous pas inférieurs sous le rapport de l'hygiène navale! L'amirauté semble avoir tout fait pour la santé des marins anglais; ce soin paraît au-dessous de nous, du moins je parle du temps où je servais sur les vaisseaux à Brest. Pourquoi donc n'adopterions-nous pas leurs règlemens, s'ils sont sages et utiles? Quand mettra-t-on en pratique les conseils de l'expérience, que mon ancien ami Palois a données dans sa thèse sur l'hygiène navale, thèse qui a reçu l'approbation des premiers maîtres de la capitale?...

Le vaisseau anglais sur lequel je me trouvais était régulièrement lavé tous les jours, dans ses deux batteries et sur le pont. Tous les jours une partie des jeunes marins se baignait à l'eau de

mer. Il y avait des matelots préposés pour faire baigner les mousses, et veiller à leur propreté. Deux fois par semaine le linge de l'équipage était lavé, c'est-à-dire la moitié une fois, l'autre moitié une autre, et chaque matelot en est passablement fourni. Chaque homme a son lit particulier, et toujours deux hamacs; tous les dimanches ils étaient tenus de passer la revue et de s'habiller en linge propre : comme ils n'ont point d'aumônier, c'était le capitaine qui faisait la prière. Au lieu de mauvais vin, on leur donnait à tous de l'eau-de-vie de sucre ou du rum, mitigé avec de l'eau. Tous prennent matin et soir leur thé ou leur café; chaque poste est pourvu d'une petite table auprès de laquelle ils se placent comme à terre. Outre le thé et les liqueurs fortes, ils font provision, toutes les fois qu'ils le peuvent, de jus de limon et de vinaigre, qui leur est d'un très-grand avantage dans les pays chauds, et très-salutaire contre le scorbut [1].

Outre cela, les officiers les exposent le moins possible à la pluie, lorsque le service ne l'exige pas. Plusieurs fois j'ai vu le capitaine Dixon réprimander des matelots qui ne se mettaient pas

[1] Voyez, dans la thèse de M. Palois, le bénéfice qui est résulté pour les Anglais de l'usage de ces différentes boissons dans leurs expéditions autour du monde.

à couvert dans un grain, leur manœuvre finie. Aussi leurs hommes annoncent-ils la plupart une brillante santé et la satisfaction; aussi regardent-ils leur bord comme leur habitation, et se soucient-ils peu de descendre à terre; tandis que la physionomie des nôtres annonce l'abattement et le dénûment, et que, jusqu'aux officiers, ils n'aspirent qu'au moment de quitter leur navire. Qu'on me dise si ce n'est pas là la vérité!

Le 24 décembre, nous découvrîmes la pointe d'Achen, ou la partie la plus nord de l'île Sumatra; nous fûmes deux jours à la doubler; ce qui nous donna tout le temps d'observer et de reconnaître ses côtes escarpées, ses montagnes hachées et hérissées de bois épais.

Le 30, au matin, nous découvrons la terre de Coromandel, et, le soir du même jour, nous mouillons en grande rade de Madras. A notre arrivée, il ne se trouvait aucun bâtiment de guerre anglais sur rade; toute l'armée était à Trinquemalée dans l'île de Ceylan. Le 2 janvier on nous fait descendre à terre, proche le fort St.-Georges, et on nous conduit de suite, escortés de trois compagnies de cipayes, à Poonamalée, quinze milles de Madras. Mais comme il se trouve une quantité de petites voitures et de palanquins dans le pays, on nous permet d'en prendre pour faire la route. Arrivés à trois

heures de l'après-midi, on nous fait entrer au fort, où nous demeurons plusieurs jours, sans savoir si nous obtiendrons notre parole. Enfin le 10 janvier 1804, on nous la fait signer, et nous sortîmes le lendemain, pour aller occuper des appartemens de la compagnie, destinés aux officiers de troupe en garnison dans l'endroit.

CHAPITRE IV.

Description de Poonamalée et des environs. — Des Malabares. — De leurs usages. — De leurs coutumes. — Caractère général des Indiens.

Poonamalée est le nom d'une petite aldée qui se trouve à peu près à un mille du fort dont j'ai parlé. Il est très-renommé dans le pays, et célèbre par plusieurs fêtes indiennes qu'on y célèbre : on donne encore ce nom à l'endroit où le fort est situé, et à plusieurs rassemblemens de maisons aux environs. La route depuis Madras n'en est pas bien fréquentée; elle est souvent interrompue par des ruisseaux, surtout dans le temps des pluies.

Tout le pays, à plusieurs lieues de Poonamalée, est plat, et renferme une quantité d'étangs plus ou moins grands, d'où s'échappent des ruisseaux qui vont arroser les rizières, et tombent de l'un dans l'autre. Le fort fut bâti, me dit-on, par le père de Tippoo-Sultan, lorsque ce lieu lui servait de frontière avec les possessions de la

compagnie anglaise. Mais je présume qu'il n'a fait que le réparer, car les portes et quelques édifices dans l'intérieur annoncent une plus haute antiquité.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas grand' chose; il ne peut guère servir qu'à placer quelques canons contre les naturels, ou à loger des prisonniers. Vis-à-vis le fort, se trouvent la maison du commandant, celle du chirurgien, les appartemens pour les officiers, un hôpital et des casernes, susceptibles de loger deux régimens. Ordinairement ces casernes servent de dépôt pour les recrues qu'on envoie d'Europe, et qu'on y garde quelques mois, tant pour les exercer que pour les habituer au climat, avant de les envoyer en expédition dans l'intérieur.

Voilà encore une coutume bien remarquable de nos ennemis, que nous n'avons guère suivie dans nos expéditions d'outremer, témoin les deux à Saint-Domingue, sous les commissaires Polverel et Santhonax, et sous le général Leclerc. Je me suis trouvé à la première. Mon Dieu! comme on y sacrifiait les hommes!

A peine arrivés dans la colonie, on les envoyait dans la plaine, ou gravir sur les mornes pour y mourir de faim ou de chaleur. Entraient-ils dans les hôpitaux : c'était pour y être ensevelis vivans. Mais jetons un voile sur ces hor-

reurs assez connues, et qui serviront peut-être de leçon.

Lorsque nous arrivâmes à Poonamalée, il y avait encore dans les environs du fort beaucoup de prisonniers de diverses nations, à qui les Anglais promettaient tous les jours la liberté, et qu'ils retenaient depuis plusieurs années, dans l'espoir qu'ils s'y habitueraient, et contribueraient, par des mariages, à augmenter la population, et que, par la suite, ils n'auraient plus envie de s'en retourner; ce qui arrivait en effet.

J'y ai vu des créoles de Pondichéry, de l'île de France; des femmes d'anciens soldats français de nos diverses garnisons dans l'Inde, des nègres même de nos colonies, pris comme matelots ou volontaires; des Malais, des Chinois, et surtout beaucoup de Portugais.

A un, deux, et trois milles aux environs, existent plusieurs aldées très-jolies. On nomme ainsi une espèce de bourg, présidé par quelque chef. Presque tous ceux que j'ai vus étaient enclos de bois fort épais et fort hauts, qui les mettent à l'abri, sans doute, des vents chauds qui soufflent dans une certaine saison, et sont très-incommodes. Les bois, en même temps, renferment beaucoup d'arbres à fruit. Les rues et les maisons des aldées sont très-propres et bien en-

tretenues; celles-ci sont petites et sans étage; la plus grande partie sont construites en terre, et recouvertes en chaume ou en tuiles. Je ne sais dans quelle intention on en fait la porte très-basse et étroite. Très-souvent, de chaque côté de la rue, et assez près des maisons, se trouvent des allées de cocotiers ou de palmiers, dont le pied est peint, jusqu'à une certaine hauteur, de diverses couleurs; ce qui donne aux rues un charmant coup d'œil, et un aspect champêtre bien riant et bien agréable.

Les habitans naturels du pays, comme ceux de Madras et de toute la côte de Coromandel, se nomment Malabares; ce n'est point, comme le dit M. Sonnerat dans son *Voyage*, t. 1, p. 46, les Européens qui les nomment improprement ainsi; c'est un terme général qui leur est approprié, et qu'eux-mêmes emploient très-souvent. J'ignore qui a pu leur faire donner ce nom. Leur couleur est d'un jaune cuivré; il y en a cependant de couleur noire claire; mais j'ai remarqué que celle-ci n'était nullement propre aux castes supérieures. Leur figure est très-régulière, et a, en tout, de celle de l'Européen, j'oserais même dire qu'elle tient plus de l'antique que la nôtre, et qu'elle approche de ces belles proportions qu'on accorde à celle des anciens Grecs. Ils sont d'une constitution sèche,

mais forts et bien faits, quoique mous et efféminés dans leur conduite. Il y a de très-jolis hommes comme de bien jolies femmes parmi eux.

Leur caractère est doux et pacifique, quoique l'intérêt qui les domine occasione des querelles et des disputes pour de légères bagatelles. Ils ont tous, à peu près, le même costume. Les hommes ont la ceinture garnie d'une pièce de toile, ordinairement blanche, à laquelle ils font faire plusieurs tours du corps, et qui vient s'attacher et pendre par-devant. Une autre pièce de toile plus étroite, mais plus fine, leur sert à couvrir une partie du haut du corps et les épaules, quelquefois la tête pour se garantir du soleil. Quelques-uns ont des espèces de camisoles à manches qui leur tombent un peu plus bas que la ceinture. Sur la tête ils portent une espèce de turban composé d'une pièce de toile fine, large de huit à dix pouces, et longue de plusieurs aunes, à laquelle ils font faire une infinité de tours pour l'arranger avec adresse; ils nomment cette coiffure *toque*. Ces toiles sont de diverses couleurs. La majeure partie des habitans ont les jambes, les bras et la moitié du corps nus.

Outre ces habillemens ils en ont un de cérémonie, qui consiste en une grande robe de toile ou de mousseline, qu'ils passent par-dessus la première pièce. Ils marchent communément nu-

pieds, ou portent des espèces de sandales très-pointues, recourbées par le bout, et dans lesquelles le pied n'entre guère qu'à moitié. Les femmes s'habillent un peu différemment. Quelques-unes portent une simple jupe avec une pièce de toile pour recouvrir le haut du corps. D'autres, à la place de la jupe, portent, comme les hommes, une large pièce de toile, presque toujours de couleur, à laquelle elles font faire deux fois le tour du corps, en conservant les deux extrémités libres : à l'une elles font différens plis à la ceinture, et la laissent retomber par le bout; elles relèvent l'autre en devant, s'en couvrent la poitrine, et la rejettent par-derrière sans l'attacher, mais par-dessus une épaule seulement, de sorte que lorsqu'elles travaillent ou agitent les bras, cette partie s'entr'ouvre et laisse entrevoir le sein, de même que, lorsqu'elles marchent, l'autre extrémité de la pièce, qui sert de jupe, et n'est pas plus attachée, s'ouvre également, et laisse à découvert les jambes et les cuisses. Elles nomment cet habillement *pagne*.

Elles ne portent ni bas ni chaussures, et ont toujours les bras nus; mais elles ont différens ornemens et bijoux aux pieds, aux mains, aux bras, au cou, au nez, à la ceinture. Il y en a qui en sont chargées dans toutes les parties. Ils consistent pour les doigts de pieds et le bas des

jambes, en anneaux de cuivre, d'or ou d'argent; pour les poignets, en anneaux de même métal ou de verre. Elles percent une des ailes du nez pour y passer une bague; c'est encore une beauté dans certaines classes d'avoir les oreilles percées et élargies au point d'y introduire des morceaux de bois tournés et peints de la grosseur d'un œuf. D'autres se contentent de pendans plus ou moins précieux.

Les jeunes filles portent sur la tête de larges plaques d'or, dont quelques-unes ont la forme de croissant. Il n'y a que les bayadères qui conservent ces plaques jusqu'à un certain âge, et qui portent des cercles d'argent à la ceinture. Outre cela les femmes, qui en ont le moyen, ont le cou garni de colliers plus ou moins riches. Les enfans dans le bas âge ont ou des cœurs d'or, si ce sont des filles, ou des petits glands du même métal au-devant des parties naturelles. Les hommes ont aussi des boucles d'oreille et des anneaux aux bras; j'ai vu une paire de ces anneaux qui coûtait près de cent louis. En général ils sont très-amateurs de perles, de pierreries, ou de verroteries. Ils sont très-curieux d'afficher le luxe sur eux.

Les hommes ont, de plus que les femmes, des marques distinctives qu'ils se mettent au front, au cou, sur la poitrine et les épaules. Ces mar-

ques varient suivant la différence des castes. Les Malabares de la religion de Vistnoo les portent jaunes ou rouges, sur le front, en long ou en étoile. Ceux qui sont attachés à Siwa les ont blanches et de travers. Les brames se distinguent par de larges bandes transversales au cou, sur le front et sur la poitrine. Les mahométans n'ont point toutes ces distinctions : du moins voilà ce que m'ont dit plusieurs d'entre eux avec qui j'ai été lié.

Les Indiens de Madras ont coutume de saluer en baissant un peu la tête, et en portant la main au front. Quelques-uns, par humilité ou par respect; les pauvres, par soumission, s'inclinent, le corps en avant, et baissent une main vers terre. Le mot de bonjour et d'adieu est *salam*. Tous mâchent le bétel, dans la feuille duquel ils enveloppent un petit morceau de noix d'arec et de chaux, ce qui leur laisse la bouche et les dents continuellement rouges et dégoûtantes pour les étrangers. Quelques-uns, à la place d'arec, y mêlent le cardamomum, graine aromatique et piquante, mais dont l'odeur est très-agréable.

Il n'y a peut-être pas au monde d'usage aussi répandu et aussi général dans le pays, que celle de mâcher ou de chiquer le bétel ; hommes et emmes, jeunes et vieux, tous en mâchent et à

toute heure de la journée. Aussi tous les enclos qui produisent cette plante grimpante sont-ils au compte de la compagnie. Plusieurs Malabares m'ont assuré que, pour prévenir les inconvéniens qui résultaient des objets qu'ils y mêlent, ils étaient obligés de se purger de temps en temps, pour évacuer les mauvais levains qu'ils occasionaient dans l'estomac.

J'ai vécu près de vingt-deux mois avec eux, ou au milieu d'eux. J'ai eu le temps de les observer et de les connaître un peu; je n'ai pu être trompé sur ce qui a frappé ma vue. Quel a donc été mon étonnement, en trouvant cette phrase dans un voyage moderne, rédigé de nouveau par un membre de l'Institut : « Leurs femmes sont presque toutes de petite taille, communément laides, malpropres et dégoûtantes, excepté celles de quelques castes dont le visage est moins désagréable [1] ! »

Comment peut-on, j'ose le dire, mentir si grossièrement chez une nation où il se trouve tant de gens qui ont eu lieu de vivre à la côte de Coromandel? Il n'y a peut-être pas de peuple au monde dont les individus conservent plus de propreté sur eux et dans leurs maisons que les In-

[1] Voyez le *Voyage de Sonnerat*, tom. I, p. 50 ; Paris, 1806.

diens. Leur religion même leur en fait un devoir. Ils ne font rien sans se laver la figure et les mains; ils commencent la journée par cette cérémonie; avant comme après le repas, elle est d'usage; ils ne satisfont à aucune fonction qu'ils ne la mettent en pratique. Très-souvent ils prennent des bains entiers. Tous les matins ils nettoient le devant de leurs maisons, et en lavent le dedans, qu'ils enduisent à la vérité de fiente de vache délayée; mais ceci est une précaution contre les insectes qu'elle éloigne... Leur nourriture ordinaire est le riz cuit à grande eau, les légumes, le poisson, et le kari, composé de diverses épices. Ils ne boivent que de l'eau ou du lait; ils sont très-partisans du lait caillé.

Quoi qu'on ait dit de leur sobriété, ils sont assez bons mangeurs. Je vais joindre ici un tableau de leur caractère, très-conforme à celui que je leur ai connu pendant mon séjour à Poonamalée. Il est traduit de l'anglais et extrait des lettres de Lusce Scrafton.

« Généralement parlant, dit-il, les Indiens qui n'ont pas été influencés par les mahométans forment un peuple paisible, superstitieux et charitable, caractère qui est le produit de leur tempérance, de leurs usages et de leur religion. Ils méconnaissent ces passions qui font le charme et la peine de notre vie; l'amour

même, du moins tous ses violens orages, leur est inconnu, parce qu'ils se marient jeunes et qu'ils fréquentent peu les autres femmes.

» Leur religion, qui en a circonscrit tous les individus dans une sphère étroite et bornée par des obstacles insurmontables, est une barrière efficace contre leur ambition. Les règlemens qui les obligent à s'abstenir de liqueurs fortes s'opposent à tous les écarts qui résultent de la débauche; mais, par la même raison, ils ne possèdent pas cette vigueur de tempérament, et toutes les vertus que produisent les passions énergiques qui donnent tant de ressort à nos facultés actives. Ils préfèrent une apathie nonchalante, et citent souvent cette maxime d'un de leurs livres favoris : « Il vaut mieux s'asseoir que marcher, être couché que d'être assis, dormir que veiller; la mort est préférable à tout. » Leur tempérance, jointe à la chaleur excessive du climat, détruit en eux toutes les passions naturelles et ne leur laisse que l'avarice, qui a plus d'empire sur les esprits faibles. Ce penchant est encore renforcé chez eux par l'oppression du gouvernement; car la puissance est toujours jalouse de l'influence des riches.

» Les rajahs ne permettent jamais à leurs sujets de s'élever au-dessus de la médiocrité; et les gouverneurs mahométans contemplent la for-

tune naissante d'un Indien comme un petit garçon contemple un nid d'oiseau; ils observent ses progrès avec impatience; ils approchent de lui avec des mains de pillard, et lui ravissent ainsi le fruit de ses travaux.

» Pour obvier à ce mal, les Indiens enterrent leur argent et quelquefois si secrètement qu'ils ne le confient même pas à leurs propres enfans. On a peine à croire ce qu'ils souffriraient plutôt que de le dévoiler : lorsque leurs tyrans ont épuisé sur eux tous les moyens des châtimens corporels, ils leur font craindre la flétrissure; mais ce moyen réussit encore rarement; car, le ressentiment prévalant sur l'amour de la vie, ils s'ouvrent souvent les entrailles ou s'empoisonnent, et emportent ainsi leur secret au tombeau. La quantité d'argent perdu de cette manière est incroyable et explique, en quelque sorte, pourquoi il ne paraît pas augmenter dans l'Inde, quoiqu'il y en arrive continuellement des sommes prodigieuses, et qu'il n'en sorte point [1].

» Les Indiens des provinces inférieures sont

[1] Quoique ce portrait ne soit pas exactement celui des Indiens que j'ai connus, et qu'ils aient de nouveaux maîtres non moins avides, leur intérêt sordide, leur passion excessive pour l'argent, n'en sont pas moins conformes à ce tableau.

d'une constitution faible et délicate; le riz est leur principal aliment; il paraît ne fournir qu'une nourriture chétive, car on voit rarement parmi eux des hommes robustes [1]. Et quoique en général ils jouissent d'une bonne santé, ils parviennent rarement à un âge avancé, dont ils sont en quelque sorte privés par une maturité précoce.

» On les marie dès l'enfance : les hommes sont nubiles à quatorze ans, et les femmes à dix ou onze. On voit très-communément une femme de douze ans tenir un enfant dans ses bras, et, quoiqu'il y en ait peu de stériles, cependant elles n'ont que peu d'enfans; car à dix-huit ans leur beauté est sur son déclin, et à vingt-cinq elles portent l'empreinte de la vieillesse. A la vérité les hommes se soutiennent un peu mieux, mais ils commencent à décliner à trente.

» Ainsi le printemps de la vie n'est chez eux que d'une courte durée, et les organes s'affaiblissent avant que les facultés de l'esprit puissent atteindre quelque perfection. Est-ce donc la na-

[1] Ceci encore n'est point général, car on trouve parmi eux beaucoup de gens soumis à des travaux très-fatigans; témoin les coulis, les portefaix des villes, les porteurs de palanquins, et les hommes qui remplacent les chevaux pour la poste.

ture qui est en défaut? non certainement : nous rencontrons toujours les organes corporels accommodés au climat, et je ne connais pas de peuple plus fort ou plus actif que les Malais, qui vivent la plupart du temps à six degrés de la ligne équinoxiale. Nous devons bien plutôt en accuser cette complaisance prématurée pour les plaisirs vénériens, leur excessive sobriété, leur vie sédentaire, l'abattement de leurs facultés, et l'oppression de la tyrannie de leurs conquérans. Il n'est donc point étonnant qu'avec de telles coutumes, de tels corps, et de tels esprits, ils ne deviennent facilement la proie du premier conquérant qui veut les asservir. »

A l'époque où nous arrivâmes à Madras, la puissance des Anglais dans l'Inde s'était encore beaucoup accrue depuis la fin de la dernière guerre. Au mois de septembre 1803, ils s'étaient rendus maîtres de l'importante forteresse d'Ahmednugger, et du fort d'Alyghur, près de Delhi, et appartenant à la maison royale de Timur; au mois d'août, même année, du fort et de la ville de Baroach, et du fort de Jahrapore, deux places situées dans l'Indostan. Au mois d'octobre, ils étaient entrés dans les villes d'Agra et de Delhi, qui sont regardées comme les plus considérables et les plus peuplées de cette province. Ils avaient fait la paix avec le rajah

de Berar. La réduction du fort de Barabatty avait achevé et affermi la conquête de la province de Cuttach. L'amiral Régnier était avec la flotte à Trinquemalée dans l'île de Ceylan, où ils avaient à soutenir une guerre très-meurtrière contre les Candiens, naturels très-belliqueux, et leurs ennemis jurés.

Ainsi cette puissance, qui reprochait à la France d'avoir ajouté à son empire quelques pouces de terrain en Europe, après avoir, pendant dix ans consécutifs, fait trembler les plus redoutables ennemis ligués contre elle, qui lui reprochait d'avoir trop de prépondérance sur de petits états qui n'entraient pour rien dans la balance, cette puissance, dis-je, faisait sans cesse de nouvelles conquêtes en Asie, et ajoutait, au nom d'une compagnie, l'Indostan à ses vastes domaines !

CHAPITRE V.

Idée générale de Madras. — Du docteur Anderson. — Des palanquins et serviteurs. — Monnaies qui y ont cours. — Castes.

Le 10 février 1804, je fus passer quelques jours à Madras. Cette ville, qui forme le second gouvernement des Anglais dans la Péninsule, consiste en deux villes séparées par une petite plaine aride et sablonneuse, et qu'on nomme ville noire, et ville blanche ou le fort; toutes deux situées sur le bord de la mer.

La ville noire est bâtie sur le même plan que toutes les autres villes indiennes. Les rues, particulièrement celles habitées par les naturels, sont excessivement étroites, bornées et tortueuses; quelques-unes sont pavées de briques; les maisons en sont diversement construites; les unes en briques, d'autres en terre, supportée par des poutres, d'autres simplement en terre; les unes sont d'un seul étage, recouvertes en chaume; d'autres avec un ou deux étages et des toits plats et en forme de terras-

ses, qu'on nomme *argamasses*; les unes peintes en rouge, d'autres en blanc.

Ces différentes formes d'édifices entremêlés présentent un aspect bigarré et assez curieux. Il s'y trouve, comme dans les aldées de campagne, beaucoup d'arbres plantés devant les portes, mais pas aussi généralement. J'y ai vu peu d'édifices remarquables, si ce n'est quelques pagodes. Il y a des Malabares qui ont de très-jolies maisons annonçant l'opulence. La ville est très-peuplée, et peut compter soixante-dix à quatre-vingt mille habitans, en y comprenant les maisons voisines et au delà des murs. Le plus grand nombre de ses habitans est indien; mais il s'y trouve des hommes, pour ainsi dire, de tous les pays, de toutes les couleurs; des Arméniens, des Portugais, des Anglais, des Hollandais, des Chinois, des Malais, etc.... Elle est infectée de moustiques, et la chaleur y est extrême. Sa situation sur une plaine sablonneuse doit contribuer singulièrement à l'augmenter.

Le fort, qui en est séparée par une esplanade d'environ un demi-mille de largeur, est réservé à quelques Anglais riches, aux bureaux et aux magasins de la compagnie; mais les Anglais n'y viennent guère que pour faire leurs affaires, ils ont tous des maisons de campagne, où ils se rendent dans l'après-midi.

Rien n'approche de la somptuosité, de l'élégance et de la commodité de la plupart de ces lieux de plaisance et d'agrément, situés au milieu de bois épais odoriférans, et entourés de ruisseaux et de cascades pratiquées pour y produire la fraîcheur; c'est là que les propriétaires nagent réellement dans un luxe asiatique, et où se trouvent réunis tous les raffinemens de la mollesse et de l'opulence.

La plupart des routes qui conduisent à Madras sont spacieuses et bien entretenues; presque toutes bordées à une certaine distance de deux rangées d'arbres, soit de bambous, soit de cocotiers, ou de palmiers ou autres arbres élevés. Je n'ai vu nulle part une aussi belle route que celle qui conduit au Grammont, fort situé à quatre lieues de la ville; elle est encore remarquable par les superbes maisons de plaisance qu'on y voit répandues çà et là; j'y allai faire une promenade, je fus vivement étonné de la quantité de voitures, de cabriolets, de palanquins qui circulent au déclin du jour; de la beauté et de la parure des chevaux arabes que montent les Anglais; de l'attelage de certaines voitures indiennes conduites par les plus beaux bœufs, richement caparaçonnés, et ayant les cornes peintes, quelquefois même dorées: je me croyais transporté dans un pays de féerie; tout était

nouveau pour moi, hommes, femmes, voitures, animaux, costumes, productions et sol. Je m'étais trouvé à Paris à quelques fêtes brillantes; mais un jour ordinaire de Madras les surpassait par l'éclat et la beauté des équipages, et la variété des costumes.

En parcourant les dehors et les environs de la ville, je fus frappé de la mauvaise exhalaison que répandent au loin des marais et des terres, que laissent à sec une grande partie du jour les eaux de la mer. Les miasmes qui s'en élèvent doivent rendre le pays sujet aux fièvres ataxiques, surtout dans les grandes chaleurs, et à l'époque des vents de terre. Cependant Lind, qui y a résidé et qui a écrit un excellent ouvrage sur les maladies des Européens dans l'Inde, parle de Madras comme d'un endroit assez sain.

Le comptoir a-t-il donc changé depuis cette époque? Il est constant qu'il est très-insalubre aujourd'hui, et qu'il le devient tous les jours davantage. C'est du moins le sentiment de beaucoup de personnes qui y résident ou y ont résidé. Un Anglais, qui a donné ses réflexions sur cet objet, en attribue la raison à trois causes principales : 1°. les marais environnans, et qui se dessèchent dans les chaleurs; 2°. le peu d'égout de rivières, qui viennent de très-

loin, passent sur les rizières, et charrient avec elles beaucoup d'immondices; 3°. aux cadavres qu'on a coutume d'inhumer à très-peu de profondeur.

Ces causes doivent certainement contribuer à l'infection et à la mortalité; mais elles ont dû exister depuis long-temps. D'ailleurs je crois que le nombre de cadavres couverts d'une très-petite quantité de terres ne peut entrer pour autant en compte, puisque la plupart des castes indiennes sont dans l'usage de brûler leurs morts, et que les oiseaux de proie y sont si multipliés, qu'ils y font bientôt disparaître toute espèce de pouriture et de charognes.

Je n'ai point assez parcouru Madras pour en parler exactement; mais je verrais dans l'augmentation de sa population, qui se mélange beaucoup, et les vices apportés d'Europe, d'autres causes des mortalités fréquentes. Les suites de la débauche et du libertinage y sont peut-être plus multipliées qu'autrefois; la maladie siphilitique, déguisée sous plusieurs symptômes, y est très-répandue et très-mal traitée: les blancs y font beaucoup d'excès; les naturels des basses classes commencent à user des liqueurs fortes. Enfin la négligence apportée au dessèchement des terrains, à l'égout des rivières, à la propreté en général, doit contribuer de plus

en plus à l'infection et à la malignité des maladies.

Madras se trouve à quatre-vingt-dix-neuf milles de Pondichéry [1]; à quatre-vingt-neuf de Vellore; sept cent trente de Calcuta, siége principal du gouvernement; deux cent quatre-vingt-dix de Seringapatam; trois cent soixante-cinq d'Hyderabad; sept cent soixante-dix de Bombay; cent dix de Bénarès; cent quatre-vingt-dix d'Agra; treize cent cinquante de Delhi; neuf cent trente de Surate; neuf cents de Patna; mille vingt-neuf de Bidjegus; deux cent six de Trichinopoly; cent quatre-vingt-deux de Négapatam; deux cent quatre-vingt-dix de Masulipatam; sept cent cinq de Chandegherry.

Le surlendemain de mon arrivée, j'allai rendre visite à M. le docteur Anderson, médecin, président du conseil de santé de Madras, et inspecteur général des hôpitaux de la côte de Coromandel. Quelques Français de Pondichéry m'ayant parlé de lui très-avantageusement, et comme d'un ami de notre nation, je lui avais écrit plusieurs fois de Poonamalée, pour le prier d'intercéder en faveur de ma liberté ou de mon renvoi sur parole; et toutes les fois, M. Anderson m'avait répondu le plus promptement, et avec toute la bienveillance possible.

[1] Il faut trois milles anglais pour une lieue française

Il est généralement connu pour un vrai philanthrope, un ami de l'humanité, et est chéri et estimé de ses compatriotes, comme des étrangers et des habitans du pays. Je ne lui étais nullement recommandé; cependant il montra beaucoup d'empressement et de zèle à me servir; il me reçut comme un frère, comme un ami, et cela sans espoir de retour, sans ostentation, puisque j'étais un malheureux prisonnier inconnu.

J'aime à lui rendre cette justice, qui est si bien gravée dans mon cœur. Puisse-t-il apprendre que cet éloge, je l'écrivais à quatre mille lieues de lui, et plus de deux ans après avoir ressenti ses bienfaits! M. Anderson était alors un homme d'une soixantaine d'années, très-simple dans ses manières, et très-gai dans la conversation. Il est très-riche, et possède, à trois milles de Madras, une fort jolie maison de campagne, avec un vaste jardin de botanique à côté. Il s'occupe beaucoup de l'amélioration de diverses cultures, et est connu dans la littérature pour avoir fourni plusieurs morceaux à l'ouvrage périodique anglais, intitulé *the Bee*, ou *l'Abeille*.

Après être resté plusieurs jours à Madras, et avoir visité ce qu'il y a de plus intéressant, je m'en retournai à Poonamalée en palanquin. Les palanquins sont des espèces de chaises à por-

teur, mais plus en long, auxquelles sont fixées de chaque côté un gros bambou, qui dépasse la chaise de trois à quatre pieds, et qui sert pour les porter sur l'épaule. Ordinairement il n'entre guère qu'une seule personne dans chaque palanquin; cependant il peut en contenir deux.

Chaque palanquin est porté par quatre, six ou huit hommes, moitié devant, moitié derrière. En route, ils vont aussi vite que le trot d'un cheval; je ne mis moi-même que deux heures et demi pour me rendre à Poonamalée, ou pour faire cinq lieues. Mais, outre les porteurs, il y a encore d'autres hommes qui suivent pour relever les autres de temps en temps; cette opération se fait sans s'arrêter; ainsi ceux qui ne portent pas, n'en fatiguent pas moins, puisqu'ils sont obligés d'aller le train des porteurs pour pouvoir les suivre et servir à leur tour.

Cette espèce de voiture est d'un usage fort commode et fort étendu dans l'Inde, en même temps qu'elle est un objet de luxe et de parade, car elle varie pour l'élégance, les décorations extérieures et intérieures, et pour les porteurs. Il y a des personnes qui ont jusqu'à dix-huit et vingt hommes autour de leur palanquin; les uns portent, les autres sont devant, en arrière, ou sur les côtés, avec des espèces de petits bâtons,

comme pour écarter la populace, sans doute, ou comme marque d'honneur.

Quelques-uns portent, à côté des portières, des parasols, des pipes ou du bétel. Le costume de ces domestiques varie également. Le prix d'un palanquin à Madras est de deux roupies et demie par jour; quand on sort de la ville, ils coûtent un peu plus cher. Le mien me coûta cinq roupies. On appelle *pions* ceux qui les portent. Les *coulis* sont une autre espèce de serviteurs qu'on gage pour porter des fardeaux ou faire d'autres commissions : ils remplacent nos portefaix. On a ceux-ci à très-bon compte; ils ne reviennent guère à plus de six fanons ou une demi-roupi par jour, c'est-à-dire vingt-quatre à vingt-cinq sous de notre monnaie.

Les *daubachis* sont encore d'autres serviteurs mais d'un rang plus élevé, plus intimes et plus attachés à votre personne; ils servent de maîtres-d'hôtels, d'hommes de confiance, d'interprètes, d'écrivains. Il y en a de tous prix, selon les emplois auxquels ils sont destinés, et selon le rang des personnes qui les occupent. Il y en a de trois pagodes comme jusqu'à cent, et peut-être davantage. Quelques-uns font des fortunes brillantes, en prêtant à leurs maîtres, ou par une coutume qu'ils ont tous d'exiger des marchands qui vendent à ceux à qui ils appartien-

nent, une certaine rétribution par chaque pagode; c'est ce qu'ils appellent *coustumate*. Lorsque vous vous engagez avec un de ces daubachis, vous devez vous attendre à voir à sa suite plusieurs autres personnes qui viennent partager ses bénéfices; frères, enfans, parens ou amis, tous abondent chez vous, et ne s'en retournent jamais sans quelque gain. C'est la coutume, du moins avec les blancs.

Les monnaies qui ont cours à Madras sont d'abord la pagode dite d'*Arcate;* c'est une petite monnaie d'or, assez épaisse, ronde, bien moins grande qu'un denier, fendue dans deux ou trois endroits sur ses bords, présentant une étoile d'un côté, et de l'autre des caractères malabares; elle est évaluée à huit livres quinze sous tournois; elle fait trois roupies et demie d'argent. Chaque roupie vaut douze fanons six cashs, ou à peu près cinquante sous de notre monnaie.

Il faut huit cashs, ou petites monnaies de cuivre, pour un fanon; la cash ressemble assez à nos anciens deux liards; ils ont aussi des demis-cashs, qu'ils nomment comme nous liards. Toutes les monnaies ont d'un côté l'empreinte de la compagnie des Indes, et de l'autre des lettres malabares. Elles varient beaucoup selon les provinces; il y en a de particulières au Bengale, à

Bombay, chez les Marates, à Pondichéry même. Nous changions la monnaie de l'île de France à sa valeur, et, lorsque nous n'achetions pas de marchandises, nous perdions une roupie et demie à deux roupies sur les quadruples portugaises. Mais, quelque variées que soient les espèces de monnaie sur la péninsule, il n'y a pas de villes, et peut-être d'aldées un peu considérables, où vous ne trouviez des courtiers pour les échanger.

Je vais joindre ici les dénominations des différentes classes ou castes des habitans naturels de l'établissement; telles que je les ai reçues d'une bonne autorité.

Première classe. *Stree vistnavoo*, secte de bramines, ainsi appelée du dieu Vistnoo, désignée par des marques perpendiculaires sur le front.

Sheva-brames; ainsi appelés du dieu Sheva, et portant une marque parallèle sur le front.

Tudvady, gonshelier et moratia paupers: trois autres sectes de brames, marqués de différentes taches sur le corps et le front; elles ont un langage particulier.

Senasses ou *ermites;* fanatiques religieux qui s'imposent plusieurs sévérités; ils sont également ou brames ou d'autres castes.

Rajah-poots: ce sont des rajahs, des ministres, des généraux.

Caste *gazrerate;* il y en a de différentes classes.

Nagarum-vor, ou caste des banians.

Coudy-cutty, *vettaloo*, caste; *toloova vettalo*, ou caste *nadoo poonary-toloova;* caste *vettaloo; net vettalo* caste : tous daubachis.

Surcorna, *cornicopoly*, caste. *Jala-vadagoo*, caste *Balaja-vor.*

Deshum caste *percavor.*

Podagula; caste balaja-vor ou marchands de corail.

Wootrady-patty; caste balaja-vor ou peuple gentou au nord-ouest.

Caraver, et *camoover* : ils sont telingas et marchands de verre.

Caste *collaodier* : ils sont telingas.

Yadavah ou caste de bergers.

Vadagoo-yadavah, ou caste gentou de bergers.

Mooty-can, ou caste poligar.

Cometis; caste de marchands du côté droit.

Chetis; marchands de la caste du côté gauche, *vada-cuttiar.*

Achalavan-cuttiar; caste de marchands qui tiennent de grandes boutiques, et commercent de la soie crue.

Pandarams ou *lingamists;* de la secte de Sheva, connus sous diverses dénominations, telles que les *carepatry-pandarams* et *tabashy-pan-*

darams ; ils font vœu de chasteté et de ne jamais parler. *Pianny-cawdy* et *cashy-cawdy ;* ils sont rouliers : *tadens sita-devans* et *vistnoovins ;* ils demandent l'aumône et vont dans les rues chantant les louanges de leur dieu, etc....

Pouchary ; ils se dévouent au culte des autels.

Swamy darma-rajah ; toutes les castes à l'exception des parias peuvent embrasser cet état.

Commala ; caste qui comprend toutes sortes d'ouvriers qui se servent du marteau, comme les orfévres, les charpentiers, les charrons, les chaudronniers; tous ceux-ci se regardent comme parens et appartiennent à la caste du côté gauche.

Camadega ; caste de marchands et conducteurs de bœufs; ils ont un langage qui leur est particulier.

Shaünia, caquillier, collier et *jandreva ;* diverses castes de tisserands.

Vonia ; marchands d'huile.

Yellah-vonia ; marchands de fruits.

Moochega ; ce sont des peintres, des doreurs, des faiseurs de coffres, des colporteurs de livres; ils sont de la religion de Vistnoo comme telingas.

Patnaver, caste; ce sont des pêcheurs ou gens qui vont dans les bateaux.

Carriar, caste; autres pêcheurs ou gens de bateaux.

Chemadaver, caste; pêcheurs sur les rivières.

Coossava, caste; potiers, faiseurs de tuiles; mélange de la classe de Vistnoo.

Shaunaza, caste; tireurs d'eau.

Vaunaura ou *vaner;* blanchisseurs.

Vadago-vaunaura; blanchisseurs gentous.

Condoomier, caste ; médecins qui guérissent de la morsure des serpens.

Ommata, caste ; ils sont barbiers.

Vedagoo-Omurata; barbiers gentous.

Tholia, caste ; ils sont tailleurs.

Valoova, caste ; faiseurs de bas et qui travaillent la soie.

Vooaudeurs; ce sont des docteurs.

Manhatee, caste.

Pullz, caste; elle est distinguée des parias par des marques rouges perpendiculaires sur le front.

Paria, caste ; c'est une des plus nombreuses. J'aurai occasion d'en parler.

Thucsilée, caste; cordonniers, semblables aux parias, du côté droit de la caste [1].

[1] Chaque caste forme un peuple particulier que la religion et les lois éloignent des autres. Il ne leur est permis de se marier que dans leur propre famille. Ils ont aussi des termes particuliers dont les autres castes ne peuvent se servir. Leurs usages, leurs droits et leurs priviléges sont tous distincts et marqués.

CHAPITRE VI.

Réflexions. — Langue et sciences des Malabares. — Manière de compter les jours et l'année. — Leur avarice. — Leur superstition. — Fêtes.

La voix unanime de tous les âges et de tous les pays a toujours considéré et considère encore l'Orient, la Phénicie, l'Égypte, la Perse et l'Inde, comme la terre natale de la race humaine, comme la source des anciens peuples et le berceau des langues, de l'écriture, des arts, des sciences, et de tout ce qui contribue aux charmes de la vie.

C'est l'esprit de l'Asie qui anime encore aujourd'hui les contrées les plus civilisées de l'Europe. Non-seulement c'est aux phénomènes et aux productions de l'Asie, au langage, aux coutumes et aux mœurs de ses différentes castes, tribus ou nations, au gouvernement et aux lois de ses habitans, à leurs temples, leurs statues, leurs sculptures, tous objets présens aux sens et à une observation vigilante, que le progrès de la science et particulièrement de la géo-

logie ou théorie de la terre, ajoute un nouvel intérêt; l'histoire des temps anciens y est encore éclaircie et confirmée dans beaucoup d'occasions; la mythologie, expliquée, commentée, et d'accord en quelque sorte avec les faits naturels et civils, aussi-bien qu'avec certains attributs de l'imagination.

On y voit les systèmes physiques donner naissance aux systèmes religieux; la fable naître du climat, et l'histoire véritable couverte sous le voile de l'allégorie. Le témoignage de Bérosus, de Sanchoniaton, de Trogue-Pompée et de plusieurs autres écrivains, plus près que nous de la haute antiquité, est confirmé dans un grand nombre de circonstances.

On trouve épars sur la surface de la terre, dans une diversité infinie de mines, des colonnes, des entablatures, et différens vestiges, qui peuvent être classés de manière à donner une idée, quoique obscure et inexacte, des anciennes constructions; mais c'est particulièrement en Asie, où une immense population, les coutumes, les opinions, et mille autres souvenirs, vous ramènent par la réflexion aux nations anciennes et depuis long-temps éteintes, qu'on rencontre de ces vestiges. En un mot, comme dans les siècles d'érudition les hommes de lettres et de génie voyageaient en Orient

pour l'interprétation des anciens écrivains, il faut espérer de même que dans ces siècles philosophiques ils voyageront en Asie pour la perfection de la science.

La langue que parlent communément les habitans de Poonamalée et des environs, est le malabare, qui est aussi très-répandu sur toute la côte. Quelques individus y parlent encore le maure, le talinga et le persan. J'ai appris que ce dernier était bien plus répandu dans les provinces supérieures. Le talinga est d'usage dans une partie de la côte malabare, et passe pour l'italien de l'Inde. Quelque temps après mon arrivée, je voulus apprendre le malabare, que plusieurs naturels m'assurèrent n'être pas bien difficile, et que des Français avaient réussi à parler passablement au bout de six mois d'étude et de pratique. J'avais avec moi un daubachy qui parlait très-bien français, et qui possédait une grammaire française et malabare, avec un long vocabulaire.

L'alphabet se réduit à dix-neuf lettres, formées dans le genre persan ou arabe; chaque lettre se subdivise ensuite en douze autres. Les mots se composent de ces lettres, qui elles-mêmes isolées ont quelquefois plusieurs significations. L'écriture est assez brève par ce moyen, mais la prononciation me parut longue; la tra-

duction dans les langues d'Europe est encore plus étendue. Beaucoup de sons se rapportent, pour l'oreille, à ceux de nos voyelles *a* et *o;* mais le changement d'écriture me dégoûta; d'ailleurs, je tombai malade, et j'abandonnai tout-à-fait cette langue.

En général les Indiens ont beaucoup d'aptitude à apprendre les langues; il n'est pas rare d'en rencontrer qui, outre deux ou trois langues du pays, en possèdent encore d'autres d'Europe. J'en ai connu plusieurs qui en parlaient jusqu'à six. L'anglais surtout est extrêmement commun dans toute la péninsule, et doit le devenir encore davantage.

Les grands rapports que les Indiens ont avec cette nation, leurs relations de commerce, et, plus que tout cela, leur sordide avarice, qui leur fait craindre d'être trompés dans leurs marchés, doit les engager même à se familiariser de bonne heure avec la langue de leurs nouveaux maîtres.

J'ai vu peu d'aldées aux environs du lieu que j'habitais, où il n'y eût quelqu'un qui ne l'enseignât... Les écoles pourapprendre à lire, à écrire et à compter sont très-multipliées; il y a peu, ou peut-être point d'Indiens qui n'y envoient leurs enfans pendant plusieurs années. Il n'est pas rare de voir des jeunes gens qui y ont passé dix ans, surtout pour apprendre à compter.

Les enfans commencent d'abord par apprendre leur alphabet, tracé sur un morceau de feuille de palmier qui leur sert de papier dans tous les temps, et sur lequel ils écrivent avec un poinçon de fer. Après leur alphabet connu, ils en exécutent les lettres sur du sable ou sur la terre, et les effacent à chaque minute pour en former de nouvelles; lorsqu'ils sont plus avancés, il les écrivent alors avec le poinçon; lorsqu'ils savent lire et écrire, ils apprennent à compter : c'est parmi eux qu'on rencontre des arithméticiens vraiment surprenans, et qui font, de mémoire, les plus grands calculs; mais, aussi, voilà à peu près à quoi se réduisent tous leurs talens.

Les beaux-arts sont très-négligés chez eux, et les hautes sciences se réduisent à peu de chose. Ils sont cependant grands partisans de la musique, et possèdent pour cela plusieurs instrumens; ils ont des espèces de trompettes, dont quelques-unes ont au moins huit pieds de longueur, et qui se font entendre de fort loin; un instrument qui a quelque ressemblance avec notre hautbois, pour la forme et le son; des calebasses auxquelles ils adaptent un ou plusieurs tuyaux; des espèces de violoncelles; des peaux tendues avec un cercle, et seulement durcies au feu, dont ils se servent comme d'un tambour de basque; de petites plaques de cuivre, de la largeur de la

paume de la main, qu'ils frappent l'une contre l'autre, et avec lesquelles ils s'accordent en chantant; celles-ci servent particulièrement à accompagner les bayadères dans les fêtes et dans d'autres cérémonies. Ils paraissent attacher beaucoup de prix à ce dernier instrument.

Leurs chanteurs sont très-multipliés, et généralement les Indiens ont beaucoup de passion pour le chant. Il y en a qui en font un métier sans en retirer de grands bénéfices; ils se placent quelquefois au coin d'une rue, et y restent des demi-journées à chanter sans se lasser.

J'ai vu aussi quelques-unes de leurs comédies; elles se jouaient en plein air au milieu de la nuit, tout le monde avait le droit d'y assister, à l'exception cependant de certaines castes, et duraient jusqu'au matin; elles représentaient des traits d'histoire, et paraissaient être un composé de comédie, de tragédie et de farce; dans deux occasions, j'y ai vu simuler des accouchemens : les acteurs étaient forts pour les gestes. Les costumes étaient très-bizarres et très-pesans : leur donne qui veut; mais ordinairement ils sont payés par quelques naturels qui les font venir, lorsqu'il se trouve quelque mariage ou quelque naissance à célébrer.

C'est le moment de parler de ces fameuses bayadères, dont quelques écrivains et surtout

l'abbé Raynal, ont fait un si magnifique éloge: que ces tableaux sont loin de la vérité! Sur quel original ont-ils donc été copiés! Ce que je vais en dire est extrait d'un *Voyage* du docteur Buchanan, qui a résidé plusieurs années dans le pays, et a eu occasion de les observer tant à Madras, qu'à Mysore, à Canara, et sur la côte du Malabar.

Tout ce qu'il rapporte des danseuses de la péninsule, est conforme à ce que j'en ai aperçu, et c'est parce qu'elle est conforme à la vérité, que je me sers de son autorité. « Les danseuses, dit-il, et les musiciens qui les accompagnent, forment maintenant une espèce de caste à part. Il y en a un certain nombre attaché aux temples qui jouissent de quelque importance. Les gages que reçoivent les musiciens montent à un très-bas prix; cependant, ils sont obligés matin et soir de se rendre à la pagode, et de jouer devant l'idole. Ils sont encore chargés de recevoir toute personne en mission de la part du gouvernement, d'aller à sa rencontre à une certaine distance de la ville, et de la conduire à son logement au son des instrumens.

» On instruit à chanter et à danser toutes les jolies filles, qui deviennent presque toutes les femmes publiques des brames. Hors des établissemens de la compagnie, ce sont des femmes

tout-à-fait ordinaires; mais, sous son gouvernement, celles qui sont dévouées aux pagodes en grande vénération, sont entièrement à la disposition des officiers du pays, qui sont brames, et qui chasseraient celles qui auraient quelque communication avec des personnes d'une caste inférieure, ou qui ne sont d'aucune caste, tels que les chrétiens ou les mahométans. En effet, celle de ces filles qui est d'une beauté passable, est preque toujours réservée par quelques-uns de ces riches officiers pour son propre usage, et a rarement la permission de sortir du temple, à moins que ce ne soit avec lui.

» La plupart de ces brames ont plusieurs femmes, et leurs femmes sont toutes très-jolies; mais leur manque d'éducation et d'agrémens fait que les naturels recherchent avec beaucoup d'empressement les danseuses ou les bayadères. Les officiers mahométans entre autres étaient extrêmement partisans de ces femmes, et dépensaient avec elles une grande partie de leurs revenus. De leur côté, les femmes les regrettent beaucoup, parce que les musulmans paient généreusement, et que les bracmanes n'osent pas refuser à un ami ou à un parent la fille à qui cela ferait plaisir. Ceux-ci, d'ailleurs, ne sont pas si prodigues de leur argent, de celui surtout qui leur est accordé par le gouvernement de la compagnie; et ils ont re-

cours à leur autorité pour séduire les danseuses.

» On les demande rarement aujourd'hui pour représenter en particulier, si ce n'est dans le cas de mariages, et encore ne gagnent-elles guère plus de dix fanons. Celles qui sont laides ou difformes, ou qui ne peuvent apprendre à chanter, épousent des musiciens.

» Le *nutua*, ou celui qui bat des petites cymbales dont nous avons déjà parlé, est le chef de la troupe. Non-seulement il est chargé d'instruire les garçons, et toutes les filles qui donnent quelque espérance et sont nées parmi eux, mais encore d'en acheter de jolies, dans quelque caste qu'il puisse s'en procurer.

» Lorsqu'une danseuse est d'un âge avancé, elle est renvoyée de la pagode, sans aucune indemnité : elle se trouve alors tout-à-fait dans le besoin, à moins qu'elle n'ait une jolie fille pour la remplacer, et, dans ce cas, la fille ne manque ni d'égards ni de prévenance pour sa mère.

» A mon avis, il n'y a rien de plus sot et de plus empesé que la danse de ces femmes, ni de plus dur et de plus grossier que leur musique. Il y a cependant des Européens qui y trouvent de l'agrément, et qui ont été épris de ces femmes ; mais cela vient, sans doute, d'une longue habitude ; car la plupart de celles que j'ai eu occasion de voir, étaient des beautés très-ordinaires,

sans grâce ni élégance dans leur parure, et très-malpropres sur elles. Un grand nombre ont la gale; un plus grand nombre encore ont d'autres maladies plus graves. Et voilà pourtant ces bayadères que la plupart de nos voyageurs en Orient ont louées avec tant d'emphase, et ont données comme des modèles de beauté et d'élégance asiatiques! »

Les Malabares comptent les jours et l'année différemment que les Européens. Le commencement du jour est ordinairement estimé depuis le lever du soleil; et l'espace compris entre deux levers est divisé en soixante parties égales ou en heures de vingt-quatre minutes. Trois cent soixante-cinq jours quinze heures trente-une minutes font une année solaire, et soixante années un *chatrum*, c'est-à-dire une révolution de temps ou d'années en usage parmi les Indiens. Leur année commence le premier jour du mois *chittery*, correspondant avec le 11 avril, et consiste en douze mois solaires de vingt-neuf à trente-deux jours. Ces mois diffèrent tous les ans, et ne sont fixés annuellement qu'au premier jour de l'année.

J'ai déjà dit que les Malabares étaient extrêmement intéressés, et apportaient beaucoup de méfiance dans tous leurs marchés. En effet, point de peuple qui surfasse autant ses marchan-

dises, et qui mette autant d'astuce dans son commerce. Ils sont de plus très-superstitieux : ils ont, comme chez nous, divers fétiches pendus au cou, ou attachés au bras, ou sur la tête; leurs maisons, leurs temples en sont remplis.

J'en ai vu adorer des serpens et même des oiseaux; une caste particulière a beaucoup de vénération pour une espèce d'éperviers à collier blanc, qu'ils nomment brames; jamais ils ne prendraient de nourriture avant de l'avoir vu en l'air, ou reposé quelque part. Ils me dirent qu'ils le considéraient comme l'envoyé de la Divinité. C'est pour eux le Saint-Esprit.

Je ne m'étendrai pas ici davantage sur leurs superstitions et leur religion, parce que je me propose d'en parler plus au long dans un discours sur leurs mœurs, leurs usages, etc., etc.; mais je rapporterai différentes fêtes et cérémonies religieuses dont j'ai été témoin.

Le 26 janvier 1804, j'assistai devant la pagode de Poonamalée à une de leurs cérémonies, à laquelle je trouvai du rapport avec nos anciennes Fêtes-Dieu. Sur les quatre heures de l'après-midi, ils sortirent leur idole de la pagode. Elle était représentée par une petite figure humaine, renfermée dans une grotte, tout enrichie de perles, de diamans et de fleurs. La grotte était placée sur un large piédestal, garni de tous

côtés de dieux subalternes, tenant dans leurs mains divers attributs, et ayant de la ressemblance, à mon avis, avec plusieurs divinités du paganisme.

Le tout était posé sur une espèce de plancher, attaché à de gros bambous, et porté par quarante à cinquante hommes. Ils se rendirent ensuite à un étang qui est vis-à-vis de la pagode, et là ils placèrent le tout sur un radeau, sur lequel se mirent plusieurs personnes, telles que le brame du lieu, des musiciens, des danseuses, etc.; après quoi ils tirèrent le radeau, au moyen de cordes, et lui firent faire plusieurs fois le tour de l'étang.

Pendant ce temps, les musiciens jouaient de leurs instrumens et d'autres chantaient. Sur les sept heures du soir on tira le radeau près de l'escalier; on en enleva ce qui y avait été placé; on alluma beaucoup de flambeaux; on se mit en rang, et on commença la procession. Six danseuses ou bayadères précédaient le siége où était placée l'idole, qu'on faisait reposer de temps en temps. La musique allait continuellement; les femmes exécutaient des danses très-voluptueuses; le public conservait très-peu d'ordre et de décence.

Le chemin par où la pompe passait était éclairé par une infinité de petits lampions. Parfois un

Malabare sortait de chez lui, et venait offrir au dieu du bétel et un coco. Le brame cassait le coco, et prenant un peu d'eau qui se trouvait dans la grotte, en jetait dessus, après quoi il versait une espèce d'huile sur l'assiette où était placé l'offrande, allumait un lampion qui s'y trouvait, et la remettait au Malabare. Celui-ci, de retour à sa maison, présentait de son huile à sa famille, qui s'en frottait les mains, le visage, et particulièrement le front. Ainsi presque à chaque maison.

Dans aucune autre de leurs cérémonies, je n'ai vu cette espèce de bénédiction; mais dans celle-ci, comme dans toutes celles auxquelles j'ai assisté, ils lançaient à chaque instant des petards et des fusées. Arrivés à la porte de la pagode, ils s'arrêtèrent pour asperger et parfumer leur dieu. Ils parurent balancer quelque temps, et hésiter s'ils devaient le faire entrer; à la fin ils franchirent avec précipitation l'espace qui était entre eux et le seuil de la porte, et la cérémonie finit.

Soit crainte ou respect, ils souffrent volontiers que les blancs assistent à leurs fêtes; mais il n'en est pas de même des Indiens qui ne sont pas de leur caste. Ils les éloignent avec précaution, et se porteraient même, je crois, à des extrémités envers ceux qu'ils regardent comme infâmes ou

répudiés. Ainsi, partout, le peuple superstitieux est le même; partout son dieu est le dieu de préférence; partout il proscrit celui de son voisin. Je ne pus tirer d'aucun des naturels que je connaissais, quelle était l'origine et l'objet de cette fête.

Une autre fois, le 28 août, je fus témoin, dans une aldée voisine, d'une autre cérémonie, que quelques-uns me dirent être en l'honneur de la naissance d'un dieu du pays, qui était venu au monde à pareil jour. Il était également renfermé dans une grotte, et précédé, comme à l'ordinaire, de musiciens qui jouaient sans interruption de divers instrumens, et de plusieurs bayadères qui exécutaient, à la voix de deux ou trois chanteurs, les mêmes danses que celles dont nous avons parlé plus haut.

Je ne trouvai rien de nouveau que plusieurs porteurs de vieux drapeaux de soie, et la représentation d'une farce assez comique qui se passa au milieu du chemin. Quelques jeunes gens, armés de longs bâtons, cherchaient à abattre un petit fagot de bois suspendu entre deux poteaux, et qu'un petit garçon élevait ou abaissait à volonté au moyen d'une corde; mais au moment où les premiers cherchaient à s'en approcher pour le toucher et le jeter par terre, d'autres jeunes gens, portant des vases remplis d'eau, en

jetaient à la figure de celui qui voulait y atteindre, et par ce moyen le mettaient hors d'état de réussir, l'eau le saisissant et lui fermant la vue; plusieurs y passèrent ainsi successivement sans plus de succès, et le fagot ne fut abattu que lorsqu'on voulut bien le permettre.

Ceci, me dit-on, avait rapport à un trait de la vie du dieu, qui, ayant voulu rire avec une femme à qui il demandait du lait pour boire, en reçut un pot d'eau à la figure, et qui, pour se venger, fit jaillir à ses côtés une source de lait, ce qui le fit aussitôt reconnaître.

Je finirai ce chapitre par une remarque sur leur langue et leur chant, dont le son, sans en comprendre le sens, me touchait singulièrement. Soit défaut d'habitude, soit réflexion sur ce que me présentaient à l'esprit des objets si nouveaux, leur langage possédait pour moi un accent élevé, attendrissant, tenant à une imagination exaltée qui vous transporte dans des régions inconnues, des sphères élevées. C'est surtout ce que j'observai dans leurs expressions de douleur, dans leurs chants lugubres.

« Plus les langues, dit M. Meister, paraissent remonter jusqu'aux premiers âges du monde, plus elles sont remplies de tropes, de métaphores en tout genre, plus elles sont musicales et pittoresques. » Voltaire, dans son *Temple du Goût*,

a encore assez bien exprimé ce je ne sais quoi, que je ressentais, et dont je ne pouvais me rendre compte.

La nature féconde, ingénieuse et sage,
Par ses dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
Ainsi que son esprit tout peuple a son langage,
Ses sons et ses accens, à sa voix ajustés,
Des mains de la nature exactement notés :
L'oreille heureuse et fine en sent la différence.

CHAPITRE VII.

De quelques productions naturelles du pays. — Des chaleurs, et de l'éruption cutanée appelée borbouilles. — Maladies. — Réflexions.

Je ne parlerai point ici en détail des productions naturelles du pays. Outre mon insuffisance pour remplir une pareille tâche, je crois que nous possédons maintenant d'utiles renseignemens sur les règnes animal et végétal; nos voisins, presque entiers possesseurs de la péninsule, l'ont explorée sous tous les rapports et dans toutes ses parties; je leur ai entendu dire qu'il n'y avait pas de province en Europe peut-être mieux connue que leurs possessions de l'Inde.

Je ferai cependant quelques observations sur certains arbres et arbrisseaux, sur lesquels les naturels m'ont fourni des renseignemens. Qu'il suffise de savoir que le pays abonde en riz, cocotiers, palmiers, citronniers, bananiers, manguiers, sapotilliers et plusieurs autres fruits agréables pour le climat; mais qu'il est loin d'être partagé, de ce côté, aussi avantageuse-

ment que la France ! Eh ! où trouver sur la terre une région aussi productive que ma chère patrie ? Dans quelle partie du monde trouve-t-on à vivre aussi commodément, aussi agréablement ? O mes compatriotes ! si vous connaissiez toutes vos ressources, si vous saviez vous contenter des bienfaits que la nature a répandus à pleines mains autour de vous !

J'ai entendu vanter beaucoup, j'ai vu célébrer dans bien des livres le climat de l'Inde ; j'y ai cru peut-être : que je suis bien revenu aujourd'hui de mon enthousiasme ! Enfin, je m'y trouve ; je suis à même de l'apprécier, d'en juger, d'en faire la comparaison ; mais, combien je regrette le sol qui m'a vu naître, ses riches et verdoyantes prairies, ses paysages, se sbois, ses coteaux, ses rivières, son printemps, son été, son hiver, son automne ! Là, au moins, les saisons qui se succèdent si régulièrement, varient la scène, vous donnent de nouvelles espérances, vous dédommagent des intempéries, des désagrémens que certaines variations ont pu apporter avec elles ; tous les jours ne sont pas les mêmes : ici, un soleil dévorant vous brûle presque en tout temps ; si l'air se rafraîchit quelquefois, il semble que le ciel en soit fâché ; la fraîcheur n'arrive qu'avec les tempêtes, les orages et la foudre. Les commotions sont-elles passées, le soleil recommence à darder

ses rayons avec plus de force; tout sèche, tout devient aride. Le vent souffle d'un autre côté; mais c'est pour vous apporter des bouffées de chaleur étouffante : qui n'a pas au reste entendu parler du samiel ?

Les environs de Madras fournissent plusieurs sortes d'animaux et reptiles, ainsi que divers oiseaux communs en France. Les corbeaux surtout et les éperviers s'y trouvent en grande quantité. Ces deux espèces approchent même de très-près les maisons : souvent ils nous ont enlevé les morceaux de dessus nos tables, ou même ont pris entre les mains des domestiques noirs les viandes qu'ils nous apportaient.

Loin de les tuer, les Malabares leur donnaient plutôt à manger. La politique a dû les instruire, de bonne heure, que ces oiseaux carnassiers étaient nécessaires dans un pays chaud, qui abonde en insectes et en reptiles de toute espèce, et où les débris d'animaux morts auraient bientôt corrompu l'air.

Les sarcelles, les canards, les martins-pêcheurs, les coqs et les paons sauvages, les moineaux, les perruches y sont encore fort communs. Mais dans aucun pays, je crois, on ne rencontre autant de crapauds, de couleuvres et de fourmis; de celles-ci, il en existe plusieurs variétés : beaucoup de lézards iguanes, des scorpions,

des rats palmistes, des chèvres, une espèce de mouton qu'ils nomment chien-marron; des buffles au lieu de vaches, etc.

Les Indiens ont, contre la morsure des scorpions, une espèce de petite pierre plate, noire ou grisâtre, qu'ils appliquent sur la piqûre, et qui ne se détache, prétendent-ils, que lorsque tout le venin est soutiré. Ils la trouvent, disent-ils, sur les montagnes, il y en a qui la regardent comme une variété du bézoard. On sait qu'il se rencontre parmi eux des gens qui ont le talent de charmer ou d'attirer les serpens, les couleuvres les plus dangereuses, qui les renferment dans de petits paniers d'osier et les promènent ainsi de ville en ville, pour gagner de l'argent. J'en ai vu de plusieurs espèces et particulièrement des capels, qui avaient plus de six pieds de longueur.

Les Indiens préparent, avec la séve qui découle des bourgeons des fleurs du cocotier, qu'on a coupés et qu'ils nomment *calou* [1], une espèce de sucre qu'ils appellent *calou saccary candi*, ou

[1] Ils reçoivent cette séve dans de grands vases de terre qu'ils attachent aux branches de l'arbre. Lorsque le suc est frais, il est doux et assez agréable à boire. En vieillissant, il fermente et acquiert un petit goût vineux. Les Indiens traitent d'ivrognes et de libertins ceux qui s'accoutument à en boire.

encore *panom calcondou*, c'est-à-dire sucre candi du calou. Ils font bouillir ce calou, dans lequel entre un peu de chaux vive, qu'ils ont coutume de mettre au fond du vase qui le reçoit, et le font cuire jusqu'à ce qu'il soit presque réduit à siccité, ou au moins à une sorte de conserve.

Le sucre est noirâtre, et se candit par le temps. Les naturels en font un grand usage comme médicament. Ils le recommandent surtout aux femmes nouvellement accouchées, comme tonique, et aux personnes épuisées ou convalescentes de maladies graves. Je l'ai moi-même essayé à l'invitation de mon daubachy, et m'en suis bien trouvé. J'en ressentais réellement de prompts effets. C'est un remède vulgaire qui peut être, il est vrai, remplacé par des médicamens toniques plus efficaces; mais dans le pays où il est commun, et à bon compte, il peut devenir utile dans certaines circonstances. Ainsi je le conseillerais à ceux qui seraient privés d'autres ressources. Mais dans ces climats brûlans, et dans le cas d'épuisement, je n'ai rien trouvé de comparable au bon vin, et surtout celui de Bordeaux. J'en ressentais quelquefois tellement le besoin, la nature paraissait me l'indiquer si impérieusement, que toute autre boisson, toute espèce de médicament ou de nourriture

m'était indifférente, jusqu'à ce que je m'en fusse procuré. Du soir au lendemain, les effets en étaient sensibles, et il me semblait même que je reprenais une nouvelle vie.

En considérant les productions variées de chaque partie de la terre, il est certain qu'on les voit presque toujours appropriées au climat, et pour ainsi dire au besoin de ses habitans; mais, d'un autre côté, en examinant soigneusement les avantages de chacun en particulier, il semble que la nature nous ait destinés à nous rapprocher des êtres de notre espèce par l'échange des bienfaits qu'elle a accordés aux autres et de ceux qui leur manquent.

Les Malabares appellent *avarom-géri* la plante connue à l'île de France sous le nom de casse-puante ou indigo sauvage. C'est encore une de ces plantes vulgaires négligées par les médecins, employées par le peuple, et que j'ai vues produire de très-bons et prompts effets. Je l'avais vue recommandée à Maurice, tant comme médicament intérieur que comme remède externe. Je m'en étais servi avec avantage comme émollient et résolutif dans le cas d'une inflammation extérieure. Dans l'Inde, je la conseillais comme telle; la plupart des Français l'employaient souvent en apozème, comme apéritive et légèrement purgative; et toujours elle répondait assez

bien à l'attente désirée. Je pense qu'elle est très-appropriée aux pays chauds, et, ce qui me le fait croire davantage, c'est qu'elle y est très-commune. J'ai vu depuis qu'elle croissait également dans nos colonies d'Amérique, et qu'elle y était connue sous le même nom. Elle est de la décandrie-monogynie de Linné; des légumineuses d'Adanson, et de la dixième classe de Tournefort.

Ils nomment *neli-marom* un grand arbre qu'ils élèvent en verger; il porte de petits fruits verts ressemblant assez à une groseille d'Europe; il a un peu l'aspect du tamarin. Les Indiens en ramassent soigneusement le fruit, dont ils font des gâteaux, des hachards et des confitures. Le fruit a d'abord un petit goût âcre, qui se perd bientôt pour en laisser un très-agréable dans la bouche. Les naturels le croient propre à guérir de la folie, en en mangeant une certaine quantité à jeun.

Une particularité remarquable sur le fruit de cet arbre, c'est que, après en avoir exprimé le jus dans la bouche, si vous y mêlez un peu d'eau, vous croyez boire un lait d'amandes, et il vous tient la bouche très-fraîche; sous ce rapport, je le croirais convenable dans les maladies inflammatoires. Les graines sont au nombre de six, et ressemblent assez à un grain de café. Je n'ai point vu sa fleur, et j'ignore quel nom les botanistes lui ont donné.

Vers le milieu du mois d'avril, nous commençâmes à éprouver de très-grandes chaleurs, le soleil repassant alors dans le nord. Elles allèrent en augmentant jusque vers la fin de mai, époque à laquelle elles furent pour nous insupportables : nous ne pouvions sortir de nos logemens sans nous trouver dans un état de suffocation. A cet excès venaient se joindre les vents de terre, qui pénètrent partout, et nous causèrent le plus grand désagrément.

Les Anglais, dans leurs palais magnifiques, ont des moyens de s'en préserver, ou du moins d'en mitiger beaucoup la violence; ils font étendre devant leurs galeries, leurs portes ou leurs fenêtres, de grosses pièces de toiles, ou de larges paillassons qu'arrosent continuellement les domestiques : par ce moyen le vent s'imprègne d'humidité, et s'il pénètre au dedans, il n'apporte que de la fraîcheur.

Ces vents n'eurent guère lieu à Poonamalée qu'en mai : ils commençaient vers les neuf ou dix heures du matin, pour durer jusqu'à trois et quatre heures de l'après-midi, quelquefois un peu plus tard. Alors la brise de mer s'élevait et continuait une partie de la nuit; mais il y avait toujours beaucoup d'intervalle entre sa fin et l'instant où celle de terre reprenait.

Ceci contredit un peu l'assertion de M. Lind,

qui avance, dans son traité des maladies des Européens dans l'Inde, que les vents de terre paraissent à Madras dès le commencement d'avril, et qu'ils soufflent vers le milieu de la nuit; je ne les ai jamais vus arriver avant sept ou huit heures du matin, et ils ne deviennent étouffans que vers le milieu de mai.

Nous eûmes plusieurs exemples d'Européens qui tombèrent morts dans un court espace de chemin, après être sortis bien portans de chez eux. L'équipage d'un corsaire français fait prisonnier, et arrivé à Madras le 26 mai, fut conduit le lendemain à Poonamalée, et partit pour s'y rendre vers les neuf heures du matin. Un matelot français et un cipaye anglais moururent en route; un autre matelot et un officier français succombèrent le surlendemain à un accès de frénésie.

Je donnerai dans le chapitre suivant les observations que j'ai recueillies d'ouvrages anglais, sur la température de quelques parties de la péninsule, et particulièrement sur la chaleur moyenne de la côte de Coromandel.

Depuis le commencement d'avril, tout ce que nous étions de prisonniers et même d'Européens, (car les Anglais, soit soldats, soit officiers, n'en furent pas plus exempts), nous fûmes attaqués d'une éruption à la peau, qu'on nomme *bourbouilles* dans les colonies.

Ce sont de petites pustules rouges, très-souvent accompagnées de clous, qui paraissent sur tout le corps, quelquefois sur une partie seulement, telle que les bras ou les jambes, mais qui finissent par parcourir le corps en entier. Quelques-unes rendent un peu de sérosité, et deviennent écailleuses; il y en a de plus grosses qui donnent un peu de pus. Toutes occasionent des démangeaisons excessives, qui vous poursuivent jour et nuit. L'usage des boissons chaudes les augmentent presque sur-le-champ; elles passent quelquefois pendant plusieurs jours, pour revenir ensuite sans qu'on s'en doute.

Bien peu d'Européens nouvellement arrivés en sont exempts. Je les crois causées par une grande transpiration; car j'ai remarqué que ceux qui suaient peu n'en avaient presque pas, et n'en étaient pas plus incommodés, quoiqu'on prétende qu'elles sont dépuratoires.

Les naturels nous dirent qu'ils employaient contre cette indisposition l'eau de coco en boisson, et les bains froids. Quelques Français les crurent, et furent promptement attaqués de diarrhée muqueuse et inflammatoire. J'ai vu de nos matelots périr en peu de jours des suites de leur rentrée subite.

On ne peut rien ressentir de plus ennuyeux; la gale même, je crois, n'est pas si tour-

mentante. J'en fus victime peut-être plus que pas un. J'avais voulu les faire passer par des lotions chaudes; cela m'occasiona bientôt sur les extrémités inférieures une éruption bien plus générale, qui devint érysipélateuse, et que tous les remèdes que j'essayais ne pouvaient calmer.

Je fus plus de trois semaines sur le lit, sans pouvoir bouger. Je ne reçus de soulagement que par des onctions d'huile de coco. Je faisais ratisser plusieurs amandes; je les délayais ensuite avec de l'eau, et les passais à travers un linge; après quoi je faisais évaporer jusqu'à ce qu'il ne restât plus que l'huile au fond du vase.

Cette huile est alors d'un beau jaune d'ambre et claire, d'une odeur et d'un goût agréables; le froid la concrète facilement, et la rend d'une blancheur éclatante. Comme médicament extérieur, elle est très-émolliente, rafraîchissante et résolutive; je m'en suis souvent servi avec beaucoup de succès, dans les inflammations externes ou de légères excoriations. Mais il faut qu'elle soit préparée de la manière que je viens d'indiquer, car celle qu'on fait dans l'Inde, au moyen de moulins, et qu'on emploie pour brûler, ou à d'autres grossiers usages, loin d'avoir ces qualités, est très-irritante. La première est fort chère, même à Madras.

Je fus encore très-soulagé du lait de coco

frais, comme boisson, et du fruit du palmier latanier, comme aliment. La pulpe de celui-ci, préparée avec le sucre, est un mets très-délicat, mais très-froid. Je ne me rappelle point avoir jamais été aussi abattu, avoir tant souffert que dans cette circonstance. La douleur, par sa durée et son intensité, avait émoussé tous mes sens. Mais je souffrais plus encore de réflexion.

Éloigné en effet de plus de quatre mille lieues de la terre natale, sans parens, sans amis qui pussent me donner des consolations; tout le jour étendu sur un méchant grabat, et manquant d'une infinité de choses indispensables, ou pour me soulager ou pour me récréer, combien de réflexions tristes vinrent affliger mon âme déchirée par le sentiment de ma situation, que, plus qu'un autre, j'étais à même d'apprécier!

Naturellement disposé à la mélancolie, combien je regrettai alors de n'avoir pas suivi les conseils de l'amitié et de l'expérience! Une vie tranquille, exempte d'inquiétude, m'était assurée dans ma patrie, où j'aurais pu jouir du plaisir si cher à mon cœur, celui d'être utile à mes semblables, dont j'aurais pu alléger les maux. *Hoc erat in votis;* mais, loin de là, j'ai tout fui, tout quitté pour courir après des chimères; et encore quelles chimères? car je ne sais pas trop ce que je suis allé chercher. Ce n'est pas la for-

tune, sans doute; je n'y ai jamais pensé, je n'y ai jamais cru, je ne l'ai jamais ambitionnée. Oh! non.... Je suis parti, parce que j'avais des chagrins, parce que j'avais été contrarié; parce que je venais d'être blessé de nouveau dans la partie la plus sensible de mon être; et peut-être, comme le dit Farhan, par

> Un besoin fatigant, un désir furieux
> De sortir de moi-même, et de voir d'autres cieux ;
> Un de ces mouvemens qui commandent en maître,
> Que l'instinct nous inspire, ou la raison peut-être,
> M'ont emporté partout.
>
> *Abufar.*

CHAPITRE VIII.

Observations sur la température de quelques parties de la péninsule de l'Inde, et sur la chaleur moyenne de la côte de Coromandel [1].

Afin d'établir la température moyenne de l'Inde, il serait nécessaire de comparer le résultat des observations faites en différens lieux éloignés du pays; mais je n'ai point assez de données pour déterminer une question aussi générale. Ce que j'ai à dire ne regarde que la température du midi de la péninsule, et la chaleur moyenne de la côte de Coromandel.

Le caractère distinctif de ce climat est son uniformité de température, qui, dans les lieux découverts de la côte, n'est jamais sujette à aucun changement subit ou considérable. D'après un journal tenu à Madras, par M. Chamier, pendant quatre ans consécutifs, il paraît que la chaleur, à la même heure, le même jour du même mois de chaque année, ne varia que très-

[1] Elles sont extraites d'une lettre de M. F. Duncan à M. Jacques Anderson à Madras.

peu; que la différence de température du matin, du midi, et du milieu de la nuit, n'excéda pas souvent deux ou trois degrés, fut généralement de six ou sept, et ne surpassa jamais dix degrés; que le terme moyen du thermomètre, d'une année à l'autre, ne passa pas les limites de vingt-cinq degrés, et même que, en tenant compte des chaleurs et des froids extraordinaires des saisons particulières, l'échelle de température des extrêmes les plus opposés n'excéda pas trente-six degrés, savoir : depuis soixante-quatre jusqu'à cent, circonstance que M. Chamier n'observa qu'une seule fois en quatre ans. Mais les extrêmes de froid et de chaud n'existent que pendant une très-faible partie de l'année, et les habitans de Madras passent les quatre cinquièmes de leur temps dans une température au-dessus de soixante-seize, et plus bas que quatre-vingt-dix degrés.

Cette uniformité de température, qui règne à Madras, et dans plusieurs autres endroits de la côte, doit être, en grande partie, attribuée au voisinage et à l'influence de la mer; car en avançant dans l'intérieur du pays, où cette influence n'a pas lieu, on rencontre une grande variété de température, avec une intensité plus marquée des extrêmes de froid et de chaud, dont la durée et les passages subits sont modi-

fiés différemment par les circonstances de localités, savoir, par l'abaissement ou l'élévation du pays, par les montagnes voisines, les bois, les terres en friche ou cultivées, la durée des vents de terre, et l'état des endroits sur lesquels ils passent, et finalement par la quantité ou la rareté des pluies.

Sur les hauteurs de Mysore, à la distance de cent cinquante milles de Madras, et par le même parallèle de latitude, le thermomètre, au lever du soleil, pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, baisse de quinze degrés au-dessous de la plus froide température des plaines du Carnate; et dans le pays boisé des environs de Shevandroog on éprouve, dans l'espace de douze heures, un plus grand changement de température qu'à Madras dans le courant de plusieurs années.

Dans les plaines découvertes et maigres, où la réflexion des rayons du soleil sur une surface desséchée, coopère avec leur direction, la chaleur devient extrêmement intense. A Arcate, sous l'ombrage le plus frais, le thermomètre s'est élevé, pendant plusieurs jours de suite, à la hauteur de 105 degrés. Aussi, dans de pareilles positions, lorsque des pluies accidentelles ne font pas changer l'uniformité du temps, la température n'éprouve qu'une très-faible variété, la nuit

et le matin. A Poonamalée, pendant les mois d'avril et de mai 1793, le thermomètre ne tomba jamais plus bas que quatre-vingt-neuf, s'éleva presque toujours au-dessus de quatre-vingt-seize, souvent à quatre-vingt-dix-huit, et quelquefois à cent trois; mais cette saison fut extrêmement chaude, et depuis près de six mois il n'avait pas tombé de pluie.

Dans la saison des pluies, aussi-bien que dans un beau temps assuré, les extrêmes opposés de chaud et de froid se rapprochent continuellement. Pendant la mousson de la côte malabare, des années 1789 et 1790, la température, pendant plusieurs mois, fut de soixante-quatorze à quatre-vingt-deux degrés, et, durant une grande partie de ce temps, s'éleva rarement au-dessus de soixante-dix-huit, ou tomba deux degrés au-dessous. Mais dans cette circonstance les pluies furent abondantes; le soleil se cacha quelquefois pendant des semaines entières; la terre, couverte d'obscurité, ressemblait à un jour de brouillard épais du mois de décembre à Londres; circonstance vraiment curieuse sous un soleil vertical, au milieu du jour, et à dix degrés de la ligne.

La culture a beaucoup d'influence sur la température. Dans le voisinage de Trichinopoly, où les terres sont annuellement couvertes par l'eau des rivières, la température est plus uniforme

et plus modérée que dans les districts du sud, où les pluies sont moins abondantes, et où la sévérité des saisons nuit si fréquemment aux récoltes. A Palamcottah, pendant le mois de janvier, le thermomètre a varié de soixante-quinze à quatre-vingt-neuf; ce qui est fort au-dessus de la chaleur de Madras et de Trichinopoly, à la même époque.

On doit naturellement s'attendre que dans les plaines environnées de hauteurs le soleil se fera sentir puissamment. Dans la vallée d'Ambore, pendant les mois de mars, d'avril et mai, il y existe une chaleur intense et accablante qui, à l'ombre d'un *markee*, fait élever le thermomètre à cent dix et cent douze degrés; mais ici, comme à Trichinopoly, les vents de terre qui soufflent en mai et juin, rafraîchissent le climat, en passant par-dessus une terre cultivée, et amenant avec eux une suite non interrompue de temps sombre et rempli de nuages.

C'est dans les provinces du nord, où les vents d'ouest, dans leurs cours, reçoivent l'influence de terres étendues et brûlées, que se font sentir les plus grandes chaleurs; elles ont fait élever quelquefois, à Ellore, le thermomètre placé à l'ombre, à la hauteur surprenante de cent vingt degrés. Lorsque cela arrive, il y a toujours une grande mortalité que j'attribuerais plus volon-

tiers à la malignité particulière des vents qu'à l'élévation de la chaleur existant alors; car dans le Carnate, pendant les mois de chaleur, tous ceux qui s'exposent dehors, vers le milieu du jour, souffrent beaucoup plus de la chaleur, le thermomètre s'élevant dans ce moment à cent trente-six degrés, quelquefois plus haut, et cependant cette température est non-seulement compatible avec la vie, mais s'accorde encore avec les devoirs actifs de l'homme.

Au plus fort de cette chaleur, les armées se mettent en marche avec tout leur bagage; on élève et on démolit des forts, et une chaleur qui s'élève à soixante degrés au-dessus de la température de l'été des îles Britanniques ne peut suspendre l'action de ceux qui se sont engagés dans la guerre, le commerce ou les plaisirs [1].

Dans l'Inde, l'air ambiant reçoit beaucoup plus d'influence des localités qu'on ne l'observe

[1] La compagnie avait sans doute changé cette pratique par ses ordonnances, car j'ai souvent vu des bataillons de cipayes et des compagnies européennes s'arrêter au milieu du jour, et ne se mettre en route qu'au commencement de la nuit, ou de très-bon matin. En effet, par une pareille chaleur je suis persuadé qu'il en périrait beaucoup, comme je l'ai observé dans le chapitre précédent. La compagnie ménage bien mieux ses hommes aujourd'hui.

ordinairement dans les climats froids et tempérés; car on rencontre souvent sous un ciel clair et épais un temps sec et pluvieux, et un air salubre et malsain n'en est séparé quelquefois que par quelques milles.

J'ai observé que la température est très-influencée par l'abondance ou la rareté des pluies dans quelques saisons particulières; c'est peut-être là la raison principale pourquoi une année est plus froide ou plus chaude qu'une autre dans le même endroit. L'année 1795 fut beaucoup plus froide à Warriore que celle de 1794; et cependant la première fut précédée par une mousson plus accablante et plus longue que la dernière; il y eut une différence de température pendant les mois de mars, d'avril et de mai, de trois degrés, différence très-sensible à une température élevée, où la moindre augmentation au-dessus de ce qu'on peut endurer facilement, affecte vivement. J'attribue ce phénomène aux effets d'une végétation abondante, qui est toujours proportionnée à l'abondance des pluies.

Afin d'avoir un état exact de la chaleur moyenne de la côte de Coromandel, nous devons en faire l'examen, abstraction faite de l'action des vents chauds, des orages accidentels et des effets de la réflexion sur un terrain desséché; nos observations doivent être faites loin des circonstances

de lieux que l'on sait augmenter les extrêmes de chaleur et de froid. Indiquer le point le plus bas où le mercure descend, comme le plus haut où il s'élève, ce n'est point encore l'objet en question : c'est d'affirmer le *point central* de température, près duquel il se tient la majeure partie de l'année, vers lequel il s'approche constamment au milieu de toutes ses variations, et auquel il revient nécessairement par un progrès contraire, plus ou moins accéléré, après ses plus grands écarts dans les extrêmes opposés de chaud et de froid.

Il paraît évident que le terme moyen entre ces extrêmes ne peut être pris comme température moyenne; car le mercure ne tombe que très-rarement au plus bas degré de froid, et n'y reste que très-peu de temps, tandis que pendant neuf mois de l'année il se porte continuellement vers le terme de chaleur excessive; et, quoiqu'il ne descende que très-rarement au-dessous de soixante-dix, il s'élève souvent au-dessus de quatre-vingt-dix.

A l'exception de quelques saisons extraordinaires, il est rare que le thermomètre baisse au-dessous de soixante-huit, ou s'élève au-dessus de trente-six; et il n'atteint ces extrêmes que rarement dans l'année, et même pas tous les ans, peut-être dans quelques matinées froides

des mois de décembre et janvier, et quelques après-midi extrêmement chaudes, généralement depuis le commencement d'avril jusqu'au milieu de juin.

L'influence des vents d'ouest, des rosées épaisses et des brouillards froids, dans quelques parties du pays, peut, pendant un instant, faire monter ou descendre le thermomètre à vingt degrés au-delà du terme que je viens de fixer, c'est-à-dire en l'élevant à dix degrés au-dessus de quatre-vingt-seize, et en l'abaissant à dix-degrés au-dessous de soixante-huit dans un autre temps.

On a même observé des variations encore plus considérables; mais les extrêmes extraordinaires de chaleur et de froid n'arrivent pas partout, ni tous les ans, et, lorsqu'ils ont lieu, ils ont une durée extrêmement limitée; car on verra que, dans l'espace de trois cents jours sur trois cent soixante-cinq, le thermomètre est rarement au-dessous de soixante-seize et au-dessus de quatre-vingt-douze, et que plus des quatre sixièmes de notre temps, dans le pays, se sont passés dans une température de soixante-dix-sept à quatre-vingt-neuf, et que les variations au-dessus et au-dessous de ces limites, à des époques opposées de l'année, se balancent presque les unes les autres.

Maintenant donc, comme pendant les trois quarts de l'année, la température approche beau-

coup plus près de quatre-vingt-neuf, qu'elle ne fait de soixante-dix-sept, il est probable qu'un point éloigné de trois degrés du premier, et de neuf du dernier, qui sera alors de quatre-vingt-six, doit devenir le terme moyen le plus précis de la chaleur de la côte de Coromandel. Je le considère comme celui qui approche le plus de la température la plus généralement dominante de l'atmosphère, abstraction faite de l'influence des vents de terre, des rosées et des brouillards, de la réverbération de la lumière sur un terrain échauffé, des pluies de la mousson, et des orages accidentels.

Loin de me contenter de ce raisonnement, quelque appuyé que je fusse par la comparaison des diverses observations, et des journaux pris en divers endroits du pays, pendant l'espace de sept ou huit années, je les comparai encore soigneusement avec les états de M. Chamier, et je me convainquis d'autant plus que la chaleur moyenne de cette côte doit être d'environ quatre-vingt-six degrés; et je fus très-content de voir enfin que ces résultats approchaient de la vérité.

Curieux de réduire cet objet à l'épreuve de l'expérience, je résolus de constater la température des sources profondément situées, comme cela avait été pratiqué en Europe, quoique je ne

sache pas qu'on ait tenté rien de semblable sous les tropiques. Dans ce dessein, je fis choix d'un puits, à Warriore, de vingt-sept pieds de profondeur, et entièrement à l'abri des rayons du soleil.

En plongeant le thermomètre dans l'eau de ce puits, le mercure se fixa à un quart de degré au-dessous de quatre-vingt-six. Je répétai cette expérience pendant deux mois consécutifs, le matin, à midi, et le soir, et toujours avec le même résultat. Je ne peux m'empêcher de le considérer comme juste et concluant, autant qu'une expérience faite dans un seul endroit peut tendre à déterminer une question générale. Je ne doute pas cependant que les sources placées sur des lieux élevés ne doivent être trouvées un peu plus froides, et que celles près de la mer ne puissent varier également.

Ce sujet, au reste, mériterait confirmation; mais j'avoue qu'il y a plus de curiosité en cela que d'utilité réelle. On ne pensera guère à se construire des demeures souterraines, à dessein de se préserver des grandes chaleurs; néanmoins c'est un objet très-digne de curiosité de savoir qu'à la profondeur de vingt-sept pieds au-dessous de la surface de la terre, il existe une température qui ne varie jamais.

D'après le résultat des expériences et des ob-

servations ci-dessus, comparées avec celles qui ont été faites en Europe, il paraît que la chaleur moyenne de cette région de l'Inde, s'élève à quarante degrés au-dessus de la température moyenne des les îles britanniques.

CHAPITRE IX.

Du Lamsé, ou fêtes des lascars. — Subsistance accordée aux prisonniers de guerre par la compagnie. — Prix de diverses marchandises. — De mes occupations. — Sur les moyens expéditifs de la compagnie.

Je vais rendre compte d'une fête célèbre des Maures et des Lascars, dont nous fûmes témoins au mois d'avril. C'est leur ïamsé, qui se pratique dans une grande partie de l'Inde, mais avec des accessoires différens.

Elle commence à Poonamalée le premier jour de la lune d'avril. Je ne pus savoir encore dans cette circonstance si elle arrive toujours à cette époque ou quelquefois dans la lune de mars, comme quelques Français qui en avaient vu de semblables à l'Ile-de-France le prétendaient. Ceux de la secte débutèrent par construire au *bazard*, ou lieu de leur marché, de petites chapelles qu'ils ornèrent de divers tableaux, de peintures, de guirlandes de fleurs, de flambeaux continuellement allumés.

Au milieu de ces chapelles, et à terre, se trouvaient placées des grottes plus ou moins pré-

cieuses. En divers endroits ils creusèrent des fosses de sept à huit pieds de profondeur, très-évasées par le haut. Les deux ou trois premiers jours, il n'y eut que quelques jeunes gens qui semblaient prendre part à la fête. Ils étaient presque nus, et avaient le corps tout bariolé de blanc : ils portaient à la main des peaux de mouton rollées, avec lesquelles ils frappaient sur une grande vessie de peau de bœuf, en prononçant divers mots malabares.

Un d'eux, affublé, depuis les pieds jusqu'à la tête, de vieux chiffons qui tombaient jusqu'à terre, se démenait comme un vrai fou, criait et tournait sans cesse, en faisant beaucoup de grimaces et de contorsions; tous les autres semblaient lui témoigner beaucoup de respect. Plusieurs avaient à la ceinture et aux pieds des sonnettes de tôle ou de cuivre, qu'ils faisaient retentir continuellement, en frappant le pied contre terre, et avec mesure.

Ils parcoururent ainsi les environs du fort et les aldées voisines, pendant deux ou trois jours, et répétant à chaque instant *ïali, ïali*. Un autre jour, ils promenèrent à cheval le fils d'un brame qu'ils avaient l'air de respecter beaucoup; chaque soir ils revenaient devant les chapelles, exécutaient diverses danses, jouaient de leurs instrumens en répétant sans cesse leur mot *ïali*.

Quelquefois ils étaient accompagnés d'une musique extrêmement bruyante, véritable cacophonie.

De jour en jour le rassemblement augmentait, de nouveaux acteurs venaient se joindre aux premiers, de sorte que, sur la fin, toutes les classes et toutes les castes me parurent y prendre part; on en vit alors différemment costumés, mais tous dans des habillemens grotesques et hideux; les uns affichaient la plus grande misère et la plus grande extravagance; d'autres portaient des uniformes de guerriers, et de longs sabres à la main dont ils s'escrimaient avec beaucoup de dextérité; quelques-uns avaient de longs bâtons dont ils jouaient fort adroitement, et dont nos Bas-Bretons n'approcheraient pas; plusieurs portaient de petits bâtons tors ferrés aux deux bouts; il y en avait enfin qui tenaient de chaque main une espèce de poignards très-tranchans, avec lesquels ils semblaient menacer des adversaires, ou s'exerçaient plusieurs réunis ensemble, ayant l'air de se porter des coups, mais sans se toucher. Ce trait me donna une haute idée de leur adresse; je ne crois pas qu'on puisse voir un rassemblement plus bigarré ni plus bizarre; ils nous paraissaient tous autant de maniaques.

Qu'on juge si leur imagination devait se

monter dans un pays brûlant, quand je dirai qu'ils étaient presque tout le jour debout, et exposés aux rayons du soleil, et que, depuis la fête commencée, ils n'avaient presque pris ni repos ni nourriture. Presque tous se ressemblaient en ce point, qu'ils avaient le corps blanchi avec de la chaux, et qu'ils portaient des sonnettes.

Trois jours avant la fin de cette cérémonie, ils allumèrent de grands feux dans les fosses dont j'ai parlé, et en firent plusieurs fois le tour, se frappant très-fort dans les mains, faisant toutes sortes de contorsions, et répétant plusieurs mots que je ne comprenais pas, mais parmi lesquels revenaient souvent ceux d'*Ali Mustapha* et *ïali*.

On me dit qu'une des coutumes de cette espèce de fête, était d'y livrer quelques combats entre des castes différentes, qu'il y avait toujours du sang versé, et souvent des hommes tués; j'ignore si c'est d'usage, ou si c'est par suite des rixes qui s'élèvent entre eux. Ce qu'il y a de certain, c'est que je les vis aller en grand nombre chez le commandant anglais, pour demander la permission de se battre, et que, quoiqu'il la leur eût refusée, ils se battirent. Plusieurs furent blessés.

Le jour qui précéda celui où devait se terminer la fête, sur les dix heures du soir, ils recom-

mencèrent les feux dans les puits ou fossés, et s'y arrêtèrent beaucoup plus long-temps que les autres fois. Entre onze heures et minuit, ils sortirent toutes les grottes des différentes chapelles, et se mirent à les porter au moyen de gros bambous. Les porteurs étaient précédés par des flambeaux, des joueurs d'instrumens, des escrimeurs, et accompagnés d'une foule immense de peuple de tout âge et de tout sexe; il y en avait qui portaient au bout de longues piques, des banderolles et des étendards; ils suivirent différentes routes, se répandirent dans les aldées voisines, et passèrent ainsi toute la nuit.

Le lendemain, sur les onze heures du matin, ils sortirent de nouveau leurs grottes des chapelles, et se rendirent à un étang qui est à peu près à une demi-lieue de là. L'escorte, ce dernier jour, fut plus nombreuse que jamais.

Le long de la route, ils exécutèrent plusieurs danses, simulèrent divers combats avec toutes sortes d'armes. Arrivés sur le bord de l'étang, ils se dépouillèrent de tout leur accoutrement, le jetèrent à l'eau, et se nettoyèrent le corps.

D'après ce qu'on m'avait rapporté, je crus qu'ils allaient faire un sacrifice de leurs grottes, et les jeter à l'eau. Point du tout : ils en enlevèrent seulement les décorations; les brames lavèrent quelques ornemens, et chacun reprit

une partie des effets qu'il avait jetés à l'eau. Ainsi finit la cérémonie, qu'on m'avait dit devoir durer jusqu'à la pleine lune, et qui se termina trois jours auparavant.

J'ai ouï dire à plusieurs Français qui avaient vu, à l'Ile-de-France, un ïamsé de ce genre, que la scène y était beaucoup plus ensanglantée, que la fête durait jusqu'à la pleine lune, et que, le dernier jour, arrivés sur le bord de la mer, ils y jetaient tout ce qui avait servi d'ornement, les grottes mêmes.

Quant aux combats qui avaient peut-être lieu autrefois, il est possible que les Anglais aient cherché à en abolir l'usage dans les pays sujets à leur domination. L'ïamsé du Bengale, dont j'ai vu un détail dans le Voyage de M. de Grand-pré, ne ressemble point du tout, comme on peut s'en assurer, à celui dont je viens de rendre compte, et je n'ai rien vu à Poonamalée qui approchât de la fête de madame Dourga.

Il n'est peut-être point indifférent pour ceux qui éprouveraient par la suite le même sort que nous, de connaître quelle était la subsistance que nous recevions de la compagnie, comme prisonniers de guerre. D'ailleurs, je consigne ici ce fait autant pour rendre justice à l'administration de l'Inde, que pour en faire la comparaison avec les mauvais traitemens que le gou-

vernement anglais a fait subir si long-temps à ses prisonniers en Europe.

La compagnie ou le gouvernement de Madras accordait, de mon temps, aux officiers marchands, prisonniers de guerre, treize pagodes ou cent treize livres quinze sous de France par mois; aux capitaines de corsaires, enseignes de vaisseaux, ou lieutenans d'infanterie au service, dix-huit pagodes; aux capitaines de frégates, aux capitaines de cavalerie, trente-huit pagodes. Il y a eu même des grades auxquels elle en a accordé deux cents. Ainsi les Anglais, dans l'Inde, se montrent très-généreux, et nous n'avions pas à nous plaindre sous ce rapport.

Des Français m'ont dit qu'ils étaient encore mieux traités au Bengale; les matelots surtout y avaient plus de commodités que les nôtres; mais il paraît qu'en général on est plus mal à Bombay.

C'est une des intentions de la compagnie, que les officiers étrangers, quoique prisonniers, aient non-seulement de quoi vivre, mais encore de quoi tenir leur rang d'officiers dans un pays où ils ne peuvent facilement recevoir des secours.

D'un autre côté, il y a peut-être autant d'orgueil et d'intérêt dans cette conduite, que de bienveillance. Il serait honteux pour eux que des blancs fussent misérables, et dénués de tout,

dans un pays où ils affichent un luxe aussi effroyable, et où ils tirent des sommes considérables des naturels, auxquels ils ont cherché, de tout temps, à donner une haute idée des Européens; car c'est aussi une autre vérité frappante et incontestable que la compagnie n'épargne rien pour la sûreté de ses intérêts, et est disposée à faire tous les sacrifices imaginables pour en venir à son but. Toutes ses guerres et ses conquêtes ne prouvent que trop ce principe.

La subsistance, qu'on nous accordait, était non-seulement suffisante pour nous procurer une pension honnête avec les Malabares, mais encore pour suppléer à nos petits besoins d'entretien, tout étant à très-bon compte dans le pays. Quelques-uns parmi nous, qui avaient emporté un peu d'argent, réussirent à se garnir à peu de frais. Nous achetions des tisserands du pays pour six et sept pagodes, ou vingt-deux à vingt-quatre roupies et demie (la roupie à cinquante sous), une pièce de toile de coton de soixante-douze coudées et cinq quarts de lé. Nous les avions écrues et les donnions à blanchir. Sous trois jours ils nous la rapportaient.

La pièce de toile, dite *scimbrique*, propre à faire huit beaux mouchoirs, ne nous coûtait pas plus de cinq à six roupies. La pièce de toile,

dite *quatre fils*, de cinq à sept roupies, suivant la qualité.

J'ai eu à Madras, pour six pagodes ou vingt-une roupies, une pièce de toile de trente-deux conjons de soixante-douze coudées de longueur; celles de vingt-quatre et vingt-six conjons ne coûtaient que quinze roupies. J'ai payé de très-beau basin sept roupies, la pièce de dix aunes à peu près. La pièce de mouchoirs dit *conotours*, ou les madras les plus inférieurs, nous coûtait dans les aldées cinq roupies. La pièce de mouchoirs en contient toujours huit.

J'ai eu pour dix roupies des paliacats, que j'aurais payés deux piastres et demie chaque mouchoir, à l'Ile-de-France. Les pièces de paliacats de quatre et cinq pagodes sont de la première beauté.

J'ai remarqué, en général, que le prix des marchandises de l'Inde, dans le genre des blancs, doublait à Maurice; mais le meilleur marché, en habillement, était la chaussure. Nous avions pour une demie-roupie ou vingt-cinq sous une paire de souliers; pour deux roupies, ou cent sous de France, une paire de bottes. Il est vrai que cette chaussure est très-mince, mal cousue et ne dure pas; mais le bon marché compense la qualité.

Les personnes qui n'ont pas séjourné dans le pays, ou qui n'en ont pas eu la confirmation

par des témoins oculaires, auront de la peine à croire que les cordonniers indiens, après vous avoir pris la mesure d'une paire de bottes, sont souvent obligés d'aller acheter et tuer l'animal qui doit fournir la peau, de la tanner, de l'apprêter, et de vous rapporter votre chaussure, tout cela du soir au lendemain, ou, tout au plus, dans deux fois vingt-quatre heures.

Il m'est souvent arrivé qu'en exigeant la remise de ma commande pour un espace de temps aussi court, ils m'ont montré la vache ou le mouton dont ils devaient employer le cuir [1].

Si les naturels sont si expéditifs dans leurs ouvrages, le gouvernement anglais ne l'est guère moins dans ses correspondances et ses dépêches importantes. Nous avons reçu à Madras, en cinquante-quatre jours, d'Angleterre, et par terre, la nouvelle de la conspiration prétendue du général Pichegru.

Lorsqu'on songe au trajet immense que les courriers sont obligés de faire avant d'arriver au fond du golfe Persique, où ils doivent s'embarquer, pour ensuite traverser tout le golfe, et arriver à la côte malabare; lorsqu'on songe

[1] Ces détails pourront paraître minutieux à beaucoup de personnes; mais ils peuvent n'en être pas moins utiles par la suite à quelques Français relégués sur la même côte.

que les dépêches ont encore un trajet long et difficile par terre avant d'atteindre la côte de Coromandel, on ne pourra qu'admirer la vigilance et l'activité d'un gouvernement imbu de cette maxime : « Que pour être bien servi, il faut payer largement. »

C'est la même maxime qu'il adopte à l'égard de ses cipayes ou de ses troupes indiennes. Il leur a accordé une paie médiocrement plus forte que celle des autres Européens, ou des puissances du pays, et il les a toutes attirées à lui. Aussi je crois, avec ceux qui les ont étudiés, qu'un des moyens de lutter avantageusement contre les Anglais dans l'Inde, est de suivre la route qu'ils ont prise. Mais où est l'état européen assez riche pour prendre ce parti? Les naturels cependant, quoique jaloux de leurs maîtres, et irrités contre eux, ne se livreront pas facilement aux premiers aventuriers qui ne seront pas soutenus d'une force majeure. Outre que leur propre indolence les en éloigne encore, ils ont pour eux de bien tristes leçons, des exemples frappans du joug sous lequel les ont placés une politique désorganisatrice, et des vues étroites. Je regarde donc les possessions anglaises dans l'Inde comme solidement établies, et assurées pour long-temps.

Comme j'ai promis de rendre compte autant

de mes aventures et de mes observations que de mes études, peut-être sera-t-on curieux de savoir quelles furent mes occupations jusqu'à cette époque. D'abord, comme je l'ai déjà dit, au commencement de mon séjour dans le pays, je voulus en apprendre la langue. Rien de plus naturel, je crois : c'est un désir qui naît de la circonstance chez beaucoup de personnes ; mais, son utilité ne me paraissant pas bien sensible, l'espoir que j'avais de retourner en Europe le plus promptement possible, et, par-dessus tout cela, la maladie que j'essuyai, me la firent abandonner.

J'aurais bien voulu m'attacher à l'histoire naturelle, et je regrettai de n'avoir pas des connaissances plus profondes sur cette partie intéressante et agréable; mais quand j'en aurais eu de très-variées, le pays plat et stérile dans lequel je me trouvais n'offrait pas de grandes ressources ; d'ailleurs, nous ne pouvions pas nous écarter très-loin de notre cantonnement ; et en outre, je n'avais avec moi aucun traité sur cette matière, chose indispensable surtout dans le règne végétal, pour vérifier ses observations, et c'est celui qui m'aurait plu davantage. Je fus donc obligé d'abandonner ce projet.

J'avais emporté avec moi, sur le corsaire, quelques livres de philosophie et de littérature;

il fallut m'en contenter, et, selon mon habitude, je fis des extraits ou l'analyse de ceux qui me frappèrent le plus. Je passai ainsi en revue la *Philosophie de la Nature*, le livre *de l'Esprit*, et les premiers livres de l'*Esprit des Lois*, et je me délassais ensuite par la lecture de quelques romans. Je revins enfin à l'*Émile* de Rousseau, que je n'avais pas lu depuis plusieurs années. Quel enchaînement de pensées et de preuves! quelle logique! quel style que cette profession de foi du vicaire savoyard! Où trouver un morceau d'éloquence aussi étendu, et d'un intérêt aussi grand? Je m'arrêtai encore, dans le même livre, à deux autres pièces de morale, de raisonnement et de sentiment. La première est celle qui regarde les voyages, la législation et les principes du contrat social; la seconde est le discours que tient le professeur d'Émile à son élève, devenu jeune homme : « Il faut être heureux, cher Émile, etc. »

Que de choses qui nous frappent dans certaines occasions, et ne font que nous effleurer dans d'autres! Comme ce qu'il dit à son élève sur son attachement à Sophie est sensé et d'une sage philosophie! Qu'il connaissait bien le cœur humain et tous les maux de la vie, celui qui l'écrivit!

Rangerai-je à côté de ce tableau animé de la

nature, de ces élans de sentiment, de cette peinture si vraie des passions, les rêves philosophiques et politiques que nous a donnés un écrivain dans son *Tableau des mœurs et coutumes du pays de Solamir* [1]?

Je regarde ce livre comme le résultat des grandes lectures d'un homme qui, voulant fixer ses idées sur ce qui a passé sous ses yeux, lui donne la marche d'un roman dans lequel il semble les enchâsser. A l'aide des grands mots de liberté, de patriotisme, d'humanité et de philosophie, il colore ses phrases, et leur donne un air d'importance; mais son style n'est pas flatteur; il est même dur et obscur.

Il parcourt tous les gouvernemens anciens et modernes, en dit tour à tour du bien et du mal : celui d'Angleterre est celui qu'il traite le plus avantageusement. Il parle de l'inconvénient du luxe, des richesses, des arts, des sciences et du commerce; et, de cette immense critique, en philosophe dépouillé de tout amour-propre, il établit le gouvernement de Solamir, qu'il donne comme ce qu'il y a de plus parfait, quoiqu'il ne soit que le fruit de son imagination : il excite dans ce pays, qui lui est soumis, les passions, et les calme à son gré. Patriote de Solamir, il ne l'est point de son propre pays; il

[1] Deux volumes in-12.

y blâme tout, il y condamne tout. Les princes sont des tyrans, les peuples des esclaves; la religion est frappée de ridicule; mais elle reste bonne, quant à sa morale, qu'il regarde encore comme trop parfaite; le culte du soleil, qu'il introduit dans Solamir, est bien plus brillant et plus respectable que le culte éphémère établi dans sa patrie; enfin, c'est un philosophe du XVIIIe. siècle.

Que les hommes sont à plaindre de ne pas mettre à la tête des affaires un auteur qui a des vues si belles, des notions si justes en tout genre! Je me trompe, nous l'avons eu lui ou ses pareils, et nous avons connu par notre malheureuse expérience, ce qui en est résulté. Le succès d'un pareil ouvrage, s'il est ou s'il a été en vogue, est bien une preuve de la dépravation du goût et de la perte de nos anciennes lumières.

CHAPITRE X.

De la caste des parias. — Funérailles d'une femme paria. — Église chrétienne de Poonamalée. — Réflexions sur le christianisme des Indiens.

Je fus témoin, le 10 juillet, à côté de l'endroit que j'habitais, des funérailles d'une femme de la caste des parias. Je ferai, avant de les rapporter, quelques remarques sur cette caste, qui est très-répandue à la côte de Coromandel. J'ignore si elle l'est autant dans toutes les autres parties de l'Inde; mais je ne me suis point aperçu, tant à Madras que dans les campagnes, qu'on ait autant d'horreur et d'aversion pour elle, qu'ont bien voulu nous le représenter certains écrivains, et surtout que l'a peint M. Bernardin de Saint-Pierre, dans son charmant petit ouvrage de la *Chaumière indienne*. M. Bernardin n'avait point été dans l'Inde, il avait seulement vécu à l'île de France; ainsi il n'avait ni connu ni su apprécier les individus de cette caste; pourquoi donc s'est-il plu à nous en faire un tableau si affligeant?

Les Malabares des premières classes, à la

vérité, ou du moins ceux qui en prennent le rang, ne se mêlent point avec les parias; mais c'est que leurs institutions, leurs mœurs, leur religion ne sont pas les mêmes : toutefois elles s'en rapprochent dans certains points. J'ai entendu plusieurs de ces derniers assurer, et vouloir me prouver qu'ils étaient antérieurs aux Malabares, d'une caste plus élevée, et que c'étaient eux qui s'étaient séparés des premiers; j'ai trouvé entre eux des différences bien remarquables; celle qui m'a le plus frappé est dans la couleur et la fortune.

Tous les parias, en général, ont la peau noire, non pas de cette teinte foncée des nègres d'Afrique, car ils ne leur ressemblent sous aucun rapport, ni du côté des traits du visage, ni du côté des proportions du corps, ni du côté des cheveux. Les parias, comme tous les autres Indiens, sont d'assez beaux hommes; leur figure est celle de l'Européen; leurs cheveux sont longs et noirs; leur peau approche plus d'un brun noirâtre que du noir foncé d'Afrique, tandis que les Malabares sont, comme je l'ai dit plus haut, d'un jaune cuivré, qui varie un peu dans diverses classes.

Les parias sont généralement très-pauvres. Ce sont des artisans, des cordonniers, des ouvriers qui font les gros travaux de la campagne,

et s'occupent enfin des métiers réputés infâmes chez les brames. Leurs mœurs sont aussi plus corrompues. On trouve communément parmi eux des femmes qui se prostituent aux étrangers; tandis qu'il est extraordinaire qu'une femme malabare, même publique pour les siens, se soit livrée à ceux qui n'en sont pas. Si cela arrivait, elle serait répudiée de sa caste, à laquelle elle reste toujours attachée, quoique perdue de réputation, réputation cependant qu'elle semble réparer en quittant son genre de vie. Je tiens ces détails d'Indiens avec lesquels j'étais lié. Ce n'est pas que dans les grandes villes, comme dans les bourgs un peu considérables, les mœurs ne soient très-corrompues, et qu'il ne s'y trouve beaucoup de femmes publiques; mais ou elles sont proscrites, si elles ont appartenu aux Malabares, ou elles sont de la caste des parias, des Mauresques, des étrangères, etc.

Je croirais donc assez que les parias ne sont ni infâmes dans l'ancienne religion du pays, ni dégénérés; mais peut-être cela regarde la classe à qui les travaux dont j'ai parlé auront été assignés dans la hiérarchie des ordres de la société, ou peut-être quelque caste étrangère qui se sera introduite dans le pays, qui de temps immémorial aura habité quelque partie séparée de la péninsule, et se sera ensuite répandue de côté et

d'autre. Quoi qu'il en soit, on doit en prendre une autre idée que celle qui en a été donnée, et ils ont une physionomie particulière de nation ou d'état qui les distingue facilement des autres classes. J'ignore si l'Académie de Calcuta a éclairci ce fait dans les mémoires savans qu'elle a donnés, et que je regrette bien de n'avoir pas consultés. Je reviens à mon sujet.

Cette femme, dite paria, étant morte, les parens commencèrent à se lamenter, à jeter des cris perçans, et à donner des marques de la plus vive douleur. Sur-le-champ une quantité de femmes du voisinage, connaissances, amies ou étrangères, accoururent pour se joindre à eux et pleurer la morte de concert. Elles poussaient des cris affreux, se frappaient le corps, principalement la poitrine, se roulaient par terre, et annonçaient la plus grande désolation. Leurs gémissemens, surtout ceux de la mère, ses pleurs, les traits changés de son visage me navraient le cœur et attristaient mon âme. Je n'avais jamais été témoin d'une pareille douleur, et, si on doit juger de son étendue par les signes extérieurs, on ne peut s'en figurer une plus réelle, et je dirai que nous autres Européens nous sommes bien froids et bien loin de la sensibilité des Asiatiques.

On fit venir des espèces de timbales, des

trompettes, et plusieurs autres instrumens de cuivre que je n'avais point encore vus, pour jouer à la porte, et faire beaucoup de bruit, afin, me dirent-ils, d'éloigner le malin esprit, et d'empêcher qu'il ne s'emparât de l'âme de la défunte. Plusieurs hommes exécutèrent des danses toutes bizarres, en chantant et en faisant toutes sortes de grimaces et de contorsions.

On dressa à la hâte une espèce de mausolée portatif en bois, entouré de fleurs, de feuillages et des habillemens de la femme. Il était surmonté à dessein d'une petite panelle de cuivre. On lava bien le corps, on l'enveloppa d'un pagne, sur lequel on répandit diverses odeurs, et on le plaça sur un cercueil de bois, recouvert d'autre linge. On emporta ensuite le tout au loin pour être brûlé.

Les femmes voulurent suivre, mais les hommes les en empêchèrent. Ceux-ci, rendus dans un champ voisin, placèrent le corps sur un petit bûcher de deux pieds à peu près d'élévation, répandirent quelques grains de riz à l'entour et brûlèrent des parfums. On fit faire au père de la défunte, portant sur les épaules un grand vase rempli d'eau, trois fois le tour du bûcher; à la fin du troisième tour on laissa échapper l'eau du vase et on l'emmena au loin avec précipitation. Ceux qui restèrent couvrirent le corps de

paille et de bois, ensuite de terre : puis ils y mirent le feu qui consuma lentement le cadavre. Les pleurs et les gémissemens pendant tout le temps n'en continuèrent pas moins à la maison, et durèrent plusieurs jours et plusieurs nuits. Au bout de sept à huit jours, il y eut un grand rassemblement de la famille et des amis, qui apportèrent beaucoup de riz destiné à être cuit.

Je dois dire, avant tout, qu'il est de règle que tous les parens, quelqu'éloignés qu'ils soient, se rendent à l'appartement de la défunte, pour la pleurer avec les autres, et lui rendre les derniers devoirs, et à chaque arrivant, comme on doit bien le penser, les cris et les pleurs redoublaient. Le dernier jour donc, les hommes se rendirent au lieu de la sépulture, firent de nouvelles libations, brûlèrent de nouveaux parfums, répandirent quelques poignées de riz sur la terre, et pour lors adressèrent à la morte différens discours, lui demandant pourquoi elle avait quitté sitôt sa famille, si elle avait manqué d'habillemens ou d'objets nécessaires à la vie, de riz, de bétel, etc., si ses parens l'avaient maltraitée, etc. Cela fait, ils revinrent à la maison, où on leur distribua du riz et du *cange* ou eau de riz, et ils partirent.

Ainsi finirent les obsèques de cette femme qui, pour son rang, possédait beaucoup d'agré-

mens, qui avait de la beauté, et était extrêmement chérie de ses proches et de ses amis. Elle avait été victime de l'ignorance grossière d'une sage-femme du pays. J'étais son proche voisin; je fus témoin de toutes les circonstances que je viens de rapporter, et on me fit part exactement de ce que je ne pus ni voir ni entendre.

Il y avait à Poonamalée une mauvaise petite cabane, qui servait d'église et de lieu de rassemblement aux catholiques Indiens des lieux circonvoisins. Elle était desservie par un noir portugais, qui n'avait jamais reçu aucun ordre, et savait à peine lire. Le curé du Grammont, qui était à cinq milles de là, en avait l'inspection et l'autorité. Depuis quelques années cette église avait fait très-peu de prosélytes, et encore n'étaient-ce que des femmes des basses castes des Indiens. Le reste était portugais et français.

J'y ai vu pratiquer plusieurs cérémonies chrétiennes; mais elles étaient des plus singulières et des plus ridicules, étant mêlées de coutumes et décorations asiatiques. J'y fus témoin de la fête de Noël. Après quelques prières à l'église, on fit, au milieu de la nuit, et aux flambeaux, une procession au dehors, qui fit même un très-long circuit. On y chantait et on y avait une

quantité d'instrumens du pays. De temps en temps l'assemblée s'arrêtait, et des noirs portugais dansaient, s'escrimaient à la mode du pays, et faisaient mille farces ridicules et indécentes.

La fête de Pâques fut célébrée à peu près de la même manière, mais avec des changemens accessoires. On fit également une procession dans la nuit; on y chanta, on y dansa; différens noirs, accoutrés le plus grotesquement du monde, avaient simulé des chapes sur leur dos, les avaient bigarrées partout, portaient sur la tête des façons de bonnet d'évêques, des rubans de papier aux jambes, des sonnettes aux pieds et des noix sur tous leurs habillemens. Le lendemain, costumés de la sorte, ils parcoururent diverses aldées, revinrent rendre visite à plusieurs Portugais, dansèrent devant leur porte, et ramassèrent beaucoup d'argent qu'ils quêtaient.

Cet exposé succinct et vague, je l'avoue, de la foi catholique dans l'Inde, me conduit à examiner une question souvent faite, et à laquelle plusieurs savans anglais, entre autres M. Jones, président de l'Académie de Calcuta, ont déjà répondu; c'est de savoir si les Indiens deviendront chrétiens. Nous ne la ferons point précéder par cette autre-ci: « Est-il avantageux aux habitans naturels de l'Inde de devenir chrétiens? »

car, sur cet article, il ne peut y avoir ni doute ni matière à controverse; mais nous voulons rechercher s'ils peuvent être convertis à la foi catholique par quelque moyen humain.

« Quant à ce sujet (la propagation de la foi catholique dans l'Indostan) dit M. Jones, il y a contre elle, jusqu'à présent, de bien grands obstacles. Les musulmans sont déjà une sorte d'hétérodoxes chrétiens; ils sont même chrétiens, en raisonnant suivant Locke, car ils croient fermement à l'immaculée conception, au caractère divin et aux miracles du Messie; mais ils sont hétérodoxes en ce qu'ils lui refusent fortement son caractère de fils de Dieu, et nient son égalité avec Dieu le père, pour l'unité et les attributs duquel ils ont la plus grande vénération et la plus entière soumission; tandis qu'ils considèrent notre doctrine comme un vrai blasphème, et affirment que les copies que nous avons des Écritures ont été dénaturées par les juifs et par les chrétiens. Il sera presque impossible de les détromper et de diminuer leur respect pour Mahomet et Ali, qui furent deux hommes extraordinaires, et dont le second eut des mœurs irréprochables. Le Coran, il est vrai, brille d'une lumière empruntée, puisque la plupart de ses beautés ont été puisées dans nos Écritures; mais il en a de grandes qui lui sont par-

ticulières, et on ne persuadera jamais aux musulmans que celles-ci soient empruntées. D'un autre côté, à moins qu'on ne puisse convaincre le brame que notre système de religion est antérieur au sien, comme il est plus parfait dans sa morale, il nous répétera que ce système a pris naissance dans le sien, et que le *shaster* est la source où a été puisé le culte du Christ; et, loin de contester l'autorité divine des Écritures ou la divinité de Jésus, il nous dira que nous ne croyons qu'à une partie de sa loi; que la divinité a apparu une infinité de fois dans plusieurs parties de notre monde et de tous les autres mondes pour le salut de ses créatures; et que, quoique nous l'adorions sous une forme et eux sous une autre, cependant nous n'adorons tous que le même Dieu, auquel tous les cultes, quoique différens dans leurs formes, sont également agréables, pourvu qu'ils soient réellement sincères; il ira même jusqu'à soutenir que les livres indiens, ayant été transférés hors de leur sol natal, furent adaptés, dans les autres pays, aux localités et aux mœurs des habitans par les vues politiques de leurs sectateurs, et que, malgré notre adhésion aux préceptes de la morale et de la religion, notre conduite extérieure annonce visiblement de notre part peu de soumission et de reconnaissance envers l'Être suprême. »

Nous pouvons donc être assurés que ni les musulmans ni les Indiens ne seront jamais convertis par aucune mission de l'église de Rome ou de toute autre église. M. Jones pense que le seul moyen peut-être possible aux hommes, d'opérer une aussi grande révolution, serait de faire traduire, en langue sanscrite et en persan, tels chapitres des prophètes qui sont indubitablement évangéliques, et d'y joindre en même temps un des quatre Évangiles, précédé d'un discours préliminaire, montrant le rapport évident entre les âges très-éloignés où les prédictions des prophètes et l'histoire de Jésus-Christ furent rendues publiques; après cela de répandre paisiblement l'ouvrage parmi les naturels du pays les plus instruits; que si, au bout d'un certain temps, il manquait de produire tout le fruit salutaire qu'on serait en droit d'en attendre, nous n'aurions qu'à déplorer plus que jamais la force des préjugés et la faiblesse de la raison, lorsqu'elle est sans secours, et abandonnée à elle-même.

Dans un examen de cette importance, j'oserai n'être point du sentiment de cet écrivain, qui a demeuré si long-temps dans l'Inde, qui a vécu parmi les savans du pays, et qui nous a fourni tant de détails heureux sur leurs mœurs, leurs usages, leurs lois, leurs coutumes, leur histoire. Comment a-t-il pu avoir recours à de si

faibles ressources? « Comment, lui demanderai-je, en supposant la traduction de vos livres, et les mettant entre les mains des pandits, (ce serait l'Alcoran entre les mains du pape), me ferez-vous accroire que les plus grands prosélytes de la religion de leur pays commenceront par acquiescer à tous vos faits, à votre croyance? La raison humaine n'a-t-elle pas toujours des argumens en faveur de ses sentimens, de ses opinions? Ne nous les avez-vous pas vous-même présentés plus haut? D'ailleurs, en admettant même qu'ils y acquiesçassent, comment les répandront-ils, comment les prêcheront-ils? Ne connaissez-vous pas les habitudes et l'état de société parmi les Indous? Je ne doute pas qu'ils ne poursuivissent à toute outrance le premier novateur, même de leur caste, qui chercherait à introduire des maximes étrangères dans leur culte, et ne l'immolassent promptement à leur idole. L'obstacle deviendrait bien plus insurmontable si l'on voulait y employer des missionnaires étrangers. Leur habitude dans la vie privée rend, pour ainsi dire, leur accès impossible à un étranger ou à un inférieur. La réclusion des femmes, le peu de communication avec les autres hommes, le refus d'admettre à leur table ou dans leurs appartemens quiconque n'est pas de leur caste ou de leur religion, sont autant d'obstacles différens et

invincibles. Un missionnaire étranger serait donc réduit à les prêcher dans la rue, ou sur les chemins, au moment où ils sortiraient pour leurs affaires et n'auraient pas le loisir de l'écouter, ou les jours de fête, lorsque l'enthousiasme de la cérémonie et leur zèle naturel armeraient bientôt tout le monde contre lui, ou lui interdiraient tout accès. »

On peut donc affirmer avec toute assurance qu'on réussira difficilement à faire des Indiens de sincères partisans de la religion chrétienne. Les anciennes missions dans le pays, et tous les moyens employés, jusqu'à ce jour, pour réussir, ne semblent que trop malheureusement confirmer cette sentence.

A L'ÉGARD des funérailles de la femme paria, dont j'ai parlé, page 133, je ferai une nouvelle remarque sur le voyage de Sonnerat : il y est dit, page 168 du premier volume, édition déjà citée, « Que les Indiens pauvres n'ont pas autant de cérémonies ; qu'ils ensévelissent simplement leurs morts dans une grosse toile. » La femme dont je viens de parler était certainement loin d'être dans l'aisance ; je connaissais toute sa famille, qui se composait de pauvres coulis, ou de domestiques ouvriers de la dernière basse classe ; cependant elle fut entourée de très-beaux *pagnes*, ou habillemens de femme ; et, comme je l'ai dit, on répandit autour d'elle beaucoup de parfums et de fleurs ; j'ignore si on les emprunta ; mais ce qu'il y a de cer-

tain, c'est que plusieurs autres parias et autres Indiens des dernières basses classes, que j'ai vu conduire hors de la bourgade pour être brûlés, étaient également bien vêtus sur les brancards sur lesquels on les portait, et toujours avec assez de pompe. Je crois même que, en général, tous les Indiens en mettent beaucoup plus dans leurs funérailles que dans toutes leurs autres cérémonies.

CHAPITRE XI.

Orages. — Connaissance de quelques Malabares. — Réflexions sur les jongleurs indiens et leurs faiseurs de tours.

Dans la soirée du 16 octobre, nous eûmes à Poonamalée un orage terrible et effrayant, qui dura plus de quatre heures, avec beaucoup de pluie et des coups de tonnerre qui se succédaient sans interruption. Le ciel en était enflammé, aussi loin que notre horizon pouvait s'étendre, et formait un de ces spectacles terribles que la majesté seule de la nature peut offrir.

Je crus en connaître facilement la cause. L'été avait été très-chaud et très-sec. Vers la fin de juillet, les pluies, toujours fréquentes, n'avaient point discontinué; le soleil, encore haut, était venu échauffer la terre pendant quelques jours, et avait fait élever des exhalaisons de tout genre, qui, rassemblées dans l'atmosphère, avaient nécessairement produit cet orage.

A peu près à la même époque, je fus appelé par un Malabare de Poonamalée, attaqué d'un asthme humide depuis plusieurs années. Les

moyens que je conseillai parurent lui faire du bien, car je réussis à éloigner beaucoup les attaques. Cela me donna un peu de crédit parmi les naturels, et me procura la connaissance de plusieurs personnages distingués, qui m'instruisirent de diverses particularités relatives à leur pays, à leurs compatriotes, et qui m'eussent certainement été d'un grand secours, si je fusse resté plus long-temps parmi eux, pour acquérir des notions positives sur leur histoire et leur religion. J'avais gagné leur confiance; je ne doute pas que par la suite j'eusse pu vivre en intimité avec eux et j'ose assurer que, comme Français et comme chirurgien, j'aurais pu savoir beaucoup plus de choses que bien des Anglais; car, je ne craindrai pas de le dire, les Indiens (du moins tous ceux qui nous entouraient) n'aimaient pas leurs maîtres, qui les oppriment, et conservaient pour notre nation une estime plus générale.

L'abbé Raynal, je crois, avait déjà fait cette remarque; je la confirme, autant que mes faibles observations peuvent appuyer les vues d'un pareil écrivain; il n'y a pas de Français qui, ayant séjourné un peu de temps dans l'Inde, n'en ait eu la même opinion.

Les relations que j'eus avec eux me firent connaître un brame qui jouait un grand rôle parmi ses compatriotes, et dont le caractère est

assez remarquable pour que j'en parle un peu ici en détail. Cet homme d'abord a la grande présomption de croire que dans peu d'années il sera dans le cas de vivre sans manger. A cette fin, il devait se retirer, sous deux ou trois ans, dans un bois aux environs de Séringapatam, où il irait rejoindre d'autres brames qui y sont depuis bien long-temps et dont l'existence, assurait-il, et l'antiquité ont été attestées par plusieurs officiers anglais de distinction.

A l'époque où je le connus, cet homme, d'après l'attestation de ses amis et de toutes ses connaissances, était parvenu à vivre d'une très-petite quantité de riz, quantité qu'il diminuait encore tous les jours. Il ne parle jamais et ne répond qu'en écrivant. Il possède plusieurs langues, entre autres l'anglais; il est grand, maigre, et bien portant. Il était alors âgé de 61 ans. Il ne dort qu'une heure par vingt-quatre. Il passe le reste de la nuit, en contemplation, assis à la manière des Malabares, c'est-à-dire par terre, les jambes croisées; il avait de plus les mains posées sur ses genoux, les doigts étendus, le pouce et l'index seulement recourbés.

Après s'être placé dans cette situation, il entre alors en extase et ne donne aucun signe de mouvement ni de respiration; mais ses yeux restent ouverts sans le moindre abaissement; et

au bout de quelques instans, les larmes sont renvoyées hors de la paupière. Je l'ai vu moi-même dans cet état, qu'il prit à la sollicitation de ses amis, qui m'en avaient parlé, et que je ne voulais pas croire, et il y resta près d'une demi-heure. Je souffrais de le voir ainsi immobile. De même qu'il n'était entré dans cette extase que graduellement, il n'en sortait que par degrés; mais, effet qui me sembla singulier, il parut très-gêné pour en revenir.

Observons encore que dans son état il entendait fort bien tout ce qu'on disait, et en rendait compte. J'appris de lui qu'il n'avait acquis cette habitude que depuis quelques années. Ses camarades m'assurèrent, ce qu'il confirmait toujours par truchement, qu'il tenait son secret d'un autre brame; qu'il avait souffert beaucoup avant d'en venir à ce point de perfectionnement; que depuis dix ans il avait commencé à ne plus parler, à ne manger ni poisson ni kari, à n'avoir commerce avec aucune femme; qu'avant ce temps il avait passé plusieurs années à s'épurer le corps, par du sel, des épices, des lotions, ce qui lui avait occassioné une grande maladie dans laquelle il avait beaucoup souffert. Il me fit dire que si je voulais rester dans l'Inde, prendre sa place et promettre d'observer tout ce qu'il me dirait, il me communiquerait le secret dont

il était possesseur et tous les bienfaits qui en résultaient. Il avait joui, dit-il, étant daubachy d'un général, d'une partie des délices de la vie; mais rien n'approchait du plaisir pur et vrai qu'il éprouvait dans ses contemplations ordinaires. Il compara *lui-même* son ravissement à celui d'un homme qui possède pour la première fois une femme long-temps chérie et qui répond à sa tendresse, ou à l'ivresse d'une personne que la boisson de quelque liqueur ou l'usage de l'opium a mise dans une sorte de délire, sans lui faire perdre entièrement la raison.

Lorsque je lui fis demander pourquoi il y avait si peu de ses compatriotes qui possédassent un pareil bonheur, s'il devait les conduire à l'immortalité, il me répondit, toujours en écrivant, « que c'était parce qu'il se trouvait très-peu d'hommes qui voulussent quitter les jouissances ordinaires et communes de la vie, et s'exposer à autant de privations, pour embrasser une vie purement contemplative et spirituelle. » Dans ses autres conversations, il me parut avoir médité profondément sur plusieurs points de métaphysique. Il avait examiné, disait-il, et étudié la plupart des religions qui existent : de toutes ses études il n'était résulté pour lui qu'une vérité, qu'une connaissance parfaite qu'il avait déjà auparavant, c'est la connaissance d'un seul Dieu,

qui régit l'univers et se communique aux hommes par ses ouvrages et la loi naturelle. Il regardait sa religion comme la plus ancienne sur la terre et comme celle qui a donné naissance à toutes les autres religions tant de l'Asie que de l'Europe; et, en cela, il dissertait longuement. Il aurait même écrit plus long-temps si ses camarades l'eussent compris, ou eussent eu la patience de me l'interpréter; il se trouvait aussi d'accord en cela avec les principes et l'histoire des brames de Bénarès.

Quoi qu'il en soit de toutes ses présomptions et de ses opinions, cet homme, qui médite beaucoup, a encore le talent de connaître les autres, de savoir les apprécier, de les juger à fond sur leurs goûts, leurs dispositions. Second Socrate, il est averti de la disgrâce de ses amis, de la méchanceté de ceux qui veulent lui nuire. Lorsqu'il va voir quelqu'un, il sait d'avance, ou son génie lui dit en chemin s'il le rencontrera. Tous les Indiens de la caste de ce Malabare ont beaucoup de vénération pour lui; ils le regardent comme un être privilégié, comme un saint qu'ils s'imaginent ne devoir jamais mourir; et ils m'ont tous paru persuadés de cette opinion, qu'il y a des gens parmi eux qui se rendent immortels et sont toujours vivans pour le monde. En un mot, sans prévention, j'ai vu des choses surprenantes

dans cet homme, tant au physique qu'au moral; je donne ces faits pour certains, je crois avoir bien vu, et j'en laisse l'explication aux philosophes européens.

D'après les renseignemens que j'ai puisés dans plusieurs ouvrages anglais, comme d'après mes propres observations, je suis assuré que les Indiens possèdent des connaissances, dirai-je des secrets, dont nous n'avons pas d'idée en Europe et qu'ils conservent depuis un temps immémorial. Telles sont, entre autres, celles, réelles ou imaginaires, de ce brame dont je viens de parler, et qui ont du rapport avec ce que les alchimistes appellent médecine universelle. Ceux-ci citent-ils l'autorité des alchimistes indiens? ces derniers seraient-ils jusqu'à un certain point en possession d'une espèce de science sublime et extraordinaire, que les autres ont vainement cherchée depuis bien des siècles? et la pierre philosophale comme la médecine universelle auraient-elles leur source parmi les Indiens de Bénarès?

Les simples charlatans des Indiens font des tours capables de déjouer nos meilleurs physiciens. J'ai causé quelquefois avec eux et leur ai parlé de ceux dont j'avais été témoin en France; aucun ne les surprenait; les uns ou les autres assuraient les avoir vus. Ils ont, comme nous, des

magiciens, des tireurs d'horoscopes, des diseurs de bonne aventure : ils ont de plus leurs conjureurs de serpens et de requins.

Il existe, à cet égard, des faits rapportés d'une manière authentique par des témoins si dignes de foi, que, malgré toute la répugnance, on ne peut s'empêcher d'y croire, et que l'imagination même en est terrassée. Leurs tromperies sont faites avec tant d'adresse, et quelques-unes de leurs exécutions sont d'un caractère si extraordinaire, que leurs ignorans et superstitieux compatriotes, portés à croire tous les enchântemens même les plus supposés ou imaginés, les regardent comme doués de tous les dons de la magie.

Il s'est trouvé des missionnaires de l'église romaine qui ont prétendu gravement que les charlatans ou faiseurs de tours de la côte de Coromandel avaient des relations avec le diable, leurs opérations étant au-dessus de la puissance humaine; sans acquiescer aux sentimens de ces pères respectables, je dois avouer que plusieurs de leurs tours sont vraiment surprenans. Des chirurgiens, très-bons anatomistes, ont regardé comme impossible un de ces tours, dont j'ai été témoin au moins une douzaine de fois, tant à Madras qu'à Poonamalée, et que des centaines de Français et d'Anglais ont vu comme moi. Je veux

parler de ces escamoteurs dits *pandarums* qui s'enfoncent jusque dans l'estomac une espèce de sabre de fer sans en être blessés. Il n'y a aucune méprise, aucune ruse dans cette action toute physique et réelle. J'ai tenu leur sabre entre les mains et l'ai bien examiné; et je n'ai vu qu'un morceau de fer solide, émoussé à la pointe et sur ses bords.

Lorsque le pandarum veut l'introduire, il renverse la tête en arrière, de manière à rendre le passage du gosier dans l'estomac en ligne plus directe : il prend alors le fer entre ses deux mains et l'introduit avec beaucoup de précaution jusqu'à ce qu'il ne reste plus au dehors que la garde, à l'extrémité de laquelle se trouve souvent fixé un petit feu d'artifice auquel ils mettent le feu.

Ce qui prouve que le fer descend réellement dans l'estomac, c'est qu'il rapporte avec lui une matière onctueuse ressemblant au suc gastrique et que, quoique l'opérateur n'en soit pas blessé, cependant il paraissait souffrir un peu, et exigeait toujours à la fin un verre d'eau. Il n'aurait même pas recommencé sur-le-champ.

Je ne me serais pas étendu autant sur ce fait particulier, si je ne savais qu'une infinité de personnes, des gens de l'art même, le considèrent et le regarderont comme une vraie farce ou un

conte imaginé à plaisir. Combien d'autres tours semblables, cependant, se passent journellement dans les rues de Madras, ou autres villes de l'Inde, qui passeraient pour fabuleux chez les habitans de Paris! Tels sont entre autres les danses des éléphans, les serpens chantans, les renards volans et celui de cet homme, que je n'ai point vu, mais qu'ils m'assurèrent tous très-réel, qui marchait sur l'eau, et allait établir au milieu d'un étang, un petit bazar ou marché, et y conduisait même différentes personnes l'une après l'autre.

Lorsque je leur racontai, pour contre-barrer ce fait, que j'avais vu en France un homme qui disait pouvoir marcher sur l'eau, mais qui était très-bien supporté sous les épaules et aux jambes par de grosses pièces de liége, ils se moquèrent de moi, et me proposèrent de me rendre témoin de l'action de leur physicien, si je voulais le faire venir, et le défrayer de toutes ses avances. J'aurais bien désiré en avoir les moyens, pour les mettre à l'épreuve, et m'assurer de la chose par moi-même.

Ils ont des gens qui marchent sans crainte et sans aucun risque sur des brasiers ardens. J'ai vu au bazar de Poonamalée, un jeune homme qu'ils traitaient de fakir, promener indifféremment sur tout son corps, pendant plus d'une demi-heure, un

large flambeau allumé, sur lequel il répandait de l'huile de temps en temps : sa peau ne m'en parut nullement affectée. J'eus beau regarder et m'approcher de près, je ne pus rien apercevoir qui fût dans le cas d'arrêter l'effet d'un feu aussi vif.

Plusieurs Français furent témoins comme moi, de cette action, et restèrent également stupéfaits. Je ne doutai plus alors de ce que j'avais entendu raconter en Europe, qu'il y avait des gens qui entraient dans un four ardent et en sortaient sans souffrir. Les femmes se prosternaient devant notre fakir, et semblaient l'adorer comme un dieu ; les uns et les autres lui donnaient quelques pièces de monnaie.

Mais un des tours charmans, adroitement conduits, et faits pour surprendre, que je leur ai vu exécuter, est celui du manguier. Ils mettent en terre un noyau de mangue, et ont l'air de faire différens sortiléges, tout en faisant de hideuses grimaces. Quelques minutes après, on aperçoit une faible tige sortir de l'endroit où le noyau a été placé ; insensiblement la tige s'élève, et dans l'espace d'une heure, l'arbre croît à la hauteur de quatre à cinq pieds, étend ses branches, fournit des feuilles et, par suite, plusieurs belles mangues vertes, qu'ils vous invitent à cueillir et à goûter. On ne peut être plus agréablement surpris.

Quant à leurs différens tours de force, de souplesse et d'équilibre, ils sont très-multipliés. Je vais rapporter ceux qui sont le plus en usage dans l'Indostan, et un grand nombre de ceux qu'on voit également à Madras. Je les ai traduits de l'*Asiatic annual Register*, 1801.

Équilibre.

On place quatre vases de terre l'un au-dessus de l'autre sur la tête d'un homme. Une jeune fille monte sur le vase le plus élevé, et l'homme se promène de côté et d'autre avec les vases et la fille ainsi en équilibre.

On élève une perche d'environ vingt-cinq pieds de hauteur, surmontée d'une tige mince, au bout de laquelle se trouve une petite boule de bronze. En travers de la perche, on attache un bâton; trois pieds environ au-dessous des bras de ce bâton en vergue, pend, au moyen d'une corde, un bambou courbé en forme de croissant. Une femme monte au haut de la perche, par le moyen d'une des cordes qui la soutiennent, et aussi facilement qu'avec une échelle. Elle ajuste la boule dans le creux d'un chandelier de cuivre, attaché à sa ceinture; après quoi, s'étendant sur le ventre, les jambes et les bras écartés, elle tourne avec un degré considérable de vitesse. Elle descend ensuite au croissant du bambou,

s'y pend d'abord par une main, ensuite par le pli d'un genou, et enfin par un pied seulement, la tête en bas, les bras et l'autre jambe écartés, se balançant pendant ce temps jusqu'à ce qu'elle attrape l'arc avec son autre pied, et continuant jusqu'à ce qu'elle s'élève assez haut pour gagner le fort du croissant avec ses deux mains, en courbant tout son corps à la fois.

Un homme porte une perche d'environ seize pieds de long, dont la base est fixée dans une forte ceinture de toile; un homme monte sur son dos et de là au haut de la perche, ses mains aidant ses pieds, avec l'agilité d'un écureuil; après quoi il commence à s'étendre dessus, tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, les bras et les jambes à la fois écartés; ensuite il s'éloigne horizontalement de la perche, que, pendant tout ce temps, l'autre homme porte en équilibre, à sa ceinture et qu'il ne soutient qu'avec ses bras. Les sauteurs appellent cette position le pavillon. Troisièmement il se met sur la tête au sommet de la perche, à laquelle il ne se tient que par les mains. Enfin, dans cette dernière position, il se renverse sur la perche, se tenant par les mains; il en fait le tour se tenant par les pieds, et ainsi de suite, tournant toujours jusqu'à ce qu'il arrive à terre.

Un homme se couche à terre et croise ses

pieds ; deux autres hommes s'étendent sur ses jambes et ses pieds ; il se roule en arrière jusqu'à ce que ses pieds soient élevés, et de nouveau, jusqu'à ce qu'il puisse étendre ses genoux, les hommes restant toujours sur ses jambes et ses pieds ; alors il élance ses pieds, et, dans l'attitude où il se trouve, il les jette par-dessus sa tête.

Une femme se tient droite, et à califourchon, sur les épaules d'un homme. Une autre femme ou fille est placée, la tête en bas, sur la tête du même homme, ses jambes croisées entre les bras de l'autre femme ; dans cette attitude l'homme danse pendant quelques minutes avec son fardeau.

Trois jeunes filles se tiennent droites sur les épaules d'un homme, tandis qu'il danse tout autour d'une chambre. L'une se tient à califourchon sur sa tête ; les deux autres ont chacune un pied sur ses épaules et l'autre sur chacun de ses bras étendus, afin de les supporter.

Un homme place sur sa tête deux morceaux de bois, ressemblant à un boulet ramé, chacun d'un pied de longueur, et posés l'un sur l'autre. Sur le plus élevé il met un plat de bronze ; sur le plat quatre petites colonnes de bois, hautes chacune d'environ cinq pouces : sur ces colonnes il place une petite planche, une jeune

fille se tient debout sur cette planche. Avec cet appareil, dûment en équilibre, l'homme fait trois ou quatre fois le tour d'une chambre en sautant.

On présente une fourche de bois, dont le manche est long d'environ cinq pieds ; une fille se couche sur le dos entre les bras de la fourche, sa tête et ses pieds pendant de chaque côté. Un homme élève et balance la fourche d'une main, puis lance la fille en l'air, laisse tomber la fourche à terre et rattrape la fille dans ses bras.

Un homme place cinq ou six oiseaux de bois sur un petit arbre également de bois ; il le place sur son front, le balance, et abat l'un après l'autre, de dessus les branches, les oiseaux, au moyen de petites balles lancées avec la bouche à travers un petit tube de bois.

Un autre homme balance trois bois de lit de caserne, posés l'un sur l'autre, et supportés par le pied d'un seul de ces bois, placé sur son menton ; après quoi il tient en équilibre un très-large et pesant sabre, dont la pointe porte sur son menton. Il place ensuite sur son nez une paille qu'il tient en équilibre pendant quelque temps ; puis, avec un petit morceau de bois dans sa bouche, il la change plusieurs fois d'une place à l'autre.

CHAPITRE XII.

Exemples de différens tours de force, de corde et de souplesse.

Tours de force.

Un homme place ses pieds sur les épaules d'un autre, la tête en bas et entre ses genoux, les mains appuyées sur ses jambes; l'autre se renverse en arrière et se trouve dans la position du premier; ils continuent ainsi tous les deux de se renverser alternativement cinq ou six fois.

Tous les sauteurs indiens se renversent et font des bonds sur la terre avec autant de facilité et d'adresse que les sauteurs sur nos théâtres élastiques. Les femmes comme les hommes exécutent également les mêmes tours de souplesse tels que de marcher sur la tête, de tourner latéralement comme une roue, de renverser leur corps en arrière, jusqu'à ce que leur tête paraisse renversée entre leurs pieds, le menton fixé sur la terre.

Trois femmes se couchent sur un plancher,

passent leurs bras derrière leur dos, tiennent leurs talons avec les mains, et, dans cette position, tournent sens dessus dessous plusieurs fois.

Une fille prend un sabre tranchant entre ses mains et les jette ainsi rapprochées, de côté et d'autre, autour de sa tête sans se couper.

Un homme monte sur une vergue attachée à une perche d'environ vingt-cinq pieds de hauteur, la terre sous lui a été un peu remuée; il se pend d'abord par les pieds à un bras de la vergue et se laisse ensuite tomber à terre, sans être nullement blessé par sa chute.

Un petit garçon s'assied et place sa tête entre les jambes d'un autre, qui est debout, et élève les jambes du premier; ils roulent alors sur la terre une douzaine de fois, semblables à une balle, la figure en bas.

Tous tournaient en faisant des bonds sur la terre, et se roulant trois ou quatre fois de suite soit en arrière soit en avant ou de côté. Le plus vigoureux de la troupe touche deux fois la terre dans un seul saut et d'une manière extrêmement surprenante et extraordinaire. Le même se place sur une table d'environ dix-huit pouces en carré, et fait un bond en arrière, ses pieds rencontrant la même table. On place ensuite la table sur le sommet d'une perche d'environ vingt-cinq pieds de hauteur; ce même homme monte

dessus et y fait le même bond que lorsqu'il était à terre. Cependant on a le soin d'attacher deux bâtons à la perche pour lui servir à se prendre si par hasard ses pieds venaient à manquer la table.

Enfin on place à terre une planche mince d'environ cinq pieds de long, qui incline à peu près de quarante-cinq degrés. Tout proche de la planche on place d'abord un très-grand éléphant; deux hommes courent de toutes leurs forces sur la planche élastique et sautent par-dessus le dos de l'éléphant en se renversant. Ils placent ensuite cinq chameaux de front et s'élancent par-dessus de la même manière. Ils font encore les mêmes sauts et les mêmes bonds par-dessus la pointe d'une épée tenue élevée par un homme de haute stature, qui la tient le plus haut qu'il lui est possible.

Une fille prend une épée dans sa bouche, une autre de chaque main, et en place cinq sur terre en forme de rayons, le tranchant supérieurement. Après avoir fait plusieurs sauts, elle place sa tête en arrière sur un turban, comme sur un centre; et, dans cette posture, elle fait mouvoir ses pieds dans la circonférence des cinq épées sans y toucher. Avec un sabre dans sa bouche et un autre dans une main elle tient un de ses pieds dans l'autre main, le porte derrière le dos, sur

sa tête, sans toucher aux sabres. Elle fixe une épée en terre la pointe tournée en haut, recouverte seulement d'un petit morceau de linge; alors, se courbant en arrière, elle enlève d'abord le linge avec la bouche, puis avec la paupière.

On fixe à terre cinq cimeterres élevés : la fille se place horizontalement dessus, et y reste un temps assez considérable; mais on a couvert leurs pointes de linges épais pour empêcher de percer ses habillemens.

Trois hommes se jettent en travers sur les bras de dix autres hommes qui forment une espèce de cercle allongé.

Danse de corde.

On étend unecorde ordinaire sur quatre barres de bois croisées éloignées d'environ vingt pieds et de quatorze au-dessus de terre : un homme place sur sa tête six grands vases l'un sur l'autre; ainsi embarrassé, il monte sur la corde au moyen des barres de bois ou d'un bout de la corde qu'on a laissé pendre en dehors. La corde n'est pas serrée et penche d'environ trois pieds. Alors avec un balancier entre ses mains, il va et vient en avant et en arrière, et fait mouvoir la corde dans toute son étendue sans laisser tomber un seul vase.

Le même remonte sur la corde, le pied gauche

dans une pantoufle, le droit dans une terrine de cuivre ronde et aplàtie, dont un tiers a été enlevé. Malgré cet accoutrement, il s'avance sur la corde, portant d'abord le pied gauche, et faisant ensuite glisser le vase de terre, au moyen du bord de son pied droit, le long de son talon gauche et de la pantoufle, il le place en avant; et ainsi alternativement en avant et en arrière.

Cela fait, il attache à ses jambes des échâsses en croix, faites de corne de buffle, recourbées de près de six pouces en dedans : tout cet attirail ne l'empêche point cependant de marcher, de monter sur les barres de bois, d'aller et de revenir sur la corde avec autant d'agilité que la première fois.

Un autre homme se tient à genoux sur la même corde, et, tenant un sabre à la main, pour lui servir, je pense, de balancier, il la parcourt d'un bout à l'autre. On place encore sur la même corde le vase de cuivre; un homme pose sa tête dessus et élève ses pieds en l'air : derrière sa tête la corde est traversée par un bambou dont les extrémités sont garnies de cordes tenues par des assistans qui par ce moyen le maintiennent droit; alors il fait avancer sur la corde le vase avec sa tête et attire après lui le bambou avec ses mains et continue ainsi jusqu'à ce qu'il arrive à l'autre extrémité de la corde.

Tours de force et d'agilité.

Deux hommes se lancent des javelines de toute leur force à la distance de quinze pieds l'un de l'autre : chacun d'eux pare le trait de son adversaire par une autre javeline qu'il tient élevée entre ses mains; à chaque fois la javeline renvoyée est reçue par l'autre sous un de ses bras.

Quatre personnes tiennent négligemment élevée une pièce de toile; un homme court dessus si légèrement qu'il ne fait lâcher prise à aucune.

Un autre monte sur des échâsses de quatorze à quinze pieds de hauteur, se promène avec, et fait en avant et en arrière plusieurs sauts sans tomber.

On place à terre parallèlement deux sabres, le tranchant élevé; un homme marche dessus si légèrement qu'il n'en est nullement offensé; le même passe par-dessus la pointe d'une épée, fixée droite, et traverse un tonneau placé horizontalement, et de cinq pieds de hauteur.

On met sur un tamis lâche quatre poignards et deux épées; le même traverse le tout sans se blesser.

On fixe à terre une épée et quatre poignards, les coupans et la pointe en haut, et pas plus éloignés l'un de l'autre qu'il ne faut pour la pla-

ce de la tête d'un homme : un homme fixe droit un sabre, s'assied derrière, et, par un bond, se renverse par-dessus le sabre, tombe sur la tête au milieu des poignards et de l'épée, et s'en relève par un autre saut sans se faire aucun mal.

Un petit garçon tient droit devant lui un sabre dont la pointe est recouverte d'un morceau de linge, il s'assied; et, s'élançant par-dessus le sabre, il en enlève le morceau de linge avec le bout de son nez.

Le même garçon ramasse en courant une échâsse d'environ dix pieds de long, s'élève à un point fixé à peu près à la moitié, et se met à sauter, gambader tout en agitant l'échâsse.

Un autre saisit avec les dents le bout d'une corde attachée au milieu d'une grosse pièce de bois, de six pieds de long, élève de terre la pièce de bois avec ses dents seules, et la fait passer par-dessus sa tête.

J'ai souvent entendu dire à des capitaines et des subrécargues de bâtimens qui avaient été commercer à Moka et Juddah, en Arabie, de même qu'à Bassora en Perse, que les portefaix portent sur leurs épaules une balle de coton ou une barrique de vin, d'un poids considérable, cependant ils ont à leur côté une personne sur le bras de qui ils s'appuient. Les crocheteurs de

Canton enlèvent également et portent des fardeaux énormes.

Tours de passe-passe.

Un homme jouait avec beaucoup d'adresse de quatre pierres de marbre, d'environ sept pouces de long chaque, d'un pouce et demi de large, et autant d'épaisseur, un peu courbées d'un côté et arrondies à une extrémité. Il en plaçait deux entre ses index et ses pouces, en forme à peu près de castagnettes, et accompagnait d'une manière étonnante la musique d'un violon, d'une guitare et même d'un tambour, tous instrumens indiens. Le dessous des pierres étant un peu recourbé, les extrémités de chaque pierre frappaient l'une contre l'autre, quelquefois avec une espèce de cliquetis; d'autres fois, leur mouvement étant très-accéléré, avec une sorte de frissonnement beaucoup plus tremblant et plus vif que celui des castagnettes ou le roulement d'un tambour. Et tous ces sons, il les exécutait sans aucune apparence de fatigue ou de mouvement de ses mains et des doigts, mais, comme il nous le dit lui-même, par le seul effort des muscles du bras, conduits à cela par un long exercice.

En 1756, la plupart des habitans et des employés du fort Saint-Georges virent un de ces hommes avaler une petite pièce de fer d'un

pouce et demi de largeur, sur un huitième de pouce d'épaisseur. Un chirurgien présent assura que le morceau de fer, au lieu de descendre dans l'estomac, entrait dans la poitrine. Pour rendre le tour plus surprenant, le fer avait la forme d'une épée, mais la pointe et les tranchans étaient émoussés. Il parut un peu de sang sur le fer lorsqu'il fut dehors.

Un homme fait tourner au bout d'un bâton pointu une petite assiette de cuivre, la jette en l'air, la reçoit de nouveau sur la pointe de son bâton, et continue de la faire tourner; en même temps, il attache un autre bâton au premier, un troisième au second, chaque attache formant une espèce de pivot circulaire; puis il place le bout du dernier bâton sur son menton ou sur sa joue; chaque bâton tourne sur son pivot, l'assiette sur son centre, au sommet des trois, et le tout ensemble conservant cet équilibre pendant quelque temps.

Un de ces acteurs renvoie en l'air quatre ou six (suivant son adresse) petits boulets de bronze; d'abord avec les mains, ensuite avec le dos, puis avec les bras, les jambes, et chaque fois, les faisant passer au-dessus de sa tête. Il les jette ensuite avec la main dans différentes directions, les reçoit de l'une dans l'autre, quelquefois sur les épaules, d'autres fois sur les genoux, d'une

manière admirable et aisée. Ce tour, ainsi que celui du sabre avalé, a été exécuté, il y a quelques années, dans plusieurs villes de France, par des Indiens qui repassaient dans leur pays, et venaient d'Angleterre.

Le même homme renvoie continuellement en l'air quatre de ces boulets, les balance sur son dos, les rattrape sur ses coudes, sur ses poignets, dans ses mains, et les renvoie en différens sens.

De même il jette en l'air quatre poignards de différentes formes, et les rattrape tous par la poignée, à mesure qu'ils tombent.

Aux deux extrémités d'une planche large de trois pouces et longue de trois pieds, sont fixées deux autres petites planches de la même largeur, et hautes de trois pouces, qui contiennent des trous au travers desquels passent des fils d'emballage, à peu près comme des cordes de violon ; sur les deux cordes on place trois petits boulets. Un homme prend cet instrument, l'élève et l'incline à un angle de quarante-cinq degrés à peu près ; il se met alors à tourner promptement, les boulets montent l'un après l'autre ou tous ensemble, depuis l'extrémité inférieure jusqu'à la supérieure, ou seulement jusqu'au centre de l'instrument, comme il le juge à propos. Je compare cette espèce de violon

à l'instrument qui sert en physique à démontrer la force centripète et centrifuge.

Un homme de la troupe prend trois flûtes de différentes gammes ; il en applique une à chaque narine et une à la bouche, et joue de toutes à la fois. Une de celles qui entre dans le nez a trois courbures ; à l'extrémité de ces courbures se trouve un petit fifre qui reçoit une partie de son souffle et sur lequel il joue d'une main.

On enveloppe une bague de terre, et on la met dans un trou de dix-huit pouces de profondeur rempli d'eau, une jeune fille renverse la tête en arrière, la plonge dans l'eau et en retire avec la bouche la bague dégagée de la boue qui l'enveloppait..... La même met dans sa bouche une quantité de perles et un crin de cheval ; elle place ses mains derrière le dos et passe alors avec sa bouche seule toutes les perles dans le fil de crin.

Un homme a sur la tête une espèce de bonnet à large bord serré, auquel sont attachées une vingtaine de cordes, terminées par de petits nœuds ; de la main gauche il tient un petit panier contenant vingt œufs, il se met alors à tourner promptement, mais régulièrement, à la manière des derviches turcs dans leurs cérémonies religieuses, et de sa main droite il at-

tache successivement, toujours en tournant, un œuf à chaque nœud. Lorsqu'il les a tous passés dans les nœuds, il accélère son mouvement jusqu'à ce que les œufs tournent rapidement dans le sens du balancier d'un tourne-broche; ralentissant ensuite un peu sa rotation, il détache les œufs l'un après l'autre, les remet dans le panier et s'arrête. Ces cordes ont depuis trois jusqu'à quatre pieds; elles sont d'inégale longueur, dans la crainte sans doute que les œufs ne puissent se toucher et se casser. Il ne lui faut que vingt minutes pour les passer tous dans les nœuds, mais il les en enlève en moins de trois.

CHAPITRE XIII.

Du sultan Tippoo. — De sa dernière guerre avec les Anglais. — De sa mort. — Partage de ses états. — Immenses revenus de la compagnie anglaise.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici quelques détails exacts et concis sur ce malheureux prince, dont on a parlé diversement, et dont les riches domaines ont tant contribué à enrichir la compagnie anglaise des Indes, qui en est restée tranquille souveraine.

Tant que j'ai demeuré dans le pays, j'ai souvent pensé à son sort, et j'en ai parlé bien des fois aux naturels; et certes ils en conservaient tous une autre idée que celle que ses ennemis ont cherché à en donner. Qu'il est fâcheux et à regretter que nous ayons contribué autant à sa ruine! Car il ne faut pas se le dissimuler, et il est peut-être même bon de le répéter, ce sont les novateurs de l'île de France qui l'ont perdu, en l'entraînant trop prématurément dans une guerre à laquelle il n'était pas assez disposé, et pour laquelle on lui avait promis des secours qui ne vinrent pas, et n'existaient même pas.

Je commencerai par quelques anecdotes sur la personne du sultan Tippoo, sur sa famille, ses revenus, ses établissemens de troupes, et des renseignemens fournis par un de ses officiers, résidant à sa cour en 1790.

Le sultan Tippoo, à cette époque, était âgé d'environ quarante-trois ans; sa constitution, dit-il, est beaucoup altérée; il est sujet à deux maladies dont les retours fréquens l'obligent à prendre journellement des remèdes. Sa taille est d'environ cinq pieds huit pouces anglais. Il a le cou court, les épaules larges et le corps robuste. ses pieds et ses mains sont singulièrement petits; ses yeux sont larges, ses paupières très-arquées, et son nez aquilin. Il a de la disposition à devenir gras, quoique, depuis plusieurs années, il soit très-maigre. Il porte des moustaches, mais point de barbe; il est extrêmement actif, et fait quelquefois de longues marches.

Il a onze enfans, dont deux seulement sont en état d'être mariés; sa fille aînée n'a que sept ans; le plus jeune de ses fils en a quatre; le plus ancien de ses enfans naturels est une fille de dix-sept ans, le second est un fils de quinze ans : celui-ci est très-aimé, et accompagne son père partout; son nom est Golaum Hider; un autre de ses fils, âgé de dix ans, se nomme Abulkhanlick.

Au retour de Tippoo à Seringapatnam, à la fin de la guerre avec les Anglais, il fit un inventaire général de ses propriétés qui, tant dans le trésor que dans les autres effets, s'élevaient à vingt crores de pagodes. Dans le trésor, se trouvait en pagodes bahaudry (quatre roupies chaque pagode) cinq crores. Les quinze autres crores étaient en bijoux, en riches habillemens, etc..., en sept cents éléphans, six mille chameaux, onze mille chevaux, quatre cent mille bœufs et vaches, cent mille buffles, six cent mille moutons, trois cent mille fusils, trois cent mille platines, deux cent mille sabres, et mille canons, à Seringapatnam, de différens calibres, dont il y en avait très-peu d'indiens; mille autres dans différens forts.

Le trésor et les autres objets précieux sont tous aujourd'hui à Seringapatnam; auparavant il en laissait quelque partie à Biddinore. L'on dit qu'à l'époque où le général Mathieu s'empara de cette ville, il s'y trouvait un trésor de vingt lacs de pagodes, outre quatre crores de pagodes tant en or qu'en argenterie.

Les revenus du sultan montent à cinq crores quatre-vingt-douze lacs de pagodes canteary (trois roupies chaque pagode); les dépenses de la Sebundy montent à un crore et demi; le déficit dans les collectes, par différentes causes qui

ne sont pas données, était de soixante lacs. Pour réparer les forts, ou en construire de nouveaux, pour l'établissement des bassins et la construction des bâtimens, un crore et quatre-vingt-douze lacs; versé dans la trésorerie, deux crores: total, cinq crores, quatre-vingt douze lacs.

Depuis l'entrée de Tippoo au gouvernement, les revenus avaient beaucoup diminué en ce qu'il avait adopté une politique différente de celle de son père. Depuis la fin de la dernière guerre, il avait entassé des provisions dans Seringapatnam, pour cent mille hommes, pendant un an, et dans les autres forts, des provisions en raison de leurs forces et de leur importance.

L'établissement de ses forces est comme il suit: cavalerie, à son propre service, sept mille; chevaux à gages, douze mille.

Artillerie : golandanze, deux mille; lascar, pour le service des canons, huit mille. Artillerie européenne, deux compagnies.

Infanterie : anadoulha ou chelys de Carnate, deux mille cinq cents; *idem* de Chittle-droog, cinq cents; ahmuddy ou chrétiens de Biddinore, mille cinq cents; mahommédys ou chelys de Troeri, mille cinq cents; cavaliers démontés, huit mille; cipayes, cinquante-cinq mille.

Pions combattans, quarante mille; gens pour les fusées, cinq mille; commaties, dix mille;

pions employés à d'autres travaux, soixante mille; deux rissales de topas, neuf mille.

Parti de Lalli : cavalerie européenne, cinquante; infanteric européennes mêlée, cent quatre-vingts; topas, cent cinquante; cipayes, deux cent cinquante; un canon de six avec ce parti.

Total général des troupes, deux cent dix mille six cent trente hommes.

Telle était, en 1790, la situation des états de Tippoo, qui, comme on le voit, étaient dans une situation assez respectable. Les résultats malheureux de sa dernière guerre avec les Anglais sont connus, mais leur source ne l'est peut-être pas autant. Ils furent tels, qu'il y perdit la vie, que son royaume fut démembré, et que sa famille fut condamnée à l'exil et à la réclusion.

En parcourant les papiers trouvés à Seringapatnam, et imprimés dans l'*Asiatic Annual Register*, pour l'année 1799, il m'a paru que le mauvais succès de son entreprise et sa défaite furent dus principalement à son ambassade à l'Ile-de-France, conseillée par quelques hâbleurs français, qui résidaient à sa cour.

Tippoo, depuis quelques années, cherchait tous les moyens de se venger des Anglais, auxquels il avait juré une haine implacable, et, à cet effet, il cherchait à s'allier avec la France, dont il attendait des secours. Mais il se hâta trop,

et eut le malheur d'écouter un forcené jacobin sans talens, sans expérience, le citoyen Ripaud.

Au commencement de 1798, il envoya à l'Ile-de-France, comme ambassadeur, Assan-Aly-Khan et Mahommed-Ibrahim, pour traiter avec le gouverneur, et tâcher de conclure un traité de guerre offensive et défensive. Mais qu'en arriva-t-il? Le gouvernement de l'Ile-de-France eut la maladresse de publier toutes les démarches et les demandes des ambassadeurs; il fit afficher dans toutes les rues du port Nord-Ouest, une proclamation pour engager à entrer au service du sultan, avec des appointemens très-avantageux, et il finit par lui envoyer sur la frégate *la Preneuse* environ cent cinquante hommes, officiers et soldats, tant noirs que blancs. Brillante expédition, en vérité, pour détruire la puissance gigantesque des Anglais dans l'Inde!

Le gouvernement du Bengale, prévenu de toutes les démarches et de l'expédition, par la voie de quelques Américains, qu'on eut encore l'imprudence de laisser sortir de l'Ile-de-France, prit les devans, arma à la hâte, fit marcher, en toute diligence, une armée partie des trois principaux établissemens, l'attaqua sur son propre territoire, tant à force ouverte que par trahison, et entra dans sa capitale le fer à la main.

On ne connaît pas exactement les circonstances de la mort de Tippoo. Il est probable qu'il mourut en brave sur la brèche ; il fut trouvé parmi d'autres cadavres. Quelques-uns ont présumé qu'il se tua de désespoir. Mais, d'après toutes les pièces officielles, j'attribuerais volontiers les tristes causes de cette déplorable catastrophe, 1°. aux exagérations de quelques Français révolutionnaires que le sultan avait à sa cour, et qu'il eut le malheur d'écouter et de croire ; 2°. à la publicité de son ambassade à l'Ile-de-France, et aux moyens pris pour engager d'entrer à son service ; 3°. au peu d'expérience, comme au petit nombre d'hommes qu'on lui envoya ; 4°. enfin à son mauvais conseil, comme à sa trop grande précipitation. Telle est du moins l'idée que je m'en suis formée d'après la lecture des différens mémoires et des notes consignées dans les registres anglais sur les affaires de l'Inde, d'après encore les dépêches du gouverneur général du Bengale.

Ainsi finit un allié puissant de la France, qui, adroitement ménagé ou sagement conseillé, eût pu lui devenir si utile par la suite. Toutes les affaires de ce monde se tiennent. Que fussent en effet devenues celles d'Europe, si Tippoo eût survécu de quelques années ? Bien certainement il eût fait une forte diversion contre les Anglais,

qui, plus occupés de ce côté, et restés moins riches et moins puissans, n'auraient pu songer à troubler si sérieusement l'Europe, et à y fomenter des guerres, en avançant à leurs alliés des subsides énormes. Mais la chose vraisemblablement était dans l'ordre des destinées; et elle serait arrivée autrement, que nous pourrions encore en témoigner notre étonnement.

Avant, comme depuis la mort de Tippoo, les journaux et les ouvrages anglais en ont dit toute sorte de mal, et se sont plu à nous représenter ce prince comme un homme sanguinaire et jaloux, comme un tyran, expressions générales dont ils se servent assez communément envers les grands hommes des autres pays, qui leur font la guerre ou cherchent à les démasquer. Je ne répondrai à toutes leurs inculpations envers Tippoo que par l'idée qu'en ont et le souvenir que conservent encore aujourd'hui de sa mémoire les Indiens, ou sujets ou alliés, qui, tous les jours, déplorent son sort funeste, et celui où leur pays est tombé depuis cette malheureuse époque; mais voici un fait que me fournit l'*Asiatic Annual Register* pour 1800, Characters, page 14, en note, qui prouvera fortement ce que j'avance.

« Meer-Mahommed-Saduck était le principal favori de Tippoo : les habitans des états du sul-

tan le détestaient généralement et lui attribuaient tous les actes oppressifs émanés du trône. Il fut même, pendant la dernière guerre, suspecté par tout le monde de trahison, à l'exception de son maître. Après la prise de Seringapatnam, il fut presque impossible de dissuader personne qu'il n'eût pas appelé les Anglais dans le pays. Il n'y a aucun doute qu'il fut tué par les troupes du sultan, lorsqu'il cherchait à s'échapper; et la manière horrible dont son corps fut mutilé, confirma le bruit qu'il avait été sacrifié à leur vengeance. Leur animosité ne s'arrêta pas là : son corps fut traîné dans la boue et chargé d'insultes pendant plus de deux semaines par les hommes, les femmes et les enfans, qui le couvrirent d'ordures de toute espèce. On fut obligé d'employer des mesures sévères pour mettre fin à une scène aussi extraordinaire. »

D'après le rapport des commissaires anglais, l'argent et l'or trouvés à Seringapatnam montaient à environ seize lacs de pagodes. Tout ce trésor fut ou dut être distribué aux troupes alliées, en proportion usitée dans le service anglais en pareille occasion. Quant aux munitions de guerre et aux provisions de bouche, elles furent réservées pour le service de la compagnie; il y avait quatre-vingt-dix-neuf canons. Voici en outre une note des principaux objets tirés du palais,

et envoyés en Angleterre, comme présens destinés à la famille royale et à la chambre des directeurs de la compagnie des Indes.

1°. A sa majesté : établissement pour la chasse du sultan Tippoo avec trois chétas ou tigres exercés à la chasse;

2°. A l'honorable chambre des directeurs : garde-robe de Tippoo;

3°. A sa majesté : tête d'or de tigre avec son tapis, formant une partie du trône du sultan;

4°. A sa majesté, un tigre en bois;

5°. Un riche habit de guerre et un turban du sultan Tippoo, pour être offerts par le major général Davis à son altesse le prince de Galles, au nom de sa seigneurie le gouverneur général.

6°. Un autre habillement de guerre et un turban pour être présentés par le major Davis à son altesse royale le duc d'York, au nom de sa seigneurie le gouverneur général.

Le 19 juin, quelques jours après la prise de Seringapatnam, les quatre fils de Tippoo, savoir : Futtch-Hyder, Abdul-Khanlick, Moyen-O-Deen et Mohw-O-Deen furent conduits sous l'escorte de deux compagnies européennes et d'un bataillon de natifs à Vellore. Le 30 juin, le rajah de Mysore, prince alors âgé de cinq ans, fut élevé au musnud de Mysore et proclamé tel par les députés-commissaires anglais. Le brame pur-

neah fut nommé son dewan. Le 22 juin, traité de Mysore par lequel les états du sultan Tippoo sont partagés entre la compagnie, le nizam, le rajah de Mysore et le pashwa, chef des Marattes. La compagnie retirait de sa quote part sept cent soixante-dix-sept mille cent soixante-dix pagodes, sur lesquelles elle accordait à la famille d'Hyder-Ally-Khan et de Tippoo, sultan, vingt-quatre mille pagodes.

Le 8 juillet, même année 1799, traité subsidiaire de Seringapatnam, par lequel est conclu un traité d'amitié et d'alliance entre le nizam, le rajah de Mysore et la compagnie. Le rajah s'engageait à recevoir à sa cour une force militaire anglaise, et, en cette considération, à payer à la compagnie sept lacs de stars pagodes par an; comme aussi à n'admettre chez lui aucun étranger européen ni à en prendre à son service sans le consentement de la compagnie, et encore à la consulter dans toutes les occasions, tant pour ce qui a rapport à son gouvernement intérieur que pour ce qui regarde l'extérieur ou les guerres étrangères. Par le même traité, la compagnie se réservait de plus la possession de l'île, de la ville et du fort de Seringapatnam.

Ainsi, en récapitulant avec le gouverneur général du Bengale, dans sa dépêche du 3 août 1799 à la cour des directeurs, nous verrons que

la compagnie, par le traité de partage de Mysore, avait acquis une augmentation de revenu territorial de soixante-quatre mille sept cent soixante-quatre stars pagodes; que, par le traité subsidiaire de Seringapatnam, elle s'était garanti un subside annuel de soixante-dix mille stars pagodes, faisant en tout avec le nouveau revenu territorial un million trois cent quarante-sept mille six cent quarante-un stars pagodes, qui, en déduisant les secours accordés à la famille d'Hyder-Ally-Khan et du sultan Tippoo, augmentent annuellement ses revenus dans cette partie de l'Inde de un million cent quarante-sept mille six cent quarante-un stars pagodes; mais l'on s'attendait à ce que le territoire acquis à la compagnie par le traité de Mysore rapporterait en peu d'années une somme de un million quatre cent soixante-dix-huit mille six cent quatre-vingt-dix-huit stars pagodes. Par le traité d'Hyderabad, conclu le premier septembre 1798 la compagnie avait augmenté son subside annuel du nizam de deux millions quatre cent dix-sept mille cent roupies d'Arcate (évaluées à cinquante sous) et la faisait porter à un million sept cent soixante-douze mille cinq cent quarante-quatre roupies d'Arcate, ou cinq cent soixante-quatre mille neuf cent quatre-vingt-deux stars pagodes. L'augmentation totale de

ses ressources annuelles dans cette partie de ses possessions, depuis le mois de juin 1798, montait donc alors à un million sept cent douze mille six cent vingt-trois stars pagodes, et si le revenu du territoire nouvellement acquis était, dit le gouverneur, réalisé suivant une juste attente, il monterait à deux millions cinq cent quarante-trois mille six cent quatre-vingts stars pagodes. Mais à ces nombreuses acquisitions doit être opposée la dépense des additions qui doivent être faites dans la force militaire, soit en conséquence de l'étendue du territoire, soit en conséquence des engagemens pris avec le nizam et le rajah de Mysore pour une augmentation de troupes dans leur pays.

Le 12 octobre 1800, il y eut encore un autre traité d'alliance défensive, passé entre l'honorable compagnie des Indes et le subahdar de Décan, par lequel ce prince cédait en toute souveraineté à la compagnie des Indes, en remplacement du subside qu'il lui payait, tout le territoire qu'il avait acquis par le traité de Seringapatnam du 18 mars 1792, ainsi que celui acquis par le traité de Mysore du 22 juin 1799. Le revenu annuel des pays cédés se montait à soixante-deux lacs, soixante-quatorze mille deux cent soixante-deux roupies.

Tous ces traités, ces revenus, ces possessions

ont de quoi frapper d'étonnement, lorsqu'on ne considère la compagnie que comme une réunion de marchands. Mais si on songe que, depuis cette époque, elle a porté ses armes dans le cœur de l'Indostan, qu'elle en a conquis les riches provinces de Delhi et d'Agra et augmenté par-là considérablement ses revenus; en considérant cette grandeur, on sera conduit à poser en fait avec le major Rennel, qui en avait fait la réflexion plusieurs années avant qu'elle n'eût atteint ce point d'élevation et de richesses, qu'un pareil empire n'a jamais existé dans un autre empire, *imperium in imperio*, ou au moins qu'il n'en fut jamais créé un semblable, sans recevoir beaucoup plus d'assistance de la force collective ou des ressources de l'état dans lequel il est compris, que la compagnie anglaise des Indes n'en reçoit de son gouvernement.

CHAPITRE XIV.

Départ de Poonamalée. — Embarquement à bord d'un vaisseau de la compagnie. — Remarques sur les officiers marins et leur manière de vivre. — Réflexions sur le voyage de M. de Grandpré et celui de Volney.

La maladie que j'essuyai quelques mois après mon arrivée dans le pays, et dont j'ai rendu compte, m'avait laissé depuis une grande faiblesse qui, jointe à une abondante et continuelle transpiration, aurait fini sans doute par m'emporter, si j'eusse été obligé de vivre encore quelque temps dans ce climat brûlant. D'un autre côté le peu de ressources qui me restaient, et le chagrin de me voir si éloigné, et prisonnier, auraient beaucoup contribué à ce dernier événement. Je m'étais déjà adressé plusieurs fois au gouverneur de Madras, pour avoir mon changement ou mon renvoi en Europe, où j'espérais réussir davantage pour obtenir ma liberté : plusieurs de mes compagnons d'infortune avaient réussi à s'éloigner, mes demandes restaient toujours sans réponse. Enfin je pris le parti auquel j'aurais dû m'attacher d'abord, d'écrire au doc-

teur Anderson, pour le prier d'intercéder pour moi, et d'obtenir au moins cette légère faveur.

Je ne restai pas long-temps sans voir mes vœux satisfaits. Le 4 mars 1805 je reçus la nouvelle de mon passe-port pour Madras, et de mon départ pour l'Angleterre, par le premier convoi des vaisseaux de la compagnie. Je rencontrai, à Madras, comme je l'ai déjà dit au commencement du voyage, ce passager dont j'ai esquissé le portrait, et qui me fit part de ses grands projets.

Il est d'usage, du moins dans cet établissement, que la compagnie accorde à tous les officiers prisonniers de guerre, qui sont renvoyés en Europe, une gratification de trois mois des appointemens qu'ils avaient coutume de toucher comme prisonniers, pour leur faciliter les moyens de se procurer quelques douceurs et les objets nécessaires pour une aussi longue traversée; précaution dont on doit certainement lui savoir gré et à laquelle rien ne l'oblige, car elle paie de plus aux capitaines de ses bâtimens qui ont le bénéfice des passagers, une somme de cent vingt guinées, pour le passage de chaque officier prisonnier.

Quelques jours après mon arrivée, je reçus un ordre d'embarquement pour le vaisseau de la compagnie la *Marchioness of Exeter*, et, le

8 mars, à neuf heures du matin, je quittai la ville noire de Madras. Je passai la barre non sans frayeur, dans une *schelingue* ou canot du pays, accompagnée de quatre quartiers marrons.

On appelle schelingues une espèce de bateau ou canot creux et long, fait pour porter à bord des bâtimens en rade ou en rapporter les marchandises, les vivres ou tous autres objets. Ces bateaux sont faits de planches placées à clin, par rapport à la houle sur laquelle ils passent, et qui les fait toucher à terre à plusieurs reprises, avant qu'ils soient dans une situation facile à pouvoir être déchargés sans risque.

On donne le nom de quartiers marrons à de petits radeaux qui ont à peine trois pieds de longueur sur dix-huit pouces de large, manœuvrés par un seul homme avec une sagaille. Ils accompagnent la schelingue de chaque côté, on peut en prendre deux, quatre ou six, comme on veut, en les payant. S'ils aperçoivent la schelingue pencher d'un coté ou d'autre par l'effet de la houle ils l'appuient avec l'épaule et tendent ainsi à la faire relever. Si par malheur elle chavire, comme les hommes sont tous d'excellens nageurs, ils se jetent à l'eau pour en sauver les personnes, qu'ils placent sur leurs radeaux ou les conduisent à terre sur leur dos : il est rare qu'ils perdent celles qu'ils ont pu joindre. Plusieurs na-

geurs de ces quartiers marrons ont reçu des récompenses annuelles avec des médaillons pour les services qu'ils ont rendus dans ces occasions.

La *Marchioness* d'Exeter, où je fus embarqué, était du port d'environ huit cent cinquante tonneaux, portant vingt-huit pièces de canon, et ayant à bord environ cent hommes d'équipage, avec une espèce de garnison, tant invalides que bien portans, et passagers. Ce batiment était à son second voyage, très-fort d'échantillon, mais d'une marche fort ordinaire. Il avait six officiers, y compris le capitaine; plus deux chirurgiens et un *purser*, ou écrivain du capitaine. Les appointemens des officiers sont très-peu considérables, mais la compagnie leur accorde à tous quelque port permis : le capitaine seul en a cinquante, outre l'intérêt qu'il doit prendre. Le premier officier ou premier maître, comme ils le nomment, en a quatre; le second officier, trois; le purser et le premier chirurgien, deux; tous les autres, un.

La compagnie passe en outre au capitaine, aux deux premiers officiers, au purser et au chirurgien cent guinées à chacun pour la table, outre la ration de l'équipage. Chaque officier a une cabane qu'il peut louer à des passagers. Le capitaine a de plus pour lui le bénéfice de la pension des passagers, et une certaine quantité de

tonneaux permis, pour la commodité de ceux qui mangent à sa table, ce qui lui donne quelquefois un très-grand bénéfice.

J'ai entendu dire que celui que M. Nash retirait de ses passagers était au moins de deux mille livres sterling; ce qui, joint à tous ses autres bénéfices et intérêts, portait son voyage à un revenu de douze à treize mille pounds ou livres sterling. Il y avait, m'a-t-on dit et assuré, des capitaines dans le convoi où nous étions qui gagnaient jusqu'à dix-huit et vingt mille pounds. En général, les capitaines des vaisseaux de la compagnie des Indes n'ont besoin que de trois voyages, tout au plus quatre, pour être dans le cas de se retirer avec une fortune très-honnête pour un Anglais, considérable pour un Français.

Nous étions à bord trente-six passagers; j'étais seul Français : parmi les autres se trouvaient un colonel, deux lieutenants colonels, deux majors, trois capitaines, des marchands, des femmes et des enfans; plusieurs parlaient très-bien le français. La plupart avaient séjourné assez long-temps dans l'Inde. Les uns allaient en Angleterre sur congé; d'autres étaient rappelés par le gouvernement. Quelques-uns, après avoir acquis de la fortune, s'en retournaient pour en jouir plus sûrement dans leur pays natal :

tant est grand l'attachement que produisent les premières sensations! Je reçus de tous beaucoup de civilités et d'égards; j'ai principalement à me louer de la bienveillance extraordinaire du général Clinton, qui me fut d'un grand secours à mon arrivée en Angleterre, et à qui je dus par la suite ma liberté.

Le général Clinton, qui n'était alors que colonel, est fils du général Clinton, qui commandait une partie de l'armée anglaise dans la guerre d'Amérique. Je fus encore bien reçu du lieutenant colonel Mouro, Écossais, qui avait eu occasion de voir et de connaître beaucoup de Français. En général je fus mieux accueilli et plus ménagé dans ma situation par les officiers de terre que par ceux de la marine, qui ont plus cette morgue anglaise, cette insolence et ce mépris pour les étrangers, qui forment un des traits caractéristiques de la nation, ou cet orgueil de la richesse que leur donnent les opérations commerciales : les premiers, au contraire, qui ont voyagé sur le continent et qui ont eu plus de relations avec d'autres peuples civilisés, savent mieux les juger, et perdent davantage de ce caractère national, quoiqu'on aperçoive cependant dans tous cette hauteur et cette fierté du patriotisme, cette inimitié et cette jalousie innées contre notre nation.

Un Anglais de naissance qui a reçu de l'éducation, et surtout qui a voyagé, est un des hommes les plus estimables que je connaisse. Il vous obligera non par orgueil ou reconnaissance mais par le plaisir seul d'obliger, de rendre un homme heureux, et d'avoir pour lui dans son cœur le service qu'il a rendu; voilà comme je les ai connus, et le portrait que m'en ont fait bien des Français à même de les apprécier. Cela n'empêche pas qu'ils ne partagent l'esprit de leur gouvernement. Mais le marchand, le marin, l'artisan; mais l'Anglais qui n'a pas quitté son île, et est gâté par ses journaux qui l'instruisent, dès le berceau, à ne considérer que les faits ou les exploits de ses compatriotes, et à mépriser tous les autres peuples, je crois qu'il n'y a rien de plus ridicule et de moins supportable.

Je fus mis en arrivant à la table du capitaine avec les autres passagers, privilége qu'ont très-peu d'officiers prisonniers, qui, le plus ordinairement, sont renvoyés avec les officiers inférieurs. J'avoue qu'il ne me fallait rien moins qu'un aussi bon traitement et autant de douceurs pour me rétablir. Je ne crois pas que j'aurais pu supporter une aussi longue traversée, si j'eusse été réduit aux vivres salés, et aux liqueurs fortes pour boisson; mais j'avouerai aussi que, pour

être bien, j'eus besoin de beaucoup de condescendance et de soumission, et de supporter souvent les plaisanteries et même les insultes lancées contre ma nation.

Le 10 mars, les bâtimens de la compagnie, au nombre de onze, étant rassemblés sur la rade de Madras, mirent à la voile, sous les ordres de l'amiral Reguier, monté sur le *Trident* de soixante-quatre, et accompagnés de deux vaisseaux de guerre de soixante-quatorze canons. A bord du *Trident* se trouvait le général Arthur Wellesley, depuis lord Wellington, frère du marquis de Wellesley, gouverneur général du Bengale.

Les Anglais ayant une manière de vivre très-différente de la nôtre, tant à bord de leurs bâtimens qu'à terre, je vais rendre compte de l'heure et de la disposition de nos repas, quelque minutieux que cela puisse paraître. Mais en tout il faut considérer les nations, et je ne doute pas pas qu'ici on n'aperçoive l'influence du régime sur le caractère.

A huit heures et demie du matin on servait le déjeuné, composé de quelques viandes salées, et accompagnées constamment de thé, café et chocolat. On sait que les Anglais, comme tous les gens du Nord, prennent du thé par excès; mais ce qu'on ne sait pas peut-être, c'est que chez

eux, les gens riches le prennent très-fort et peu chaud, avec beaucoup de sucre; de cette manière, me dit-on, et ce que j'ai éprouvé depuis bien des fois par moi-même, loin d'être d'être relâchant, il est au contraire très-tonique et dispose à la gaieté.

Nous en prenions de deux qualités; du vert excellent, et du noir, qui n'est point celui que nous nommons *thé bout*, mais, selon eux, une préparation particulière pour le rendre moins actif sur les nerfs, sans lui ôter de sa force et de son goût : plusieurs personnes prenaient toujours de celui-ci par préférence; d'autres le mélangeaient avec le vert. Je ne doute pas qu'à chaque déjeuné, il n'en fût dépensé au moins une demi-livre. Quant à leur café, il avait la réputation que nous lui donnons chez eux, c'est-à-dire qu'il était très-léger. Ils en sont peu partisans.

Il y avait à bord une couple de vaches pour fournir le lait, qui n'a jamais manqué. Outre ces deux animaux, il y avait encore sur le pont un parc considérable de mouton et de cochons, et une grande quantité de volailles. A trois heures après midi on servait le dîné, composé ordinairement de larges pièces de moutons et de cochon, avec quelques volailles, très-peu de salaisons, et presque point de ce que nous nom-

mons endaubage, ce qui est le contraire à bord de nos bâtimens marchands. En mangeant, il est d'usage et de la civilité, quand on veut boire, d'offrir un verre de vin à quelqu'un de la société; ce qu'il accepte toujours : alors on boit à la santé l'un de l'autre, sans faire attention aux autres convives.

Après le premier service, venaient la pâtisserie et les *puddings*, espèce de gâteaux faits avec de la farine, de la graisse de bœuf ou de mouton, des œufs, du lait, des raisins, du sucre et des épices; celui-ci est le *plump-pudding*; mais la composition des puddings varie beaucoup. On servait ensuite ce qu'ils appellent le dessert, qui consistait en peu d'objets. Leur boisson pendant le dîné était le claret, le vin de Madère ou de Porto et la bière; le claret est un vin rouge apprêté, et dans lequel il entre de l'eau-de-vie. Il y avait encore pour ceux qui les choisissaient, de l'eau-de-vie et du rhum.

On plaçait au dessert au milieu de la table, trois bouteilles de chaque côté. Alors prenait du vin qui voulait, et celui qu'on voulait, et on faisait passer à la ronde. C'était, comme chez nous, le moment des grandes conversations et des discussions. On finissait par le café. Sur les cinq ou six heures on servait le thé, sans tartine ou autre mets. A huit heures et demie

du soir commençait le soupé, qui n'était presque rien en raison du dîner, et était le moment favorable de boire pour quelques-uns. Hors des trois repas, chacun des passagers avait encore la permission le long de la journée de demander ce qui lui faisait plaisir.

Outre les bières connues, que nous avions, ils en préparent encore une, dans les climats chauds, dont je n'avais pas entendu parler, et qu'ils nomment *spruce-beer,* bière à sapin. Elle se compose de mélasse ou de sirop de sucre, d'eau, d'un peu de bière fermentée, et de séve de sapin : la proportion pour une barrique est de trois petits pots de ce suc, pots de la grandeur à peu près de nos pots de moutarde de Dijon, quatre pots ou huit bouteilles de mélasse, une bouteille de bière et le reste d'eau. Ils fouettent d'abord ce mélange, et l'agitent dans la barrique pendant quelques minutes, et le laissent ensuite fermenter pendant cinq ou six jours; après quoi ils le tirent en bouteille.

Cette bière, au bout de quelques jours, avait tant de force, qu'elle faisait souvent casser les bouteilles. Ils la considèrent comme rafraîchissante et antiscorbutique. Tous à bord l'aimaient beaucoup, et lui supposaient de grandes qualités; pour moi je n'en faisais pas grand cas; je lui trouvais un goût désagréable, et lui

préférais leur bière ordinaire, qu'ils ont un moyen d'apprêter pour les longs voyages et les pays chauds; telle était celle que nous buvions, et qui fut constamment bonne, quoiqu'elle eût déjà plus d'un an, et plus de huit mois de séjour dans l'Inde.

J'eus occasion, dans les premiers jours du voyage, de lire en anglais le Voyage de M. de Grandpré à l'île de France, dans l'Inde et au golfe d'Arabie. Ses observations sur les daubachys et les serviteurs malabares de Madras, ne sont ni exactes, ni celles d'un homme qui a séjourné quelque temps dans le pays; ce qu'il dit des mouchoirs de Madras, et qui a été répété dans une remarque de M. Sonini au Voyage de Sonnerat, n'est pas plus conforme à la vérité. Les mouchoirs de la manufacture établie par les Anglais à Saint-Thommé, tout près de Madras, ne l'emportent sur ceux de Paliacat que par le clinquant des couleurs, et peut-être par un tissu plus fin, tandis que ceux-ci les surpassent par la fixité des couleurs et la durée du tissu : dans les derniers, le jaune, le bleu et surtout le rouge, bien loin de s'altérer, n'en prennent que plus d'éclat en vieillissant ; les couleurs de ceux de Madras, au contraire, passent par la plus légère circonstance, et s'usent assez promptement; c'est ce que j'ai eu occasion

d'observer bien des fois. J'ai apporté des uns et des autres en Angleterre; ceux de Saint-Thommé n'ont pu, pour ainsi dire, résister à l'air d'Europe; ceux de Paliacat sont à l'épreuve de toutes les eaux et de toutes les températures. On sait que les Anglais n'ont établi cette manufacture auprès de Madras, que pour faire tomber celle de Paliacat; ils les ont donnés aussi à meilleur marché; mais ils n'enlèveront jamais aux autres ce que les avantages de la localité leur procurent, et les vrais connaisseurs ne préféreront jamais le clinquant à la solidité.

Le jamsé du Bengale, dont parle M. de Grandpré, ne ressemble point du tout à celui dont j'ai rendu compte, et je n'ai rien vu qui approchât de la cérémonie de la dame Dourga. Des officiers anglais, passagers à bord de *la Marchioness* d'Exeter, bien dans le cas d'apprécier ses observations, par leur longue résidence dans le pays, m'en dirent autant et m'assurèrent qu'il avait également outre-passé la vérité en parlant du Bengale, avouant cependant que tout ce qu'il dit du golfe Persique était beaucoup plus conforme à ce qu'en rapportent les voyageurs.

Je m'occupai, à la suite de cet ouvrage, de celui de Volney ou de son Voyage en Syrie et en Égypte, qui jouit d'une autre réputation et qui n'a pas peu contribué, je crois, à notre belle

expédition d'Égypte; mais, si l'on eût balancé davantage les inconvéniens d'une telle conquête, d'après son exposé, nous n'aurions pas perdu si légèrement quatorze vaisseaux, quarante mille hommes et peut-être vingt millions d'argent. Il aurait au moins fallu attendre la conquête de Constantinople avant celle-là. Le tableau que nous fait Volney du gouvernement turc et des malheurs sans cesse renaissans sous lesquels vivent les peuples soumis au croissant, nous porte à détester tout gouvernement despotique; et, si nous ne pouvons souffrir le joug modéré que la nécessité et même notre propre intérêt nous impose, que de raisons n'aurions-nous pas à nous plaindre de vivre sous un pareil régime!

CHAPITRE XV.

Découverte nouvelle. — Passage du Cap. — Arrivée à Sainte-Hélène. — Courte description de cette île. — Départ. — Vue de l'Ascension. — Arrivée en Angléterre.

Le 25 mars, nous passons la ligne équinoxiale; les deux vaisseaux de soixante-quatorze qui nous avaient escortés depuis Madras, nous quittèrent par cette latitude. A l'embouchure du canal de Mosambique, par le travers de la pointe du fort Dauphin dans l'île de Madagascar, nous fûmes assaillis dans la nuit d'un orage terrible, le plus effrayant que j'eusse encore vu sur mer. Le vent changea plusieurs fois de direction en peu d'instans et nous obligea, comme dit Virgile, de changer de route et de voguer parfois au gré des flots. Deux fois le tonnerre frappa rudement notre mâture; mais heureusement nous étions pourvus de bons paratonnerres.

Le 13 mai, nous découvrîmes la côte orientale d'Afrique, un peu au-dessous du port Natal. A cette occasion je fus informé par un officier marin du bord d'une particularité très-intéres-

sante à l'égard de cette côte, et qu'il me dit n'être consignée alors dans aucun livre de géographie, ni sur aucune carte, c'est que, d'après des recherches et des observations nouvellement faites et ordonnées par la compagnie anglaise, il est constant que la côte orientale d'Afrique, comprise entre Algoa et Zenantkoks, et la baie de Laoga, s'étend beaucoup plus à l'est qu'elle n'est marquée sur les cartes anciennes, qui l'indiquent ne se diriger qu'au nord-est tandis qu'elle va réellement à l'est-nord-est, de sorte que dans un espace de six cent cinquante milles, cette côte s'incline à l'est de soixante-dix milles; ce qui peut avoir occasioné la perte de plusieurs bâtimens, qui, d'après les calculs ordinaires, s'en seront crus beaucoup plus éloignés qu'ils n'étaient réellement. Cette instruction, m'assura-t-il, était arrivée aux Indes vers la fin de 1804, pour l'usage des vaisseaux de la compagnie, et avait été communiquée à tous les capitaines

Nous commençâmes dans les mêmes parages à sentir l'influence des courans du canal de Mozambique, qui, tournant le Cap, se dirigent avec assez de violence vers l'ouest, et semblent, disent les Anglais, indiquer la route de Sainte-Hélène. Ils font parcourir quelquefois aux bâtimens, malgré les vents contraires, trente et

quarante milles par jour. Au delà du Cap ils ont encore plus d'influence.

Les 6 et 7 juin, nous eûmes connaissance de la côte occidentale aux environs du cap Volta. Le 20 du même mois au matin, nous aperçûmes l'île de Sainte-Hélène, et nous mouillâmes en rade sur les deux heures après midi. A notre arrivée il s'y trouvait sept autres vaisseaux de la compagnie venant de Chine, mais aucun bâtiment de guerre; une frégate en était partie deux jours auparavant pour aller donner la chasse au corsaire français *la Bellone*, de Bordeaux, qui avait déjà arrêté quelques petits bâtimens. Deux jours après nous arrivèrent trois autres vaisseaux venant de Bombay, et successivement ceux du Bengale et d'autres de Chine.

L'île de Sainte-Hélène étant très-peu connue par les livres de géographie, je vais en faire ici une petite description, d'après mes remarques et celles que j'ai recueillies des Anglais, quoique j'aie vu qu'on en ait donné plusieurs depuis quelques années.

L'île de Sainte-Hélène est située au milieu de l'hémisphère sud par les seize degrés de latitude et six degrés de longitude occidentale, méridien de Greenwich. Elle a une forme à peu près circulaire, et n'est, à proprement parler,

qu'un rocher sur lequel se trouvent de côté et d'autre quelques collines. Sa plus grande longueur est de trois lieues, et sa circonférence de huit à neuf. Elle appartient à la compagnie anglaise des Indes orientales, qui y nomme un gouverneur et tous les officiers supérieurs. La garnison, y compris l'artillerie, est à peu près de quatre cents hommes. La population peut monter à cent soixante familles qui possèdent environ trois mille esclaves. Le climat y est très-tempéré et agréable; mais les habitans s'y chauffent très-volontiers pendant l'hivernage. Les vents de sud-est y soufflent toute l'année : elle est exempte de grands orages et de tonnerre, il y pleut rarement; mais elle est rafraîchie par une rosée abondante qui y nourrit les végétaux et entretient une verdure continuelle ; cependant la pluie y tombe quelquefois en telle abondance, qu'elle détruit toute la verdure.

Tous les bords de la mer y sont extrêmement arides et dénués de toute espèce de végétation. La principale élévation qui se trouve à peu près au milieu de l'île, forme un promontoire d'environ huit cents pieds de haut au-dessus du niveau de la mer ; dessus se trouve une maison pour le guetteur des signaux, un télégraphe et quelques pièces de canon. Dans l'intérieur de l'île sont plusieurs habitations et un bois de cent

cinquante acres de tour. La maison de campagne du gouverneur présente particulièrement un charmant paysage, étant située entre deux collines. On trouve sur ce rocher des productions en arbres et en arbustes des quatre parties du monde. J'y ai vu plusieurs de nos arbres fruitiers en rapport, des chênes de la plus grande beauté, des fleurs d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Quelques habitans y recueillent beaucoup de pommes et de pêches qui deviennent d'un grand secours aux bâtimens en relâche. Les patates y sont abondantes et très-bonnes : les choux, les ognons, les carottes, le cresson y viennent comme en Europe. J'y ai rencontré plusieurs plantes médicinales de France et d'Angleterre, qui vraisemblablement y ont été apportées par accident. Il y a quelques pâturages pour les bœufs et les moutons. En parcourant la campagne avec quelques officiers anglais, ce qui ne m'aurait pas été permis autrement, si j'eusse été connu comme étranger, je fus étonné d'y voir si peu de terrain cultivé, quoique le sol m'en parût susceptible : un Anglais à qui j'en parlai me dit qu'on y avait semé autrefois du blé et du maïs, qui y venaient très-bien; mais que les rats y étaient en si grande quantité, qu'ils y avaient bientôt tout détruit, et que depuis on avait renoncé à

cette culture. Mais ne serait-ce pas aussi une politique de la compagnie pour tenir l'île sous sa dépendance? Et n'y aurait-il pas des moyens de détruire ces animaux destructeurs ? Quoi qu'il en soit, je crois qu'elle serait susceptible d'y nourrir beaucoup plus d'habitans.

Le règne animal y est presque nul ; aucun reptile, aucun quadrupède que ceux qui y ont été apportés ; peu d'insectes , peu d'oiseaux ; des cormorans, des frégates et quelques autres oiseaux de mer. Même stérilité parmi les poissons ; les maquereaux y sont communs ainsi qu'une autre espèce que les Anglais nomment *old-wife* ou vieille femme. Les poissons en effet doivent y trouver très-peu de quoi vivre. Le règne minéral est encore plus stérile que les deux autres règnes. Je n'ai rencontré nulle part des traces de volcan, comme je l'ai lu dans quelques géographies ; c'est aussi le sentiment des Anglais à qui j'en parlai ; point de pierres calcinées, point de ces éboulemens de roches, comme on en voit à l'île de France et même à l'île de l'Ascension, qui en est bien plus voisine ; tout y est assez uniforme ; c'est un rocher élevé au-dessus du niveau de la mer, sur lequel s'est établi par suite du temps quelque végétation. La partie de l'île située au sud-est est plus élevée et plus tranchée que celle du nord-ouest, qui est plus

inclinée, et où se trouvent les lieux de débarquement. La première offre de loin à la vue des couches très-distinctes et très-régulières dans toute son étendue, et depuis la base jusqu'au sommet.

Les deux seules places propres à débarquer dans l'île sont les *Ruperts-Cowes* et *James-Cowes* ou *Chapel-Valley*. A l'entrée de celle-ci se trouvent les magasins de la compagnie et la maison du gouverneur, ainsi qu'une batterie de calibre, flanquée par deux autres petites batteries situées sur le sommet des hauteurs qui se trouvent auprès de la ville. Les bâtimens mouillent ordinairement vis-à-vis cette même vallée, à deux ou trois encâblures de terre, de sorte qu'ils sont à l'abri des batteries; mais s'ils étaient en grand nombre, comme cela arrive, lorsque nous y étions, ils masqueraient les mêmes batteries contre les vaisseaux de guerre qui viendraient les attaquer; celles des hauteurs voisines ne pouvant atteindre fort loin en rade. C'est du moins comme je l'ai jugé, sans avoir aucune espèce de connaissances sur cette partie.

Il paraît aussi qu'on la regarde en Angleterre comme très-susceptible d'être prise; car, lorsque le bruit se répandit que la division française de M. Villaumez y croisait, plusieurs papiers anglais rapportèrent qu'elle avait été prise d'un

coup de main. Pour moi je crois qu'elle vaut la peine d'une attaque, et qu'elle ne tiendrait pas long-temps contre une division de cinq à six vaisseaux, et sept à huit cents hommes de débarquement.

Au fond de la vallée *James Cowes*, se trouve la ville, formée seulement de deux rangées de maisons, bâties dans le goût de celles d'Angleterre, de manière qu'elles ne forment qu'une rue, au bout de laquelle se trouve une petite promenade appelée *Maldivia-garden;* dans l'enceinte de celle-ci se trouve aussi un petit jardin de botanique. Avant d'y arriver sont les casernes, et un peu plus haut l'hôpital. Auprès de cette promenade passe le ruisseau qui fournit l'eau à la ville.

Les habitans y tiennent des mœurs d'Europe et de celles d'Asie. Il y a beaucoup de Malais et de Chinois qui font les ouvrages du port, mais peu de noirs d'Afrique. Une chose particulière, que j'ai observée également à l'île de France, c'est que les marchandises de l'Inde y sont presque aussi chères qu'en Europe. Tout y est hors de prix, lorsqu'il se rencontre plusieurs bâtimens il est défendu de tuer un bœuf ou un mouton sans la permission du gouverneur.

Quand le guetteur des signaux aperçoit un bâtiment, il tire deux coups de canon, ce qui

s'appelle une simple alarme; s'il y a deux bâtimens en vue, il en tire trois, ce qui forme une double alarme; un coup de canon de plus est assigné pour chaque bâtiment qui est découvert. Cinq coups annoncent une flotte; alors la générale bat, et la garnison prend les armes, ainsi que les habitans, qui sont tous alors sous les ordres du gouverneur et des principaux officiers.

Lorsqu'un bâtiment veut mouiller à Sainte-Hélène, il est obligé d'envoyer à l'avance son canot à terre avec un officier, pour faire connaître au gouverneur ses besoins, lui donner des nouvelles, et faire savoir qui il est; après quoi il a la permission de mouiller; sans cette précaution les batteries tireraient dessus à son approche.

Le 11 juillet après midi, le convoi, au nombre de trente-neuf bâtimens, met à la voile et quitte l'île. De ce nombre étaient deux vaisseaux de guerre de soixante-quatre canons, savoir *le Trident* et *l'Athénien* et une frégate. Le reste se composait de vaisseaux de la compagnie, venant de Chine, et des trois principaux établissemens de l'Inde. Les richesses du convoi étaient estimées de neuf à dix millions sterling.

Le 17 au matin nous eûmes connaissance de l'île de l'Ascension, qui me parut se diriger du nord au sud. La partie sud-est est plus élevée que celle du nord-ouest mais bien moins que la

même côte de Sainte-Hélène. A la pointe du sud on aperçoit des éboulemens de terre considérables, occasionés sans doute par la violence des vents généraux qui soufflent constamment de ce côté toute l'année, et viennent de loin, ou peut-être par quelque explosion de volcan, dont on rencontre, dit-on, des traces assez fréquentes. L'île me parut aussi beaucoup plus hachée et moins régulière que Sainte-Hélène.

La partie la plus élevée a une forme oblongue en forme de dos, marquée çà et là de larges sillons. La pointe du nord-est est très-plate s'avançant à quelque distance en mer, et ressemblant de loin à une muraille ou à une chaussée jetée à dessein. La partie du nord-ouest où se trouvent la rade, est dominée par sept ou huit petits mornes de forme pyramidale, qui paraissaient comme revêtus d'une terre ocracée. Je n'aperçus point au sud-est la trace de ces couches si distinctes que j'avais remarquées en arrivant à Sainte-Hélène. Ces îles, quoique assez voisines l'une de l'autre, semblent donc avoir eu une formation et une origine toutes différentes. Aussitôt après notre arrivée nous fûmes entourés d'une grande quantité d'oiseaux de mer; celle-ci en paraissait couverte au loin. Ce qui prouve que ces parages n'ont pas le même fond que ceux de Sainte-Hélène, et que les poissons de toutes sortes dont

se nourrissent ces oiseaux, y sont plus communs. Il y a ici d'ailleurs beaucoup de tortues qu'on ne trouve pas dans l'autre île. Nous la quittâmes et la perdîmes de vue dès le même jour.

Le 23 juillet, entre les quatre et cinq heures de l'après-midi, nous passâmes pour la seconde fois, la ligne équinoxiale, par les vingtième degrés de longitude ouest, méridien de Greenwich, avec un très-bon vent de sud-est, qui dura jusqu'au 28 du même mois, et jusque par les huitième et neuvième degrés de latitude nord. Ainsi ces vents alisés ou généraux, qui, ainsi que ceux du nord-est, sont marqués ne s'étendre que vers les quatre ou cinq degrés de l'équateur, dominaient de près de quatre degrés sur les derniers, quoique le soleil fût alors bien avancé dans le nord, et que, suivant l'explication qu'on en donne par la raréfraction, ils eussent dû l'emporter sur ceux du sud-est. Ce ne fut guère que par les douze degrés de latitude que nous eûmes les vents généraux de cette partie; mais j'observerai aussi que depuis le huit nous eûmes souvent des vents variables. Cette influence des vents du sud-est était-elle due à l'éloignement où nous étions de la côte d'Afrique, et cela a-t-il lieu toujours, ou seulement quelquefois? c'est ce que je ne déterminerai pas, me contentant de rapporter ce qui eut lieu.

Le 26 au soir du même mois, par les sept degrés de latitude nord, après un jour de pluie, la mer nous parut tout étincelante; mais bien moins brillante cependant que je ne l'avais vue en allant à l'île de France et point par continuité, ni si visible au loin. Je me rappelle l'avoir encore rencontrée très-lumineuse en quittant New-York en 1794; mais sa lumière était alors d'une nuance toute différente de celle-ci, comme cette dernière l'était de celle dont j'ai parlé au commencement du voyage. Le premier officier de la *Marchioness d'Exeter* m'assura l'avoir rencontrée ainsi plusieurs fois, et dans des parages très-opposés : il avait à ce sujet une singulière opinion, il attribuait ce phénomène à la réflexion du ciel et des étoiles sur la mer, à travers une atmosphère chargée d'humidité; mais les faits et l'observation détruisent une si faible assertion; et nous nous en référons à l'explication des savans que nous avons rapportée.

Je suis surpris, comme le furent la plupart des Anglais dans le convoi, de ce que, connaissant le départ des flottes de l'Inde, le ministère français n'envoya à leur rencontre aucune escadre légère qui eût certainement réussi à prendre quelques-uns des bâtimens. Circonstance extraordinaire! depuis notre départ de Madras jusqu'à notre arrivée aux attérages d'Angleterre,

nous ne vîmes aucun bâtiment de guerre ennemi, soit français, hollandais ou espagnol.

Enfin le 8 septembre, à huit heures du matin, nous avons connaissance de *star-point*, ou de la pointe ouest de *old England*, selon l'expression des Anglais. L'après-midi du même jour un bot vint à bord, et conduisit à terre plusieurs passagers empressés de s'y rendre. Le 9 à sept heures du matin, nous nous trouvons par le travers de l'île de Wight. Le 10, nous passons devant Douvres, où nous laissons le reste de nos passagers, et où j'aperçois distinctement les nouvelles et nombreuses fortifications faites depuis le commencement de la guerre.

Le temps était beau et clair; nous distinguions facilement la côte de France, devant laquelle croisaient plusieurs bâtimens de guerre anglais. Combien je souffrais de me trouver si près de mon pays, après trois années d'absence, et de ne pouvoir y aborder! J'étais prisonnier, et j'avais de plus la cruelle perspective de l'être encore long-temps, parce que, à cette époque, l'ancien cartel d'échange n'avait point été mis à exécution, et qu'il y avait beaucoup d'acharnement entre les deux gouvernemens, celui de France faisant de grandes dispositions pour une descente en Angleterre, et celui de ce pays ayant de puissans moyens pour la repousser.

Le même jour un officier de la marine royale vint à notre bord, et choisit parmi l'équipage un certain nombre de matelots pour les conduire à bord des vaisseaux de guerre, ce qui se pratique de même à bord de tous les bâtimens marchands qui arrivent. Nous mouillâmes le même jour en rade de Deal, où étaient rassemblés un grand nombre de transports qui devaient embarquer des troupes, destinées à une de ces expéditions dont l'Angleterre aime à instruire l'Europe long-temps avant qu'elles ne partent, afin, sans doute, qu'on ne soit pas surpris des brillans exploits qu'elles doivent achever. On a vu depuis, et on doit se rappeler comment celle-ci se termina, combien de temps elle fut retenue dans les dunes par des obstacles sans cesse renaissans; combien de temps elle mit à se rendre dans les ports de l'Elbe, avec quelle vigueur elle agit en Hanovre, avec quelle célérité elle revint au lieu d'où elle était partie, sans avoir fait changer, comme elle l'avait promis, la face du continent.

CHAPITRE XVI.

Départ du vaisseau de la compagnie. — Arrivée à bord du *Sandwich.* — Des prisons-ships. — Parole. — Arrivée à Thame, comté d'Oxford.

Le 11 du même mois, notre vaisseau leva l'ancre et fut mouiller à Margatte, port devant lequel nous demeurâmes deux jours, par rapport aux vents contraires. Le 13, il s'avança jusqu'à Sheerness, où se trouvent toujours en temps de guerre des vaisseaux du roi en station. Le 14, nous entrâmes dans la Tamise, et nous nous rendîmes jusqu'à Gravesend. Le 15, étant à la voile pour aller à Bridge-Town, lieu où s'arrêtent ordinairement les bâtimens de la compagnie pour y faire leurs premiers déchargemens, les officiers de la douane vinrent à bord et commencèrent à rechercher avec la plus grande exactitude tous les objets de contrebande, objets qui sont en grand nombre, surtout pour les vaisseaux qui viennent de l'Inde; les toiles peintes particulièrement sont extrêmement prohibées; et un officier, comme un passager, s'exposerait à faire confisquer tous ses effets si

un morceau de toile de couleur, même usé, se trouvait dans sa malle. A cet effet, les précautions de notre équipage furent très-grandes avant d'arriver.

Le même jour un officier de la marine royale vint à bord pour prendre les prisonniers de guerre et les conduire à bord d'une corvette devant le port de Gravesend. Nous nous trouvâmes rassemblés sur le soir plus de cent cinquante Français sans compter une centaine de matelots anglais pressés, de sorte qu'avec l'équipage et plusieurs femmes venues de terre, nous étions sur un très-petit bâtiment plus de trois cents personnes. Nous ne pouvions faire un pas sans nous toucher; il fallut bien nous arranger comme nous pûmes et dormir où nous trouvions à reposer la tête. On nous laissa jusqu'au lendemain sans nous donner aucune ration. Ainsi, sur-le-champ je me vis tomber de la plus grande commodité dans l'abandon de tout, et je commençai à sentir le changement d'administration.

Quelle différence d'avec le traitement de la compagnie! Comment concilier un caractère si opposé chez les individus de la même nation? N'y a-t-il donc que l'orgueil qui les conduise dans leurs établissemens de l'Inde? Ou sont-ils plus inhumains sous un climat plus inconstant et plus rigoureux?

Le lendemain, c'est-à-dire le 16 septembre, on nous fit embarquer à bord d'un *press-ship* pour nous conduire à Chatam. Ce fut bien une autre situation ici. La plupart de ces bâtimens, appelés *press-men* ou *press-ship* sont des bricks dans la cale desquels on pratique une espèce de cave ou de cachot, pour y renfermer les matelots pressés que l'on veut conduire d'un port dans l'autre. Celui où nous étions était un brick d'environ soixante tonneaux, dont une partie ou la moitié de la cale était pratiquée pour servir de cachot, et avait à peu près dix pieds carrés sur sept ou huit d'élévation.

Ce local, très-malpropre et infect, ne recevait de jour que par une ouverture supérieure d'à peu près deux pieds de largeur. Nous nous y trouvions réunis à peu près soixante Français; nous pouvions à peine remuer et encore moins nous coucher. Nous n'avions la liberté de monter sur le pont que douze à la fois, et encore depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, moment auquel on nous faisait tous descendre pour nous renfermer, au moyen d'une grille de fer qui y laissait passer très-peu de jour. La nuit nous étions obligés de faire tous nos besoins dans une grande baie dont nous respirions les exhalaisons jusqu'au lendemain matin. C'était à qui s'approcherait de l'ouver-

ture pour respirer un peu d'air salubre. En vérité, il semble que l'administration anglaise, dans sa conduite envers les prisonniers de guerre, se soit attachée à les faire souffrir par la privation de la substance la plus nécessaire aux élémens de la vie. C'est du moins celle qu'elle a tenue dans diverses circonstances frappantes et plus généralement dans l'invention de ses *prisons-ships*.

Notre ration, par jour, consistait en une demi-livre de très-mauvais biscuit et une demi-livre de bœuf salé, vieux et gâté. Encore il paraît que notre traitement fut passablement modéré en comparaison de celui qu'ont souffert des Français avec lesquels je me suis trouvé par la suite, et qui m'ont assuré qu'ils avaient été pendant plus de quinze jours renfermés cent cinquante hommes dans un pareil trou, couchés sur du sable mouillé, apporté à dessein, et à un quarteron de biscuit par jour.

Rendus à Chatam le 20 au matin, on nous conduisit à bord du *Sandwich*, vaisseau à trois ponts, servant de prison, dans lequel se trouvaient cinq cents autres prisonniers, tant Français qu'Espagnols et nègres des colonies. Sitôt après notre arrivée, nos effets furent scrupuleusement examinés pour voir si nous n'avions pas d'armes, des liqueurs fortes ou des papiers pu-

blics, qui sont extrêmement défendus dans toutes les prisons d'Angleterre. L'administration est très-sévère à cet égard et enjoint fortement aux équipages des vaisseaux prison-ships, comme aux servans des prisons de terre, de n'en apporter aucun aux prisonniers, sous peine des plus rudes châtimens; mais l'appât du gain est plus fort que la crainte; les prisonniers trouvent toujours les moyens de s'en procurer au moyen de quelques schellings donnés aux matelots ou aux soldats de la garnison.

Après la visite, on nous fit descendre dans un endroit particulier, désigné, nous dit-on, pour les officiers, mais où demeuraient également beaucoup de matelots qui étaient venus s'y établir. A chaque extrémité de ce local était un hôpital; un pour les galeux, l'autre pour les fiévreux. Nous commençâmes à recevoir la ration, qui était, par jour, d'une livre et demie de pain, d'une demi-livre de viande, un tiers d'once de sel et deux onces de pois. Pendant cette guerre, le transport-board, craignant une représaille des mauvais traitemens envers les prisonniers anglais en France, avait permis l'établissement sur le pont d'un petit marché de légumes, de bière, de fil, etc...

Je me vis ainsi pour la seconde fois de ma vie renfermé dans ces malheureuses prisons-

ships, où les Français ont éprouvé tant de vexations en tout genre, tant de duretés et d'insultes de la part de leurs geôliers. Oh! si je pouvais faire entendre ma voix parmi mes compatriotes et leur exposer un tableau animé de tout ce que leurs frères, ou amis, ou concitoyens ont souffert depuis quinze ans dans les diverses prisons de la Grande-Bretagne! comme je toucherais les âmes compatissantes et les enflammerais d'une juste vengeance envers ces perfides insulaires, fléaux des autres nations, tyrans des mers, qui n'aspirent qu'à asservir toutes les colonies, et à rendre l'Europe tributaire de leur monopole et de leur commerce. Déjà, je le sais, on a cherché à les dépeindre tels qu'ils sont, on a tenté bien des fois de les démasquer; la France entière n'est pas encore revenue sur leur compte.

Chacune de ces prisons-ships avait en outre des endroits destinés aux prisonniers, un vrai cachot, sous le titre de *black-hol*, dans lequel étaient renfermés pour quelque temps au pain et à l'eau, ceux qui cherchaient à s'évader ou s'étaient évadés, ou se montraient trop récalcitrans envers leurs gardiens. Le plus ordinairement ce trou était situé en avant du vaisseau, dans la cale, privé de toute lumière et de toute commodité. J'ai vu et connu des prisonniers

qui, pour y être restés quelques jours, en étaient tombés malades, d'autres qui sont morts des suites de la contagion qu'ils y avaient gagnée, ou des miasmes corrompus qu'ils y avaient respirés.

Quelque malheureux que fussent les prisonniers à bord de ces vaisseaux, cependant le sort de ceux qui n'avaient aucun moyen par eux-mêmes, ou qui ne pouvaient recevoir de secours de leur famille, était en quelque sorte moins déplorable que celui de ceux qui, étant dans le même cas, se trouvaient consignés dans les prisons de terre, parce que là, au moins, ils avaient pour eux l'abri, la sécheresse du local et l'avantage d'être clos en hiver. Tandis qu'à Porchester, à Norman-Cros, et dans plusieurs autres prisons de terre, ils n'étaient point à l'abri des injures du temps, et que, par un raffinement de cruauté, on les faisait sortir sur le plus léger prétexte au milieu de la pluie ou de la neige.

Combien de coups de fusils tirés dans leur cloison et d'individus tués ou blessés sous prétexte de révolte! combien de coups de baïonnettes donnés à de pauvres malheureux qui s'approchaient trop près des sentinelles! combien d'autres mis à une faible demi-ration pour leur faire avouer quelque secret, ou les punir tous de

quelques fautes de leurs camarades! j'en atteste tous ceux qui y ont séjourné pendant les deux dernières guerres, ou depuis 1793. Ce n'est pas tout: leurs hôpitaux pour leurs malades prisonniers, ont participé à ces horreurs; et même comme lieux d'asile et de secours à l'humanité souffrante, on peut dire qu'ils ont renchéri sur la cruauté des prisons. On n'y trouvait ni linges, ni vivres, ni médicamens; sous les rapports des soins et des préposés à la santé, on y plaçait les cœurs les plus endurcis. Les malades s'y sont vus souvent dépouiller de leurs vêtemens par d'infâmes infirmiers. Enfin qui le croira? des blessés y ont souvent subi des opérations cruelles et inutiles!

O Anglais! si la France n'est pas encore désabusée sur votre politique et votre inimitié innée pour elle, que de maux vous pouvez lui faire endurer par la suite! Je sais qu'elle ne partagera jamais vos sentimens: les siens sont plus nobles et plus généreux; mais, du moins, qu'elle songe et veille à sa sûreté, à sa splendeur, et que le passé soit pour elle une leçon toujours présente!

Quelques jours après mon arrivée à bord du *Sandwich*, son séjour ne m'étant point du tout agréable, et craignant d'y rester si je ne faisais aucune réclamation, ou si je n'employais per-

sonne en ma faveur, je pris le parti d'écrire au général Clinton, qui m'avait laissé son adresse et qui avait promis de m'être utile. J'appris, en effet, quelque temps après par ses lettres qu'aussitôt la réception de la mienne, il s'était rendu au Transport-office pour demander ma parole, et qu'il l'avait obtenue sans difficulté. Je lui dus donc ce bienfait important, qui l'était encore bien davantage dans les circonstances où l'on en accordait très-peu, et je ne doute pas que sans lui je fusse resté à bord jusqu'à mon échange ou jusqu'à la paix.

Ce fut de lui, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, que je reçus le plus d'honnêtetés dans notre traversée de Madras en Angleterre. Prisonnier de guerre français et bien au-dessous de lui par la fortune et la naissance, je lui dois cette faible marque de reconnaissance, et je me plairai dans tous les temps à rendre le témoignage le plus flatteur de son caractère. Soyons Anglais, soyons Français, mais soyons hommes premièrement!

Le 6 octobre je reçus donc mon passe-port pour aller sur parole à Thame dans le comté d'Oxford. Je sortis le lendemain de prison et descendis à terre à environ deux milles de Chatam, où se trouvaient deux chaises de poste qui devaient conduire cinq autres officiers avec moi au même

cautionnement. Nous passâmes d'abord sur les hauteurs de Chatam, puis par Seven-Cask, Croydon, Kingston, Uxbridge, Beaconsfield et High-Wicombe, faisant en tout cent dix-huit milles, et un peu plus d'un quart de chemin que si nous eussions passé par Londres; mais notre feuille de route portait de ne pas nous approcher davantage de la capitale.

Nous arrivâmes le 8 sur les trois heures de l'après-midi à Thame, où nous trouvâmes à peu près soixante autres officiers français, dont une vingtaine de l'armée de Saint-Domingue, de la capitulation du Cap, sous le général Rochambeau. Il nous fut très-difficile de trouver des logemens chez les habitans, qui dès le principe du cautionnement avaient montré beaucoup de répugnance à recevoir chez eux des Français. Cependant ils se relâchèrent beaucoup par la suite; car nous nous y sommes trouvés plus de deux cents.

CHAPITRE XVII.

De Thame et de ses habitans. — Climat d'Angleterre. — Population. — Dette nationale.

Mon intention n'est point d'entrer dans des détails exacts et minutieux sur l'Angleterre et ses habitans. Cette tâche n'est point de mon ressort, et est bien au-dessus de mes forces. Des écrivains distingués se sont exercés sur cette partie et l'ont fait connaître sous plusieurs rapports. Néanmoins je crois qu'il reste beaucoup à faire, à voir et à dire. Ce n'est point d'ailleurs à un prisonnier qui a constamment resté stable dans le même endroit et n'a pas été à même de voir les choses et les hommes, qu'il est permis d'en juger. Je ne parlerai donc point de ce que je n'ai point vu; je me contenterai de rapporter quelques faits isolés que j'ai crus intéressans, ou qui n'ont point encore paru dans les ouvrages de géographie.

Thame est une petite ville de campagne, située dans le comté d'Oxford, à quinze milles de distance de cette ville et à quarante-cinq de Londres. Ses environs produisent du blé, de l'a-

voine, des fèves, et on y recueille également beaucoup de patates, qu'on transporte aux villes voisines ; on y élève aussi des moutons. Le comté, qui est un des plus productifs de l'Angleterre, fait encore un grand commerce de chevaux et de bœufs. La ville, qui ne consiste, à proprement parler, que dans une seule rue d'un demi-mille d'étendue, peut contenir deux à trois mille habitans. Il s'y trouve quelques bourgeois aisés, mais beaucoup de petits artisans ; un grand nombre de filles et de femmes travaillent en dentelle. Il y a un marché tous les mardis, et en outre trois grandes foires par an pour les bestiaux. Cette ville tire son nom de la petite rivière *Thame*, qui y passe et a sa source quelques milles plus haut. Ce ruisseau, se joignant plus bas à l'Isis, forme, m'a-t-on dit, la Tamise.

Les habitans sont tous protestans de différentes sectes; je n'y ai connu ni quakers, ni catholiques. Dès notre arrivée, le peuple, loin de se montrer disposé en notre faveur, ou d'avoir quelques égards pour notre situation, commença à nous provoquer et nous insulter tous les jours. Bien des fois il en vint avec quelques-uns de nous aux voies de fait, et nous fûmes obligés d'avoir recours aux autorités et de les faire punir. Nous eûmes beau leur montrer de

la douceur et vouloir rester tranquilles, jamais, pendant les cinq années que j'y suis resté, je ne les ai vus revenir sur notre compte et sur notre conduite, tant est grande la force des préjugés et de l'éducation qu'on leur inculque dès leur naissance!

Les parens, les maîtres, comme leurs livres élémentaires, leur inspirent de bonne heure la haine du nom français, et leur répètent les hauts faits de leurs compatriotes, rabaissant tous ceux des autres nations. Au sortir de l'enfance, comme ils savent presque tous lire, ils ont dans les mains une foule de journaux qui leur pervertissent le raisonnement et les entretiennent dans ces sentimens de patriotisme qui leur feraient faire les plus grands sacrifices pour soutenir le nom anglais.

Je ne dis rien de cette nation insulaire qu'on n'ait déjà répété bien des fois, et que leurs écrivains mêmes n'en aient dit.

Voici comme en parle Goldsmith dans son Citoyen du Monde : « Les étrangers sont généralement frappés de leur insolence lorsqu'ils arrivent parmi eux ; on les insulte ou on les tourne en ridicule partout ; nulle part ils n'éprouvent ces premières bienséances qui sont des preuves d'une honnête communication, avant toute autre liaison. S'ils voyagent dans l'intérieur, ils y trouvent ou trop de grossièreté ou

trop de jalousie pour y cultiver un certain rapprochement ; à chaque instant leur dégoût est augmenté, et ils s'en retournent chez eux pour considérer ce pays comme celui du spleen, de l'insolence et de la méchanceté. En un mot, l'Angleterre est le dernier pays du monde où je voudrais voyager par esprit de diversion ; mais le premier par voie d'instruction. Je choisirais mes connaissances ailleurs et mes amis en Angleterre. » Il ajoute dans un autre endroit : « On peut aisément distinguer le peuple anglais des autres peuples, par un orgueil invétéré, l'impatience et une certaine âpreté de caractère. »

Quant au climat d'Angleterre, rien de plus inconstant dans le monde, dit Swift, si ce n'est l'esprit de ses habitans. Nous avons fréquemment dans la même journée toutes les saisons de l'année ; j'ai frissonné quelquefois dans la canicule, et été obligé, d'autres fois, de me dépouiller au mois de janvier. J'ai été me coucher en août, et me suis levé dans les variations de décembre.

La population d'Angleterre en 1377 était évaluée à deux millions quatre-vingt-douze mille neuf cent soixante-dix-huit âmes, en 1483 à quatre millions six cent quatre-vingt-neuf mille ; en 1688 à six millions cinq cent mille ; en 1786

à huit millions. Le nombre de maisons et de chaumières est supputé de neuf cent trente-cinq mille quatre cent trente-quatre. Au mois d'avril 1807, la dette nationale anglaise se montait à six cent quarante millions sept cent cinquante-six mille livres sterling ou quinze milliards trois cent soixante-dix-huit millions cent quarante-quatre mille livres tournois à vingt-quatre la livre sterling. En 1794, cette même dette n'était que de deux cent soixante millions sterling. Sur ce dernier exposé, un curieux a fait le calcul suivant, que l'on pourrait plus que doubler aujourd'hui par l'augmentation de cette même dette. Si un homme comptait cent schellings par minute pendant douze heures par jour, il lui faudrait mille sept cent quatre-vingt-dix-sept années deux cent quatre-vingt-trois jours neuf heures et deux minutes pour en venir à bout, toute cette somme montant à cinq milliards neuf cents millions de schellings. La pesanteur du monnayage étant de soixante-deux schellings par livre, poids de troy, le tout fournirait un poids de quatre-vingt-trois millions sept cent neuf mille neuf cent soixante-huit livres, qui exigerait pour être transporté quarante-un mille neuf cent trente-six chariots, portant chacun un tonneau, ou en supposant qu'un homme fût dans le cas de porter cent livres pe-

sant d'York à Londres, il faudrait huit cent trente-huit mille six cent soixante-dix hommes pour la transporter. L'étendue ou la largeur d'un schelling pouvant être supputée d'un pouce, si on les plaçait tous sur une ligne droite et se joignant, la ligne qu'ils comprendraient serait de quatre-vingt-trois mille soixante-dix milles, ou plus du double de la circonférence de la terre.

Supposant encore que l'intérêt d'une pareille somme soit de trois et demi pour cent par an, il monterait à neuf millions cent mille livres sterling. Existe-t-il dans le monde assez d'or pour pouvoir rembourser cette dette? S'il n'existe pas, l'or et l'argent en circulation feraient-ils face à cet emploi?

Les dépenses du gouvernement anglais pendant différentes guerres ont été calculées comme il suit : sous le règne de Guillaume III, elles montèrent à trente millions quatre cent quarante-six mille trois cent quatre-vingt-deux livres sterling; sous celui de la reine Anne, à quarante-trois millions trois cent soixante mille trois livres sterling; sous le règne de George Ier., à six millions quarante-huit mille deux cent soixante-sept livres sterling; pendant la guerre commencée en 1739 elles furent de quarante-six millions quatre cent dix-huit mille six cent qua-

tre-vingt-neuf mille livres sterling; pendant celle commencée en 1756 elles furent de cent onze millions deux cent soixante-onze mille neuf cent quatre-vingt-seize livres sterling; la guerre d'Amérique les fit monter à cent trente-neuf millions cent soixante-onze mille huit cent soixante-seize livres sterling; les armemens russes et espagnols élevèrent les dépenses à deux millions huit cent mille livres sterling. Enfin la dette contractée depuis 1792 jusqu'en 1795 fut de soixante-dix millions sterling. Les emprunts dans la guerre de 1793 à 1800 furent de cent quarante-sept millions cinq cent mille livres sterling en outre de la taxe de la rente.

CHAPITRE XVIII.

Étymologie des mots Albion et Britain. — Note des invasions en Angleterre. — Liste des guerres des Anglais avec la France. — Littérature anglaise. — Ouvrages périodiques. — Journaux anglais. — Leur nombre. — Commerce. — Marine.

M. Macpherson pense qu'alpin a la même étymologie que le mot *albion* ou plutôt *albin*, ancien nom de la Grande-Bretagne, venant de *alp*, île ou pays élevé : tandis que le nom présent de Bretagne, *Britain*, est dérivé de la langue celtique, *brait* ou *braid*, qui signifie étendu et *in* terre, ou terre étendue. Ceux qui lui ont donné une autre origine ou signification ont prouvé, dit-il, leur ignorance de notre ancien langage. Le roi Egbert la nomma pour la première fois *England* en 829.

La liste suivante des invasions en Angleterre faites par différens peuples et divers conquérans n'étant pas très-commune, je la joindrai ici pour l'instruction et l'amusement du lecteur, et je la ferai suivre par une notice des guerres

que nous avons eues avec cette puissance depuis 1116.

La première des invasions connues en Angleterre eut lieu sous Jules César, cinquante-cinq ans avant J.-C. Une seconde par les Romains, sous Plaute, arriva quarante-trois ans après J.-C., à compter de la naissance du Sauveur; la troisième par les Saxons en 447; par les Danois en 787, 832, 851, 866, 979 et 1012. Depuis la mort d'Édouard le Confesseur, savoir : en 1066, le 29 septembre par Guillaume de Normandie, elle fut heureuse; en 1069 par les Irlandais, qui ne réussirent pas; en 1071 par les Écossais, elle ne réussit pas; une autre par les mêmes en 1093, dans laquelle leur roi Malcolm fut tué; en 1101 par Robert de Normandie, elle ne réussit pas; en 1136 par les Écossais, également malheureuse; en 1139, sans succès; en 1217 par les Français, heureuse; en 1326, le 23 septembre, par Isabelle, femme d'Édouard II, avec succès; en juillet 1399 par le duc de Lancastre, elle fut heureuse; en 1416 par les Français, sans succès; en 1462 par Henri VI, sans succès; en 1470 par le lord Warwick, avec succès; en 1471 par Édouard IV, elle fut heureuse; dans la même année, par la femme de Henri VI, sans succès; en 1484, sous le lord Richemond; en 1485, 6 août, par le

même lord, elle eut du succès; en 1487 par Lambert Simmel, sans succès; en 1495 par Perkin Warbeck, sans succès; en 1497 par le même, sans plus de succès; en 1588 par Philippe, roi d'Espagne, sans succès; en 1650 par Charles II, sans succès; en 1685, le 25 mai, par le duc de Monmouth, sans succès; en 1688, 19 octobre, sous le prince d'Orange, qui réussit; la même année, le 22 de mars, par Jacques II, sans succès; en 1708, le 17 mars, par le prétendant, sans succès; en 1715 par le même, pas plus de réussite; en 1745, 14 juillet, sans succès; en 1797, le 22 février, par douze cents hommes descendus dans le pays de Galles, ils furent tous pris. Nous avons depuis quelques années, en français, un petit volume in-8°. qui donne l'historique de ces diverses invasions.

Depuis la guerre de 1116, qui dura deux ans entre la France et l'Angleterre, on compte les suivantes entre les deux états : guerre commencée en 1161, et dura vingt-cinq ans; en 1141, ne dura qu'un an; en 1201, dura quinze ans; en 1224, dura dix-neuf ans; en 1294, dura cinq ans; en 1339, dura vingt-un ans; en 1368, dura cinquante-deux ans; en 1422, dura quarante-neuf ans; en 1492, ne dura qu'un mois; en 1512, dura deux ans; en 1521, dura six ans;

en 1549, dura un an; en 1557, dura deux ans; en 1562, dura deux ans; en 1627, dura deux ans; en 1666, dura un an; en 1689, dura dix ans; en 1702, dura onze ans; en 1744, dura quatre ans; en 1756, dura sept ans; en 1778, la guerre dite d'Amérique; en 1793, celle qui se termina le 27 mars 1802; en 1803, et se termina au mois d'avril 1814.

Je n'entreprendrai point d'examiner ni de comparer les littératures française et anglaise. Cet objet mériterait une plume exercée, et beaucoup d'érudition dans les deux langues. Les Anglais ont, comme nous, des écrivains dans toutes les branches de la philosophie et de la littérature; ils en ont qui égalent les nôtres dans certaines parties, d'autres qui les surpassent dans d'autres; ils en ont enfin, je crois, qui nous sont inférieurs dans certains genres. Il serait bien intéressant de pouvoir développer ces données comme elles le méritent; elles fourniraient bien certainement matière à un ouvrage curieux, et je m'étonne de ce qu'il n'a pas encore été écrit.

En Angleterre, on imprime peu ailleurs qu'à Londres; ce qui fait que les libraires et les imprimeurs sont très-multipliés dans la capitale; on a calculé qu'il s'y imprimait annuellement plus de huit cents ouvrages ou pamphlets, dont

chaque copie l'une dans l'autre pouvait rapporter deux cent quarante livres sterling. Les remises en masse procédant des impressions et de la vente de livres dans la même ville ont été évaluées à près d'un million sterling; ce commerce fournit de l'emploi à deux mille personnes.

En Angleterre, plus qu'en France, les libraires se sont attaché divers départemens; il y en a qui ne tiennent que des livres de médecine et d'autres les classiques; on trouve plus particulièrement chez quelques-uns les ouvrages français, chez d'autres les livres allemands, etc.; chez ceux-ci les livres rares. On cite le magasin de Lackington comme une des curiosités de la métropole qui méritent d'être vues par tous les étrangers; il contient plus d'un million de volumes. Le détail des bibliothéques publiques et particulières appartient à une description de Londres.

En 1806, on faisait nombre de huit papiers-nouv elles, qui paraissaient tous les matins; de six, qui paraissaient tous les soirs; de neuf, trois fois par semaine; de neuf autres, qui paraissaient tous les dimanches et n'étaient qu'une récapitulation de ceux de la semaine; enfin de onze qui n'étaient publiés que le samedi et étaient de ceux qui avaient le plus de débit.

Le revenu de tous ces journaux, pour le gouvernement, était en 1793, où le nombre était cependant moins considérable, de cent-quarante-deux mille deux cent quatre-vingts livres sterling. De 1792 à 1793 il y eut dix-sept millions soixante-treize mille six cent vingt-une feuilles imprimées et qui donnèrent cent quarante-deux mille deux cent quatre-vingts livres sterling. En 1794 le nombre des feuilles transportées par la poste, depuis l'amendement à la loi fait par M. Palmer, fut de près de douze millions par an.

Les ouvrages périodiques de littérature pour chaque science ne sont pas moins nombreux; et, comme ceux-ci sont d'un intérêt un peu plus grand que les papiers-nouvelles, je crois qu'il ne sera pas hors de propos d'en présenter la liste aux amateurs, telle qu'elle en a paru en 1808.

Agriculture.

Magasin d'agriculture; Annales d'agriculture; Magasin du fermier.

Antiquités.

Cabinet d'antiquités et de topographie; Magasin de l'antiquaire et de la librairie archéologique; les Antiquités d'architecture de la Grande-Bretagne

Arts et sciences.

L'Artiste ou Suite d'essais dans les sciences et les arts; Magasin philosophique; Répertoire des arts, des manufactures et de l'agriculture; Réflexions sur les découvertes en philosophie, en mécanique et agriculture.

Bibliographie.

Censura litteraria; Biographie évangélique.

Critique.

Révision annuelle et histoire de la littérature; le Magasin anti-jacobin ou Censeur politique et littéraire de tous les mois; le Critique breton; la Révision critique; la Révision éclectique; la Révision d'Édimbourg; Registre annuel littéraire ou Fastes de littérature étrangère et domestique; Révision de chaque mois ou Journal littéraire étendu; la Révision d'Oxford.

Histoire.

Registre annuel, ou Examen de l'histoire, de la politique et de la littérature de l'année; Nouvelle série, ou Registre annuel, etc.; Nouveau registre annuel; Registre annuel pour l'Asie.

Médecine.

Journal de médecine et de chirurgie d'Édim-

bourg; Revue de médecine de Londres; Revue de médecine et de chirurgie; Journal de médecine et de physique.

Mélanges.

L'Athénée ou Magasin de littérature, etc.; Liste de l'armée; le Beau monde, ou Magasin littéraire et des modes, par J.-B. Bell; la Belle assemblée; le Cabinet, ou Rapport pour chaque mois de littérature du beau monde; le Magasin de caricatures; Magasin européen; les Modes de Londres et de Paris; Magasin du gentilhomme; le Panorama littéraire; le Magasin des dames enrichies; le Musée des dames pour chaque mois; le Magasin risible ou le Cabinet agréable; Récréations littéraires, ou Magasin d'instruction générale et d'amusement; le Magasin de tous les mois ou Registre anglais; le Miroir, peignant les hommes et les manières; l'Avertisseur littéraire pour tous les mois; Chronique de la marine; Liste de la marine; Magasin de nouvelles caricatures politiques ou Histoire panoramique du temps; Archives des modes et de l'élégance de la cour; le Satiriste ou Météore pour chaque mois; Magasin écossais et Mélanges littéraires d'Édimbourg; le Magasin des jeux; le Magasin universel; le Muséum étonnant et Magasin extraordinaire.

Politique.

Débats du parlement, par Bell; Revue politique et Registre du mois.

Théologie.

L'Observateur chrétien; le Magasin chrétien; le Magasin évangélique; le Magasin de l'Évangile, ou Revue théologique; le Magasin du méthodiste; le Magasin du missionnaire; le Magasin de l'ecclésiastique orthodoxe; le Moniteur religieux, ou Magasin presbytérien d'Écosse; Revue théologique; le Magasin de la jeunesse, ou Mélange évangélique; Répertoire de théologie et de littérature générale.

Voyages.

Voyages modernes et contemporains.

Botanique.

Répertoire du botaniste, par Andrews; Magasin de botanique, par Curtis; Botanique anglaise, par Jacques Sowerby; Botanique étrangère, par Édouard Smith; Monographie du genre erica, par Andrews; les Géraniums, par le même; le Paradis de Londres, par W. Hooper; les Roses.

Théâtre.

Le Théâtre anglais, par madame Rinchbald.

Encyclopédies.

La Nouvelle encyclopédie, par Abraham Rees; Encyclopédie de Londres, par Jean Wilkes; Dictionnaire complet des arts et des sciences, par G. Gregory; Encyclopédie anglaise, par Guillaume Nicholson.

Les Beaux-Arts.

Le Microscome de Londres, ou Londres en miniature; la Galerie historique des peintures et portraits.

Géographie.

Le Monde, ou État présent de l'univers, par Cavendish Pelham.

Histoire.

Histoire de France, par François Leblois; Classiques historiques.

Minéralogie.

Minéralogie anglaise, par Jacques Sowerby.

Mélanges.

Le Nouveau Cuisinier de famille de Londres.

Musique.

Le Mentor, ou sainte Cécile à l'école; Cabinet de musique.

Histoire naturelle.

Mélanges anglais, par Jacques Sowerby; Magasin de zoologie.

Poésie.

Les Poëtes.

Topographie.

Les Beautés d'Angleterre et du pays de Galles, par Édouard Wedlake, Brayley et Jean Britton; les Beautés d'Écosse, par R. Forsyth.

D'après un calcul fait en 1793, l'on croit que l'Angleterre contient soixante-treize millions deux cent quatre-vingt-neuf mille six cent huit acres de terre, dont le revenu annuel est près de cinquante millions sterling; les terres en friche en Angleterre, compris le pays de Galles, sont de sept millions huit cent quatre-vingt-huit mille sept cent soixante-dix-sept acres; en Écosse de quatorze millions deux cent treize mille deux cent vingt-quatre acres. Les revenus du gouvernement, du temps de la révolution, n'excédaient pas deux millions cent mille livres sterling; en 1786, ils étaient portés à douze millions cinq cent quatre-vingt-huit mille quatre cent quarante-une livres sterling; en 1791, à plus de vingt-six millions sterling; en 1803, ils montaient à près de vingt-huit millions. Les sommes

levées annuellement dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, les revenus compris, montaient à cette époque à trente millions cent soixante-quinze mille trois cents livres sterling.

Les exportations, en 1788, furent de dix-huit millions deux cent quatre-vingt-seize mille cent soixante-six livres sterling; les importations furent de dix-sept millions huit cent quatre mille vingt-quatre livres sterling; en 1793 elles furent de vingt-quatre millions; et en 1794 de vingt-sept millions. En 1797, la valeur totale des marchandises anglaises et étrangères exportées monta à vingt-neuf millions deux cent dix-sept mille quarante-une livres sterling; en 1798 elle fut de plus de trente-quatre millions. Sur le montant de la dernière année la valeur des cotons monta à un million sept cent vingt-cinq mille livres; le fer travaillé à six cent soixante-dix-huit mille; les toiles à quatre-vingt-huit mille; marchandises en laines à quatre millions neuf cent soixante-dix-huit mille livres sterling. La valeur des objets de manufactures anglaises exportés annuellement, d'après un calcul de six années, finissant en 1792, et en en exceptant les domaines britanniques, fut de cinq millions quatre cent soixante-six mille deux cent cinquante-trois livres sterling; sur lesquels six cent cinq mille cinquante-cinq livres expor-

tées en Espagne et aux Canaries; six cent quarante-trois mille cinq cent cinquante-trois livres en Portugal et à Madère; sept cent soixante-trois mille cent soixante livres en Allemagne; sept cent quarante-six mille sept cent quinze livres en Hollande; deux cent soixante-dix-huit mille cinquante-quatre livres en Russie; cent soixante mille cent trente-une livres en Danemarck et en Norwége; sept cent dix-sept mille huit cent sept livres en France; sept cent vingt-deux mille deux cent vingt-une livres en Italie et à Venise; soixante-treize mille vingt-six livres en Turquie; quarante-un mille cinq cent soixante-quinze livres en Suède; aux États-Unis d'Amérique pour deux millions huit cent sept mille trois cent six livres sterling; aux Indes orientales un million huit cent quarante-cinq mille neuf cent soixante-deux livres. Les importations au Bengale, sur des vaisseaux anglais, montèrent pendant trois années consécutives; savoir : en 1796, 1797 et 1798, à la somme d'un million neuf cent trente-quatre mille six cent quarante-deux livres sterling; et les importations par vaisseaux sous pavillon étranger, comprenant ceux de l'Inde et ceux venant des Manilles et de Chine, montèrent à un million cinq cent quatre-vingt-onze mille deux cent vingt-six livres sterling. Les exportations

du Bengale, pendant ces trois années et par vaisseaux anglais, montèrent à sept millions huit cent vingt-un mille trois cent quarante-une livres sterling; les exportations du même endroit, par vaisseaux étrangers, montèrent à un million neuf cent trente-trois mille deux cents livres sterling; sur lesquelles sommes la valeur de cinq millions huit cent soixante-sept mille deux cent quatre-vingt-onze livres sterling fut apportée en Europe. Les importations à Madras, pendant les mêmes années et pour le compte de la compagnie, montèrent à neuf cent quatre-vingt-six mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf livres sterling, et les exportations du même port à un million cinq cent trente-quatre mille huit cent deux livres sterling. Les importations à Bombay, pour les mêmes années et au compte de la compagnie, montèrent à cinq cent quarante mille neuf cent quatre-vingt-quatorze livres sterling, et les exportations à six cent quatre-vingt-onze mille cinq cent cinquante-cinq livres sterling, sur lesquelles six cent deux mille sept cent soixante-treize livres sterling furent apportées en Europe.

Terminons ces données générales sur l'Angleterre par un aperçu également général de sa marine marchande et militaire. Le tonnage des bâtimens marchands en Angleterre est d'en-

viron un million huit cent mille tonneaux; les matelots employés à ce service passent deux cent mille hommes. La marine royale est évaluée à cinq cent mille tonneaux, et conduite par cent douze mille marins; de sorte que la totalité des marins en Angleterre est d'environ trois cent mille, et le port des vaisseaux et bâtimens de deux millions trois cent mille tonneaux.

Dans le courant de 1797, treize mille cinq cents bâtimens chargés de toute espèce de marchandises, et évaluées de soixante à soixante-dix millions sterling, firent voile du port de Londres ou y arrivèrent.

Voici quel était, au mois de janvier 1807, l'état de la marine royale; état suffisamment connu, mais auquel les gouvernemens d'Europe paraissent faire si peu d'attention. Il y avait en commission cent trente-trois vaisseaux de ligne, dont quatre-vingt-un étaient à la mer; treize autres de cinquante à quarante-quatre canons, dont huit à la mer; cent soixante-trois frégates, dont cent vingt-trois à la mer; cent quatre-vingt-dix corvettes, dont cent quarante-cinq à la mer; deux cent soixante-six bricks armés et autres bâtimens, dont deux cent un à la mer; faisant un nombre total de sept cent soixante-cinq bâtimens, dont cinq cent cinquante-huit étaient à la mer. Il y avait outre cela en commission cinquante

vaisseaux de ligne, dont dix-neuf de cinquante à quarante-quatre canons; cinquante-deux frégates, cinquante corvettes et douze bricks ou autres bâtimens; total cent quatre-vingt-trois. De plus en construction trente-sept vaisseaux de ligne, trente-deux frégates, trente-neuf corvettes et autres, sept bricks canonniers; total cent quinze. Total général de la marine militaire, mille soixante-trois vaisseaux, dont deux cent vingt vaisseaux de ligne.

Finissons tous ces détails et ces vues gigantesques sur l'Angleterre par des réflexions faites, il y a plus de trente-cinq ans, par un auteur peu connu; mais dont il est peut-être important de reproduire aujourd'hui les idées. Je les offre à la méditation de tout lecteur impartial.

« La marine anglaise, l'objet éternel de tous les soins et de tout l'encouragement de l'administration, en même temps l'épée et le bouclier de l'état, a vu celle d'Espagne et celle de France (nous pouvons ajouter aujourd'hui celles de Hollande et de Copenhague) s'anéantir devant elle. Ce grand coup paraît être porté avec tant de force, qu'il n'y a pas la moindre apparence que ces deux nations puissent s'en relever de long-temps : le comble même du malheur pour elles est l'aveuglement volontaire et l'espèce d'é-

tourdissement où elles semblent s'entretenir sur ses conséquences. La Grande-Bretagne apprécie tous les avantages de cette situation des choses, et visera sans cesse aux moyens de les maintenir dans cet état. Cependant un calcul exact du sang et des dépenses qu'il lui en a coûté pour y atteindre, une juste appréciation de ses ressources morales et physiques doivent lui faire connaître que c'est le dernier degré d'extension de tous ses ressorts, et qu'en leur demandant des efforts plus grands elle s'expose à les briser; il ne s'agit donc pour elle que de s'y conserver et de s'y maintenir, et, pour cela, elle est intéressée à laisser aux parties opposées des avantages assez sensibles, pour endormir des ressentimens et des jalousies qui pourraient lui devenir funestes. (N'est-ce pas ce qu'elle a fait depuis cette époque, c'est-à-dire depuis 1777?)

» Si, pour entrer dans le sens de ces spéculateurs oisifs, qui se consolent en France des fautes passées, par des projets vains et des rêves insensés, on veut supposer la possibilité de faire descendre de grandes armées sur ses côtes à travers les tonnerres et les marches rapides de ses flottes, l'Angleterre ne serait point encore conquise après ce premier miracle. Ses forces offensives et défensives habituelles augmentées des

levées qu'on peut calculer sur sa population, et animées de l'esprit patriotique qui y subsistera autant que la haine de l'esclavage et le gouvernement libre qui la nourrit, pourraient repousser de son sein des ennemis nombreux et aguerris; tandis que ses escadres victorieuses mettraient leurs flottes en poudre, désoleraient leurs côtes et viendraient leur fermer le passage au retour. »

Quant à l'espoir de sa chute fondé sur les conséquences de sa dette, le même auteur y répond ainsi : « De ce que l'attente des créanciers de l'état se borne et se bornera toujours au paiement pur et simple des intérêts convenus de leurs capitaux de sa part, il faut conclure que tant que ce paiement sera fidèlement rempli, et les dépenses publiques suppléées en outre par le produit des taxes, le système du gouvernement sera inébranlable. Quant à déterminer jusqu'où l'Angleterre pourra soutenir l'énorme fardeau de cet engagement inviolable, à travers une foule de causes, d'événemens et de conjonctures, qui peuvent distraire les fonds qui y sont destinés, c'est ce qui n'est guère possible sans une multitude de suppositions que les fautes passées, l'affaiblissement présent, les préoccupations et les dispositions de l'Europe entière ne rendent vraisemblables que dans un avenir très-éloigné.

« Cette époque peut être infiniment reculée par les accroissemens possibles et probables du commerce de la Grande-Bretagne. Si la conduite qu'elle tient pour s'emparer de celui de l'univers est soutenue de sa part, et favorisée par les occasions ou les fautes de ses ennemis, il n'est ni chimérique, ni hors des vues de son ambition, d'augmenter un jour ses moyens de tous ceux de l'Espagne et de la France, dans le nouveau monde et en Asie. Alors, il faudrait envisager sa ruine dans des futurités éloignées, comme dépendante absolument de l'énormité même de sa puissance, dont l'instabilité des choses humaines assurerait la chute, mais nullement des causes que la haine politique a en son pouvoir, ou qu'elle peut admettre dans ses calculs [1]. »

[1] Essais Politiques, attribués à Rutledge, chap. II.

DISCOURS

SUR LE CARACTÈRE, LES MOEURS, LA RELIGION, LES CASTES, LES LOIS ET LES ARTS DES INDIENS.

La description des Indiens donnée par Megasthènes, il y a deux mille ans, s'accorde dans tous ses détails avec les récits les plus fidèles qui en ont été faits, depuis cette époque mémorable de leur histoire, jusqu'au temps présent. Ces belles proportions de structure, cette vivacité d'entendement, cette urbanité dans les mœurs, cette expression spirituelle de la physionomie, ce respect pour leurs coutumes, leur religion et leurs lois, qui avaient été remarqués par les historiens de la Grèce, distinguent encore ce peuple extraordinaire.

Interdits par les règlemens les plus sévères de leur code religieux de s'allier aux nations étrangères, sous peine d'attirer sur eux et leurs familles un éternel déshonneur, les Indiens ont conservé sans tache la pureté de leur origine. Le fanatisme mahométan épuisa sa rage sur leur inflexible fermeté; leurs vainqueurs purent as-

servir leurs personnes, mais ne purent soumettre leurs sentimens; ni l'espoir de la récompense, ni la crainte du châtiment ne purent les engager à abandonner les usages immémoriaux de leurs ancêtres qu'avait sanctifiés le sublime auteur de leur religion, et qu'il leur avait enjoint d'observer.

L'exemple d'un peuple voluptueux ne put corrompre leurs principes; l'oppression d'une tyrannie inflexible ne put affaiblir leur résolution; et la race indienne, après avoir éprouvé maintes longues persécutions, conserve encore aujourd'hui le système de théologie et de jurisprudence qui l'avait rendue un peuple civilisé, long-temps avant que les nations de l'Europe ne fussent sorties de leur grossière barbarie.

A quelle époque de l'histoire du monde ce système fut-il promulgué parmi les Indiens? c'est ce qu'il est très-difficile de déterminer. Leurs propres récits sur son origine sont si enveloppés de nuages et d'allégories, qu'on ne peut guère y ajouter foi; mais, d'après des recherches exactes sur cet objet intéressant, il paraît probable que les instituts de Menu, qui sont un abrégé de leurs devoirs civils et religieux, furent écrits neuf cents ans avant ces institutions, et que les anciens sages de l'Indostan avaient prêché la doctrine des Védas plusieurs siècles avant qu'on

ne l'eût mise par écrit. En effet, il est évident qu'un système de morale si compliqué, et qui a une influence si absolue sur les esprits de ses sectateurs, ne peut avoir été perfectionné que par la sagesse accumulée des siècles.

Les principes religieux ont pu avoir été introduits d'abord dans l'Inde par quelque grand législateur, dans la première ébauche des arts et des sciences; mais les institutions civiles greffées sur ces principes par les connaissances acquises de l'esprit humain n'ont dû parvenir à leur maturité que suivant les circonstances, et ne commencer à être en vigueur que par le laps des temps.

Nous trouvons dans les Puranas, qui sont les anciens livres indiens qui traitent de la création et de la généalogie de leurs dieux et de leurs héros, un récit de la création et du déluge, qui a beaucoup de rapport avec le contenu du premier livre de Moïse, si l'on en sépare les fables ridicules qui s'y trouvent mêlées.

Le récit indien suppose que le premier Menu fut le grand aïeul de l'espèce humaine; que la terre fut peuplée de ses descendans qui, après un long espace de temps, devinrent si corrompus que Dieu, irrité de leur implacable méchanceté, occasiona un déluge universel qui détruisit toutes ses créatures, à l'exception du sep-

tième Menu, qui, avec quelques hommes sages et leurs femmes, de même qu'avec un couple de toutes espèces d'animaux, fut sauvé dans une arche miraculeuse. D'après les résultats extraits des calculs de Maya et de Panasara, les deux plus grands astronomes indiens, cet événement eut lieu environ l'an du monde 1803, qui est, d'après la chronologie de Newton, postérieur de trois-cent-quarante-sept ans au déluge de Moïse.

Les Indiens divisent leur histoire chronologique en quatre âges, dont le dernier paraît avoir commencé au déluge général. Ils supposent que pendant ces quatre âges la Divinité est descendue neuf fois sur la terre sous différentes formes, afin d'encourager les vertus et de punir les vices des hommes, et qu'elle doit descendre une dixième fois, lorsque les égaremens de notre faible mortalité auront rendu de nouveau sa présence nécessaire.

Le système de théologie des Indiens est, dans toutes ses parties, d'une nature obscure et abstraite, et au-dessus de la portée d'un observateur ordinaire. Une doctrine si étendue et embrassant une variété presque infinie de matières morales et politiques, exige, sans doute, les recherches les plus sérieuses et les plus soignées; mais, quoiqu'on ait beaucoup écrit sur ce sujet, et qu'on ait découvert plusieurs faits très-curieux,

cependant je crains encore que nous ne restions pour toujours dans l'ignorance, quant à plusieurs de ses branches, et particulièrement quant à la métaphysique; et, à cet égard, je ne peux m'empêcher d'observer que l'on croit généralement que les brames ont une répugnance invincible à révéler les mystères de leur religion.

Je ne prétends pas que cela soit entièrement faux, mais j'affirme que je n'ai jamais rencontré un semblable obstacle parmi les brames avec lesquels j'ai eu occasion de m'entretenir. Je suis au contraire plus porté à croire que notre ignorance sur ce point ne vient premièrement que de la grande obscurité du sujet par lui-même, et ensuite de la connaissance superficielle que nous avons de leur langue, qui nous empêche de comprendre un système si abstrait et si mystérieux.

Je ne prétends pas non plus avoir pénétré bien profondément dans ce labyrinthe; mais en examinant le système des brames, j'ai toujours observé qu'il semble renfermer un éloignement marqué des plans ordinaires et des convenances de la vie humaine. Il ne paraît pas renfermer des principes bien déterminés et bien établis de la religion, mais consister plutôt dans quelques règles purement relatives au régime. Ces règlemens sont les plus incommodes qu'un mauvais

génie ait pu imaginer, et le châtiment qui accompagne leur plus légère infraction (l'exclusion entière de la société) est le plus terrible qu'on puisse infliger à un être raisonnable.

Comment un système qui se trouve en opposition, dans presque tous les instans de la vie, avec les convenances générales, a-t-il pu subsister si long-temps? C'est ce qui doit exciter notre étonnement, à moins qu'il n'ait sa source dans cette étrange manie de l'esprit humain, qui nous porte à résister, avec une incroyable fermeté, aux règles ordinaires de la vérité et de la raison, et à acquiescer avec le plus grand entêtement à ce dont il est impossible que nous comprenions jamais ni les motifs, ni la fin. Quelle qu'en soit la raison, la théologie des Indiens subsiste depuis une longue suite de siècles; elle a survécu à l'intolérance du fanatisme chrétien et mahométan, et conservé sans tache son système complet. Au milieu d'une invasion étrangère et d'une anarchie domestique, elle présente encore aujourd'hui à l'esprit philosophique le caractère le plus extraordinaire du monde moral.

Tous les Indiens, en général, croient fermement à un être invisible qui conduit toutes choses, à l'immortalité de l'âme et à un état futur de peines et de châtimens; état qui con-

siste dans la transmigration des âmes, après la mort, dans différens corps, suivant les crimes ou l'innocence de ceux qu'elles avaient d'abord animés.

Les Vedas ne reconnaissent qu'un seul Dieu qu'ils nomment *Brahma* ou le grand être. Il est regardé comme un être sans forme, dont l'essence est incompréhensible, et qui, en conséquence, doit être adoré sous les symboles représentatifs de ses divins attributs. La triple divinité de Wishnou, Brahma et Siva, qui est désigné par le mot mystérieux *Om*, est, dit-on, l'emblème des puissances créatrice, préservative et conservatrice du Tout-Puissant; la loi enjoint de l'adorer devant les images de ces attributs, aussi-bien que devant celles de toutes les autres qualités de sa divine nature. De cette source est provenu ce système de polythéisme, qu'ont réussi à si bien établir parmi toutes les nations de l'Inde, des prêtres qui se fondèrent toujours sur les craintes d'un peuple simple et crédule. De là aussi est provenue cette foule de fables ridicules, nées de l'imagination des poëtes, et à l'explication desquelles a été employé tant de savoir et d'érudition.

Monsieur G. Jones, président de l'académie de Calcuta, dont l'intelligence semble avoir embrassé toute l'étendue de la science, prouve

dans sa dissertation sur les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, l'affinité des systèmes du polythéisme établis parmi les Grecs et les Romains, et du culte particulier des Indiens. Il montre de plus les rapports qu'ils ont avec les religions de l'Égypte, de la Chine, de la Perse, de la Phrygie, de la Phénicie, de la Syrie, et peut-être de quelques-unes des îles des royaumes du nord de l'Amérique; quant au système gothique répandu dans les régions du nord de l'Europe, il fait voir que, s'il n'était pas en apparence semblable à ceux de la Grèce et de l'Italie, il était presque le même sous une autre forme et sous un costume asiatique. Il fait ensuite une comparaison très-curieuse entre les faux dieux de l'Inde et de l'Europe, et conclut de là qu'il existait une connexion évidente entre les anciennes nations idolâtres de l'Égypte, de l'Inde, de la Grèce et de l'Italie, long-temps avant qu'elles n'émigrassent pour leurs différens établissemens et conséquemment avant la naissance de Moïse.

Le même académicien, dans son discours sur les Chinois, a manifesté hautement la conviction où il était que le Buddha des Indiens était indubitablement le *Foë* des Chinois, de même que le dieu du Japon et le *Wooden* des Goths; opinion qui est parfaitement d'accord avec les recherches du savant et laborieux Kœmpfer, et qui, étant

peut-être fondée sur celle-ci, aura été ensuite fortifiée par de nouvelles recherches. Quelque fondement que puisse avoir cette objection, elle n'affaiblira pas la première assertion, lorsque nous considèrerons que les députés chinois, à leur introduction auprès du sérédan, ou grand-prêtre de l'empire birman, se prosternèrent devant lui, et adorèrent ensuite une image de Gaudma avec une ferveur plus religieuse que n'aurait dû y engager une civilité ordinaire ou une soumission aux coutumes d'un autre pays. Les bonzes de la Chine, comme les rhahaans d'Ava, portent le jaune pour couleur sacerdotale; et l'on peut apercevoir une ressemblance frappante entre leurs usages et leurs cérémonies.

L'image qui représente Buddha est appelée *Gaudma* ou *Goutume*, dénomination prise communément aujourd'hui pour Buddha lui-même. Cette image est l'objet principal du culte dans tous les pays situés entre le Bengale et la Chine. Les sectaires de Buddha soutiennent contre ceux de Brahma l'honneur de l'ancienneté, et sont certainement plus nombreux. Les Cingalais dans Ceylan sont des Buddhaïstes de la plus pure origine; les Birmans de l'Indostan reconnaissent avoir reçu d'eux leur religion dès le principe: elle fut apportée, disent le rhahaans de Zehoo (Ceylan) à Arracan, et de là introduite dans Ava et

probablement en Chine; car les Birmans affirment avec confiance que les Chinois sont buddhaïstes.

Les Indiens de toute classe reconnaissent Buddha pour être le neuvième avatar ou descendant de la Divinité. En vertu de sa qualité de conservateur, il réforma les doctrines contenues dans le Veda, et défendit sévèrement les sacrifices des bestiaux et la privation de la vie de quelque être que ce fût. Il est appelé l'auteur du bonheur. Le lieu de sa résidence fut découvert à Gaya dans le Bengale par l'illustre Amaza, si célèbre parmi les hommes, qui fit faire une image du suprême Buddha, et lui érigea un culte. « Respect soit en toi sous la forme de Buddha! respect soit en toi, seigneur de la terre! respect soit en toi, incarné de la Divinité et seul éternel! respect soit en toi, ô Dieu! sous la forme de miséricorde! »

Quelle que puisse être l'antiquité du culte de Buddha, on ne peut douter de la vaste étendue de son établissement. Kœmpfer, en parlant de Budz ou du Seasca des Japonais, dit : « J'ai beaucoup de raisons pour croire, d'après l'affinité du nom et le véritable caractère de sa religion, que son auteur et son fondateur est la même personne que les brames appellent Buddha, et regardent comme l'esprit essentiel de Wishnou ou de leur divinité, qui fit sa neuvième appa-

rition dans le monde sous ce nom. Les Pégouins l'appellent Samana-Chutama [1]. »

Le même auteur, en traitant de l'introduction de Buddha en Chine, dit : « Environ l'an du Christ 518, un Darma, très-grand saint, et le vingt-troisième successeur du divin Seasca ou Buddha, vint en Chine du Sectensescu, comme l'expriment les écrivains du Japon, c'est-à-dire de cette partie du monde qui gît à l'ouest eu égard au Japon, et jeta, à proprement parler, les premiers fondemens solides du buddhaïsme dans ce puissant empire [2]. »

Les Siamois expriment dans leur langue le Buddha des Indiens et des Birmans par le mot *Pooth* ou *Pood*, que le vulgaire nomme *Poo*, et qui, sans choquer grandement la vérité, peut être converti par les Chinois en *Foë*. La terminaison tamulique *en*, fait naître, selon la remarque de M. Chambers, une ressemblance frappante entre *Pood* et le *Wooden* des Goths.

Tous ceux qui se sont entretenus avec les naturels de l'Inde savent que le jour de Buddha est le *dies Mercurii*, le mercredi ou le jour de Wooden des Indiens. Cependant la chronologie, que l'on doit toujours regarder comme un meilleur

[1] Voyez l'*Histoire du Japon*, liv. IV, chap. 6.

[2] Voyez le même ouvrage, liv. IV, chap. 6.

guide vers la vérité, que les conséquences tirées de la ressemblance des mots et de l'induction des étymologies, ne suffit pas pour établir cette ressemblance entre Buddha et Wooden.

L'époque dela neuvièmeincarnation de Wishnou fut très-antérieure à l'existence du héros déifié de la Scandinavie. M. G. Jones fixe le temps où Buddha parut sur la terre à mille quatorze ans avant la naissance du Christ. Odin ou Wooden fleurissait à une époque non bien reculée du Dieu des chrétiens, et fut, selon quelques-uns, contemporain de Pompée et de Jules César. L'auteur des Antiquités du Nord la fixe à soixante-dix ans après l'ère chrétienne; et même le Gaudma des Birmans, philosophe qui s'instruisit dans les écoles indiennes de la religion hétérodoxe et de la philosophie de Buddha, doit avoir vécu, conformément à leur récit, cinq cents ans avant Wooden.

On ne peut supposer l'omission d'un si long intervalle; mais, si la supposition a rapport au dieu primitif Odin, et non au vainqueur du Nord, les attributs de cette dernière divinité sont aussi opposés à ceux de Buddha, qui n'était lui-même qu'une incarnation de Wishnou, que les dates sont différentes.

Ce dieu, dont la doctrine fut établie dans la Scandinavie, était un dieu de terreur, dont les sectaires portaient l'épée partout, et répandaient

la désolation dans toutes les régions ; tandis que le neuvième avatar apporta sur la terre l'olivier de la paix, et ne vint au monde que pour prévenir des actes sanguinaires.

Ces contradictions apparentes nous portent naturellement à douter que Buddha et Wooden soient les mêmes personnages. Leurs doctrines sont évidemment opposées, et leurs époques éloignées. Si le génie distingué qui a tant contribué, dans ces derniers temps, à éclairer l'Orient, eût subsisté plus long-temps pour l'instruction et les délices du genre humain, il eût probablement éclairci cette obscurité, et levé le voile épais qui couvre encore les annales de l'antiquité. Cette matière, au point où elle est maintenant, offre un vaste champ aux théories et aux vues de l'imagination ; et, comme la probabilité augmente de pouvoir rapporter toutes les différentes formes de cultes religieux à une seule origine sacrée et primitive, les recherches deviennent en proportion plus intéressantes, et réveillent dans un esprit réfléchi une suite d'idées sérieuses et profondes.

Il serait aussi déplacé qu'ennuyeux d'occuper nos lecteurs des fables, de la mythologie et des allégories extravagantes, dont est enveloppée et obscurcie la religion des brames et des buddhaïstes. Il suffit d'observer que les Birmans

croient à la métempsycose, et que leurs âmes, après avoir éprouvé un certain nombre de transmigrations, seront à la fin reçues, soit dans leur Olympe, sur la montagne Mezou (qui est, suivant le capitaine Wilford, le pôle-nord du ciel des Indiens, et autour duquel ils placent le jardin d'Indra, qu'ils dépeignent comme le siége du plaisir); ou seront envoyées dans un lieu particulier, destiné aux châtimens de Dieu, pour y subir des tourmens mérités. La miséricorde est, selon eux, le premier attribut de la Divinité. « Respect soit en toi, disent-ils, ô Dieu! sous la forme de miséricorde : » et ils adorent leur Dieu en étendant la miséricorde sur toutes ses créatures [1].

Nous avons déjà eu occasion d'observer que les institutions des Indiens ont principalement égard à certains règlemens concernant leur manière de vivre. La caste supérieure des brames ne mange rien de ce qui a eu vie; les autres ordres, suivant leur infériorité, sont moins astreints à ce précepte. En arrivant aux plus bas degrés, on ne trouve plus aucune contrainte, à l'exception de la défense de manger de la chair de vache.

Dans les classes les plus élevées, on ne peut manger qu'à de certaines heures, et dans des circonstances particulières : la nourriture doit

être préparée de leurs propres mains, ou au moins par une personne de la caste; cependant cela n'est pas d'un usage général. Ils ne peuvent manger deux fois de ce qui a été apprêté pour un seul repas; ils doivent prendre le repas le corps nu. Si une personne étrangère à la caste entre dans le lieu où un brame apprête sa nourriture, tous les mets doivent être jetés dehors. Il y a encore plusieurs autres règlemens, tels que ceux pour se laver, pour prier, etc., qui tous outre-passent également les usages de la vie, et qui, sous un point de vue militaire, produiraient les plus dangereux effets.

En considérant les choses sous le point de vue présent, je suis convaincu que c'est étrangement se méprendre que de considérer les brames comme de simples ecclésiastiques. Il y eut sans doute un temps où cet ordre se dévoua entièrement au ministère de la religion; mais cette époque de leur ancienne pureté est passée, et les brames sont aujourd'hui indifféremment marchands, banquiers ou soldats.

Le côté le plus aimable de leur caractère est peut-être leur grande tolérance en matière d'opinions religieuses; trait particulier à leur caste, et qu'ont remarqué toutes les personnes instruites de leurs usages. Voici d'ailleurs quelle est leur véritable manière de penser à ce sujet : un

Indien ne peut concevoir la possibilité d'un être raisonnable qui poursuit et détruit une créature, son semblable, et cela, simplement pour le maintien d'un point de doctrine spéculative. A Poonah, métropole de l'empire des Marattes, et siége de l'autorité des brames, il se trouve plusieurs mosquées et une église chrétienne, où les sectaires des deux religions peuvent faire leurs dévotions sans aucun empêchement, ni éprouver de vexations. Quel noble exemple de modération, quand on l'oppose surtout aux principes hypocrites et sanguinaires des dévots chrétiens et musulmans!

Certaines causes cependant ont concouru à produire cette liberté d'opinions, indépendamment de leurs sentimens naturels : les Indiens furent pendant plusieurs siècles sous la puissance des vainqueurs mahométans, qui tolérèrent leur religion. La magnificence, l'éclat et l'autorité de leurs empereurs donnèrent au peuple indien une haute idée de la supériorité des musulmans; idée qu'ils ont toujours conservée, même dans leur présent état d'émancipation politique. C'est pourquoi ils regarderaient comme une marque de profanation d'interrompre le culte particulier d'un peuple qu'ils ont été accoutumés depuis des siècles à regarder avec crainte et respect.

La même opinion existe en faveur des Euro-

péens. Je ne crois pas qu'aucun outrage pût engager les naturels à commettre quelque offense envers un blanc; ce n'est même qu'après des récidives d'injures et de provocations qu'ils peuvent perdre le respect qu'ils ont pour le caractère européen. La force des préjugés peut être d'un très-grand secours, en propageant cette tolérance universelle; car les divisions des castes en tribus particulières, séparées éternellement les unes des autres, lui donnent très-fort l'apparence d'un orgueil spirituel; mais il est digne de remarque que la même indifférence pour les distinctions religieuses eut lieu parmi les Grecs et les Romains, qui, de même que les Indiens d'aujourd'hui, croyaient à la pluralité des dieux; ce qui me paraît être un des traits les plus frappans du polythéisme.

La distinction constante des classes, et les professions héréditaires assignées à chacune, est une des institutions les plus remarquables des Indiens, et mérite encore notre attention, quoiqu'elle soit bien moins strictement observée qu'autrefois. Quant au mélange des classes, les autorités du sanscrit diffèrent en plusieurs occasions : celles dont l'une de ces autorités fait mention sont omises par une autre ; les textes diffèrent même sur les professions attribuées à quelques tribus. Mais une comparaison de plusieurs

de ces autorités, et quelques observations sur les divisions des classes, pourront contribuer à éclaircir ce sujet, dans lequel se trouve un peu d'embarras.

Une de celles dont je ferai usage est le *Jatimala*, ou la guirlande des classes, extrait du *Rudragamala-Tantra*, qui se trouve plus d'accord, en certains points, avec les usages et les opinions reçues, que les ordonnances de Menu et le grand *Herma-Purana*. Sur des objets plus importans, son autorité ne pourrait être comparée avec celle du *Herma-Sastra;* mais on peut l'admettre sur celui des classes; car les Tantras forment une branche de littérature en grande considération, quoique beaucoup négligée maintenant. Leur origine fabuleuse les fait descendre des révélations de *Siva à Parvatti*, confirmées par Wishnou, et appelées pour cela Agama, venant des lettres initiales de trois mots d'un verset du *Todala-Tantra*. Savoir : « Procédant de la bouche de *Siva*, entendu par la déesse née de la Montagne, admis par le fils de *Vaduserva*, il reçoit de là son nom d'Agama. »

Il est fait mention de trente-six classes mélangées; mais, suivant quelques opinions, ce nombre renferme les quatre tribus primitives, et, suivant d'autres autorités, toutes les tribus primitives. Le texte cité du grand *Herma-*

Purana, dont M. Hallied a donné une version, donne le nom de trente-neuf classes mélangées. Le *Jatimala* fait mention très-clairement d'un plus grand nombre; quant aux quatre tribus primitives, il suffira de citer ici le *Jatimala*, qui donne la distinction des brames suivant les dix régions auxquelles leurs ancêtres ont appartenu; cette distinction existe encore parmi eux. « A la première création, par Brahma, les brames naquirent, avec le Veda, de la bouche de Brahma; de son bras naquirent les cshatrigas; de sa cuisse les vaisyas; de son pied les sudras, tous avec leurs femmes. »

Le seigneur de la création, en les voyant, dit : « Quelles seront vos occupations? » ils répliquèrent : « Nous ne sommes pas nos maîtres, ô Dieu! ordonne-nous ce que nous devons faire. » Le Seigneur Dieu, en les voyant, et comparant leurs travaux, fit la première classe supérieure à toutes les autres; et, comme cette première classe avait beaucoup de penchant pour les sciences divines, *brahmveda*, elle fut faite en conséquence bramine; la protectrice du mal, *cshastre*, fut faite *cshatriga;* celle dont la profession, *vesa*, consiste dans le commerce, dans l'art militaire, et protége le genre humain, qui fait prospérer l'agriculture et a soin des troupeaux, fut nommée *vaisya;* la quatrième devait servir

volontairement les trois autres classes, et devenir en conséquence *sudra*; elle devait même se prosterner humblement à leurs pieds.

Il est dit, dans un autre endroit : « Un chef de la tribu, second-né, fut apporté par l'aigle de Wishnou de *Saca-Dwipa*. Les brames de Saca-Dwipa furent ainsi connus dans le Jumbu-Dwipa. Dans cette dernière région, on connaît dix espèces de brames, savoir : sareswata, canaja-cubja, ganda, maithila, utcala, dravida, marahastra, tailinga, guisava, et casmira, habitant les différens pays dont ils ont tiré leur nom. Leurs fils et leurs petits-fils sont regardés comme prêtres, canya-cubja, et ainsi de suite des neuf autres. Leur postérité, descendant de Menou, habite également les contrées du midi; d'autres résident dans Anga-Banga et Calinga; quelques-uns dans Camupa et Odra; d'autres dans Sumbha-Désa; les seconds-nés, engendrés des premiers princes, ont été établis dans Bada, Magadha, Vasendra, Chola, Swernnagrama, China, Cula, Saca, et Berbera.

Suivent les principales classes mêlées qui sont provenues du mélange des mariages des tribus originelles. Elles sont au nombre de onze, savoir : 1°. murd'hishictica, dont la fonction est d'apprendre les exercices militaires; 2°. ambash'lha, ou vaidya, dont la profession est la science de la

médecine; 3°. nishada ou parasava, dont l'état est de pêcher du poisson; 4°. mahishya, dont la profession est la musique, l'astronomie ou la garde des troupeaux; 5°. ugra, dont la profession est de tuer ou d'attraper les animaux qui vivent dans les trous; 6°. carara, ceux qui approchent les princes ou secrétaires; 7°. suta, ceux qui dressent les chevaux et conduisent les chars; 8°. magadha, ceux dont l'état est de voyager avec des marchandises; 9°. et 10°. vaideha et ayogava; l'occupation des premiers est de servir les femmes, celle des seconds est d'être charpentiers; 11°. eshatty, ou eshatte, ceux qui sont employés à tuer ou attraper les animaux qui vivent cachés.

Après ces onze classes, viennent celles qui sont issues du mélange de la première et seconde branche; enfin, celles issues du concours des différentes classes de la seconde branche. Quiconque s'associe avec les sept dernières tribus est déchu irrévocablement de sa classe; quiconque se baigne dans les puits ou dans les étangs qu'ils ont construits, ou boit de leurs eaux, doit être purifié par les cinq produits de la vache; quiconque approche de leurs femmes est infailliblement dégradé de sa classe. Il serait aussi inutile qu'ennuyeux de poursuivre la comparaison; car je soupçonne que leur origine est

imaginaire, et qu'à l'exception des classes mêlées données par Menu, les autres sont des dénominations de profession, plutôt que de véritables classes, et qu'elles doivent être considérées plutôt comme des compagnies d'artisans que comme des classes distinctes.

Dans les tables comparatives, les classes sont désignées avec leur origine et les professions particulières qui leur sont assignées. Il serait important de rechercher jusqu'à quel point chacun est obligé, par les institutions primitives, de se soumettre rigoureusement à la profession de sa classe. Les gens de loi ont amplement commenté les textes qui concernent cet objet; et l'on trouve dans leurs écrits quelque différence d'opinions. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de telles perquisitions : aussi j'établirai brièvement l'opinion qui me paraît la mieux établie, d'après le texte des instituts de Menu et de plusieurs autorités légales.

Les moyens ordinaires de subsistance pour un brame sont d'assister aux sacrifices, d'apprendre les Vedas et de recevoir les offrandes; pour un cshatriga, de porter les armes; pour un vaisya, de faire le commerce, d'avoir soin des troupeaux et de l'agriculture; pour un sudra, de servir les plus hautes classes. La classe la plus recommandable, relativement à ces

quatre premières, est celle qui apprend les Vedas, défend le peuple, fait le commerce ou a soin des troupeaux, ou fait le service auprès des prêtres instruits et vertueux.

Un brame, incapable de vivre de son état, peut choisir, pour subsister, celui de soldat; s'il ne peut gagner la subsistance par aucun de ces moyens, il peut s'adonner aux soins de l'agriculture ou des troupeaux, ou trafiquer, en évitant certains profits. Un cshatriga, dans le malheur, peut subsister par tous les moyens; mais il ne doit pas avoir recours aux fonctions élevées. Dans les temps de calamités, il leur est accordé plus de latitude. La pratique de la médecine, et les autres professions à talent, la peinture et les autres arts libéraux, le travail à gages, les services domestiques, l'aumône et l'intérêt, sont encore des modes de subsistance accordés tant au brame qu'au cshatriga.

Un vaisya, incapable de subsister de ses fonctions, peut avoir recours aux professions serviles d'un sudra; celui-ci, ne trouvant pas à être employé au service d'hommes de classes supérieures, peut s'adonner aux arts mécaniques, adoptant de préférence ceux de la menuiserie et de la maçonnerie, ou les arts pratiques, tels que la peinture et l'écriture. En observant ces réglemens, il peut servir les hommes des

classes supérieures; et quoiqu'un homme d'une classe inférieure soit en général exclu des arts qui appartiennent aux plus hautes classes, cependant il est tout-à-fait permis au sudra de devenir négociant ou laboureur.

Outre les occupations particulières assignées à chacune des classes mêlées, elles ont le choix de suivre la profession qui appartient, suivant les règlemens, à la classe dont elles tirent leur origine du côté maternel. Enfin ont une pareille option ceux qui sont nés, en ligne directe, des classes, comme, par exemple, le murdhabhishicta, l'ambashtha, et autres, etc. Les classes mêlées ont aussi la permission de subsister par quelques-uns des emplois d'un sudra, c'est-à-dire, d'un service domestique, des arts mécaniques, du commerce ou de l'agriculture.

Il paraît, d'après cela, que presque toutes les professions, quoique assignées à chaque classe particulière, sont permises aux autres classes, et que les restrictions, loin d'être rigoureuses, ne réservent, par le fait, qu'une seule profession particulière, celle du brame, qui consiste à apprendre le Veda, et à remplir les fonctions qui appartiennent aux cérémonies religieuses.

Les classes sont assez nombreuses, mais leurs

subdivisions ont multiplié les distinctions à l'infini. La subordination de ces divisions serait rendue plus sensible par celle du brahmana et du cayastha, dont les différentes races sont très-distinguées, etc. Mais ces détails sont trop minutieux pour les continuer davantage, et le sujet en est par lui-même trop obscur. Les personnes jalouses d'en prendre de plus amples informations pourront avoir recours aux écrits des gat' tacas, ou des généalogistes dont les compositions sont en dialecte vulgaire, et connues sous le nom de culaji.

Il est dit dans le Veda que cette division de la société fut ordonnée par Dieu même, à la création du monde, et que la violation de ses principes serait suivie de la plus grande misère dans cette vie, et du plus terrible châtiment dans l'autre. C'est à graver ce commandement dans le cœur du peuple, de même qu'à le faire respecter par tous les moyens qui peuvent exciter ses intérêts ou éveiller sa crainte, qu'on instruit les brames, ce qui fait qu'on croit si parfaitement et si puissamment à sa vérité et à sa justice dans l'Indostan, que, même aujourd'hui, l'on trouve peu d'écarts frappans dans la démarcation des castes parmi les Indiens, quoique très-dégénérés de l'austère vertu de leurs ancêtres.

L'élévation des prêtres au-dessus des autres classes de la société a beaucoup contribué à la force, à la durée et à l'éclat du système indou; de même qu'elle leur a fourni les moyens de perpétuer les préjugés du peuple, sans enflammer ses passions.

La religion a naturellement une puissante influence sur le cœur humain: les anciens législateurs de l'Indostan l'employèrent avec succès pour fortifier et embellir leur doctrine. Par elle les théologiens s'immiscèrent non-seulement dans toutes les lois civiles et criminelles, mais encore dans les habitudes du peuple, et firent sanctifier les moindres actions de la vie. Afin de conserver et de perpétuer la suprématie de la religion, ils écrivirent leurs préceptes dans une langue que les plus bas ordres de l'état ne purent apprendre sans encourir les plus sévères châtimens. Les ministres de cette religion furent révêtus des plus grands priviléges, et leurs fonctions rendues héréditaires. Cependant cette faveur extraordinaire et ce pouvoir étendu n'ont jamais inspiré à leurs successeurs cette pédanterie présomptueuse et cet orgueil révoltant que la puissance religieuse n'a que trop souvent suscités. Les brames sont autant distingués par leur modestie, leur douceur dans le maintien de leurs opinions religieuses, leur libéralité et leur

tolérance pour celles des autres, que pour leur constance invariable et sans exemple dans l'adhésion à leur croyance.

Il est expressément défendu dans leurs sacrées écritures de faire des prosélytes; mais, en même temps, on y engage, avec le ton de la plus sublime éloquence, à accorder l'hospitalité, à être bienfaisant envers les étrangers comme envers ses amis, et à respecter toutes les différentes formes de cultes que le Tout-Puissant, par des desseins cachés et infinis, a accordées aux différentes races d'hommes. Une exhortation aussi sublime, si bien faite pour rappeler dans le cœur humain tous les sentimens de douceur et de compassion, n'a cependant pas réussi à produire dans toutes les classes nombreuses des Indiens, des effets aussi marqués et aussi salutaires; car, quoique leur caractère participe en général de cet esprit de bienveillance, et des maximes philanthropiques de leur système religieux, et que leurs mœurs puissent être, avec raison, regardées comme douces et honnêtes, on ne doit pas oublier qu'à une certaine époque de leur histoire, leurs autels furent souillés de sacrifices humains et qu'il existe même encore aujourd'hui quelques pratiques trop répandues parmi eux, qui indiquent la plus grande violence dans le caractère, et offrent des preuves frap-

pantes d'une forte disposition à la vengeance et à répandre le sang.

Les lois des Indiens sont intimement liées avec leur religion : ils croient qu'elles leur ont été données par Menu, et qu'elles ont reçu la sanction de Dieu. Il est enjoint une entière soumission à ces lois, comme devoir religieux ; et leur moindre violation est regardée comme une grave impiété. Aucun pouvoir humain n'a le droit de les altérer, encore moins de les annuler; et si, suivant les brames les plus instruits, il paraît essentiel d'y ajouter quelques nouveaux règlemens, on doit s'y disposer avec la plus sévère attention et n'y procéder qu'après la plus mûre délibération et les plus hautes considérations.

Quoique ces lois ne soient pas fondées sur les principes rigoureux d'une générale équité, elles sont cependant en tout admirablement bien adaptées au génie particulier du peuple pour lequel elles ont été faites ; ce qui est vraiment la perfection de toute espèce de lois.

Afin de maintenir cette division factice de la société, il fut indispensable aux législateurs de l'Indostan d'attacher à chaque classe des priviléges particuliers, et conséquemment d'introduire dans leur code pénal une variété de châtimens pour la même offense, châtimens qui devaient

être infligés suivant le rang et la condition du criminel; de sorte qu'un crime pour lequel un sudra ou un Indien de la quatrième classe devait perdre la vie, n'était puni dans un brame que d'une légère amende pécuniaire : et cependant le peuple ne regimba pas contre cette inégalité dans la loi, quoique le sudra, qui devait être puni, pût dans cette occasion manifester le désir d'être né dans une classe plus élevée que la sienne.

Les règlemens sur la propriété et le mariage, qui sont les fondemens de l'ordre social, sont, dans le code des Indiens, fortement garantis et observés avec exactitude. Les droits des individus y sont désignés avec la plus grande clarté et la plus grande précision, la sûreté générale y est soumise à des moyens sages et puissans : le mariage est déclaré un devoir indispensable pour tous les hommes; en conséquence, on enjoint aux parens de l'inculquer à leurs enfans, en le leur faisant contracter avant l'âge de puberté. La polygamie est permise; mais sur cet article, la coutume et les mœurs corrigent la loi : les Indiens tirent rarement avantage de cette indulgence. La virginité certaine de l'épousée est un point préliminaire et indispensable à l'union conjugale : l'infidélité de la part de la femme est, dans quelques castes, punie de mort; dans

d'autres, des plus rigoureux châtimens. La constance du côté du mari est très-recommandée, mais il n'y a point de peine établie, quant à la violation des droits du mariage, à moins que l'adultère ne soit commis avec une femme d'une caste supérieure; dans ce cas il est puni de mort. Néanmoins on y engage fortement les maris à conserver la sainteté de l'engagement qu'ils ont contracté. La postérité des adultères est marquée, dès sa naissance, du sceau indélébile du mépris public.

Dans toutes ces occasions les sentimens du peuple s'accordent avec la loi. Les idées justes qu'on eut de la chasteté des femmes, fondée sur ces moyens, donnèrent naissance à la coutume extraordinaire et épouvantable des femmes qui se brûlaient à la mort de leurs maris, coutume qui a excité naturellement tant d'horreur et d'étonnement dans l'esprit des Européens qui ont été témoins de cette cruelle cérémonie. La loi recommande cette pratique, mais n'y contraint pas. Cependant son observation est regardée comme un devoir religieux aussi-bien que comme une preuve indubitable de la plus pure vertu. En conséquence elle a plus ou moins prévalu dans tous les temps parmi les castes les plus élevées; et, malgré le désapprobation qu'elle a reçue du gouvernement anglais, nous sommes assu-

rés, d'aprés des preuves authentiques, qu'elle existe encore dans plusieurs parties de l'Indostan [2]...

Les lois indiennes règlent et fixent la propriété, selon les droits d'héritage, qui sont établis avec la plus grande exactitude. Aucun homme ne peut aliéner ses biens quelle que puisse être l'espèce de propriété qu'il possède, ni même en disposer en faveur de quelque enfant chéri : il doit les partager parmi tous ses enfans, et, quand il n'en a pas, parmi tous ses parens, au plus proche degré, et suivant les formes voulues par la loi; sont exceptés les effets qu'il peut avoir acquis heureusement dans la guerre, ou par son industrie dans la paix, ou par legs de parens ou amis, qui auront acquis une propriété par les mêmes moyens que nous venons de désigner, et dans les mêmes circonstances. Tous les biens de cette nature sont divisibles; le possesseur peut en disposer comme il lui plaît. Les fils sont autorisés à demander la part de leur héritage, même pendant la vie de leurs pères, et les parens ne peuvent la leur refuser, sous quelque prétexte que ce soit, si ce n'est dans le cas où les enfans sont déchus de leur caste, ou ont perdu l'honneur.

La propriété des femmes est réglée par des lois distinctes et convenables, mais d'aprés les

mêmes principes. Quels que soient l'argent et les bijoux qu'elles reçoivent de leurs parens ou de leurs maris, ils appartiennent, à leur mort, par droit d'héritage, à leurs filles qui ne sont pas encore mariées, et, à leur défaut, à leurs fils, soit qu'ils soient mariés ou non.

Toutes les terres, dans l'ancien Indostan, appartenaient en propre au souverain ; elles étaient distribuées en petites portions aux ryots ou laboureurs, qui tenaient leur ferme directement du prince, par des titres perpétuels et héréditaires. Les ryots payaient au souverain un sixième du produit de la terre, comme une espèce de rente; cette rente constituait les revenus de l'état ; elle était recueillie par des officiers particuliers qu'on appelait *choudries ;* ceux-ci la reversaient au gouvernement. Ces choudries appartenaient à la classe des laboureurs, étaient nommés par le souverain, et recevaient de lui une paye régulière ; ils étaient en outre revêtus du droit de taxe et de perquisitions sur les ryots, en cas de non-paiement de leurs rentes.

Il paraît, d'après cela, que dans les anciens royaumes de l'Indostan, toutes les propriétés territoriales appartenaient au souverain ; et que, quoique les laboureurs tinssent leurs fermes en perpétuité, et de temps immémorial, cependant

la loi autorisait le souverain à en priver le fermier qui ne payait pas régulièrement sa rente, et à la passer à un autre.

On n'a encore pu découvrir jusqu'à présent si le laboureur recevait un bail par écrit pour la terre qu'il tenait du souverain ; mais il semblerait qu'il ne l'avait pas, comme les ryots, dans les états modernes de l'Indostan où est établie une pareille coutume, ne tiennent leurs fermes que d'après une simple prescription. Quant aux concessions absolues de terre, les seuls renseignemens qu'on ait pu trouver à cet égard sont deux concessions en langue sanscrite d'un droit absolu de propriété d'une certaine portion de terrain accordée par le souverain à deux brames instruits, en faveur de leurs qualités religieuses et de leur érudition.

Pour donner de l'efficacité à ces lois et à ces réglemens, il fut établi, dans tout l'empire, des cours de justice, où toutes les procédures judiciaires furent observées dans l'ordre le plus parfait, et avec toute la régularité possible. On apporta la plus stricte attention à l'examen de la cause ; on permit au plaignant, comme à l'accusé d'employer des conseils, et les juges ne rendirent jamais une sentence sans avoir préalablement consulté un brame instruit, chargé d'assister à tous les procès civils et criminels.

Les gouvernemens civils des anciens états de l'Indostan, quoique constitués en monarchies absolues, étaient cependant dans l'exercice de leurs fonctions, resserrés dans les justes limites des lois, que, sur une croyance implicite de leur ancienne origine, l'on ne pouvait transgresser sans sacrilége. Les princes indiens étaient également obligés par religion, d'obéir eux-mêmes aux lois, et de les faire dûment observer, comme de les faire strictement respecter par leurs sujets.

Sous l'influence immédiate d'une religion, dont les ministres non-seulement étaient nés dans la classe la plus distinguée de la société, mais étaient encore revêtus de priviléges plus grands que ceux des princes mêmes, ceux-ci se trouvèrent bornés dans leur ambition. La tempérance et la modération formèrent les traits distinctifs de leur caractère.

Il y a sans doute, dans l'histoire ancienne et moderne du pays, des exceptions à ce tableau général du gouvernement des Indiens; mais, pour me servir du langage d'un illustre écrivain : « Les princes de l'Indostan n'eurent jamais, ni ne prétendirent avoir une autorité législative absolue, et ils furent toujours sous l'influence des lois, qu'on regardait comme divines, et dont aucun pouvoir, prétendait-on, ne

devait être dispensé dans aucun cas. Cependant les Indiens n'avaient pas la moindre idée de la liberté politique; jamais ces fiers et généreux sentimens auxquels elle donne naissance n'échauffèrent ni n'émurent leurs passions froides et tranquilles. L'influence du climat, jointe au despotisme du sacerdoce et de la superstition, empêcha que leur esprit acquît ces vertus mâles qui distinguent notre nature, et leur fit chérir les vices honteux et dégradans de l'avarice et de l'esclavage; et, quoique leurs connaissances dans les arts de la vie civile, dans la littérature et les sciences les rendissent un peuple ingénieux, intelligent, poli et industrieux, elles ne firent cependant pas germer en eux cet esprit d'indépendance sans lequel le commerce ne manque jamais de faire naître les passions intéressées, en même temps qu'il accumule les richesses, et sans lequel le savoir même est privé des généreux efforts qu'il était chargé d'exciter. Aussi l'établissement du commerce parmi les Indiens entretint-il cette fourberie et cette finesse qu'ils emploient dans tous leurs marchés, et la littérature des brames, en enrichissant leur pays de plusieurs nobles productions, contribua, dans le fait, à river les chaînes de la superstition qui avaient été forgées, dès le principe, pour tenir le peuple dans une ignorance entière de ces pré-

ceptes et de ces opinions, qui apprennent au genre humain à estimer les bienfaits de la liberté. »

Quoi qu'il en soit, cette race paisible d'hommes semble avoir joui, sous ses anciens gouvernemens, d'un grand degré de bonheur et de contentement : ce qui le prouve suffisamment, c'est le progrès qu'ils avaient fait dans les sciences abstraites, aussi-bien que dans plusieurs arts utiles et agréables.

Ce n'est que dans un état de prospérité et d'aisance, qui résulte d'une mutuelle confiance entre le peuple et ses chefs, que l'on peut acquérir autant de connaissances et de raffinement. Mais ni leur religion ni leur philosophie ne leur avaient appris à examiner la justice de faire un commerce de leurs semblables, et de soumettre plusieurs millions de leurs concitoyens au plus horrible comme au plus dégradant esclavage.

Ce commerce était autorisé par la loi; l'acquisition, la vente, l'affranchissement des esclaves avaient leur mode et leurs règlemens particuliers. Cette espèce misérable d'hommes ne formait point de corps séparé dans la communauté; ils étaient pris sans distinction parmi toutes les classes, à l'exception de celle des brames; et ils étaient considérés comme une partie nécessaire de l'établissement domestique de tous ceux

qui pouvaient les nourrir et les garder dans la maison des princes et des nobles. Les captifs faits dans une guerre légitime étaient seuls soumis à une ignominieuse servitude.

Mais, comme les plus grands malheurs peuvent, dans certaines circonstances, procurer quelque bien, les esclaves indiens devinrent utiles en temps de guerre, en recrutant promptement les armées dans des cas critiques, ou après une perte inattendue; car la force militaire de l'empire n'était pas, comme les institutions de l'ordre civil, réduite à un plan systématique.

Les Indiens, il est vrai, sont, avec raison, renommés dans l'histoire de l'Asie pour leur courage et leur persévérance; mais ils ont toujours été, de préférence, un peuple pacifique plutôt qu'un peuple guerrier. L'art de la guerre fut un de ceux qu'ils négligèrent entièrement, et leurs victoires furent plutôt gagnées par leur valeur que par leur habileté. Leur industrie cependant leur procura plusieurs armes destructives, qui semblent avoir déconcerté les intrépides soldats de la Grèce.

Ils connaissaient l'usage de la poudre à canon et des armes à feu, plusieurs siècles avant l'invasion d'Alexandre, et ils les employèrent avec succès, comme des armes de vengeance, contre leur formidable vainqueur. Leurs villes murées

étaient défendues à la fois par des canons de fer et de bois, quoique très-pesans et sujets à bien des inconvéniens. Les fusées, qu'on lance aujourd'hui avec tant de dextérité et d'effet, sont les vraies machines de guerre qui déconcertèrent la fermeté de la phalange macédonienne sur les rives de l'Hydaspe, et que Philostrate appelle le tonnerre et l'éclair des dieux. On croit que Beeshooerma, célèbre artiste, fut l'inventeur de leurs armes à feu.

Mais l'ancien Indostan mérite surtout une attention particulière, comme siége de la littérature et du commerce, et comme ayant été destiné à éclairer l'Europe et à lui procurer plusieurs de ses arts. La sagesse de l'Orient est célèbre dans l'histoire sacrée, ses richesses paraissent avoir excité l'envie dans tous les siècles, et avoir enflammé la cupidité de l'Occident. Ses somptueuses marchandises étaient recherchées avec le plus grand empressement aux foires annuelles de Tyr et de Babylone.

Les différentes productions de l'industrie des Indiens, et particulièrement celles de leurs charmantes et délicates manufactures en toile, trouvaient un ample et rapide débit parmi la foule voluptueuse qui se rendait à ces marchés renommés. A l'aide du chameau, que les Arabes appellent avec emphase le mouton du désert,

les Persans pouvaient avoir avec les provinces du nord de l'Indostan une communication régulière, et faire un commerce immense. L'esprit entreprenant des Phéniciens étendit, de bonne heure, la navigation entre la mer Rouge et les côtes du Guzerat et du Malabar. Au moyen de ces différens canaux établis, les richesses de l'est refluèrent dans la haute Égypte et dans la Grèce, des mêmes sources inépuisables qui alimentent encore aujourd'hui la vaste circulation de commerce, qui répand ses trésors et son luxe sur l'Europe moderne.

Ainsi les connaissances des arts curieux et perfectionnés, dans lesquels excellent les Indiens, se communiquèrent aux peuples de l'Égypte et de la Grèce. Sans chercher à décider la question de savoir qui de l'Égypte ou de l'Indostan aurait fait les premiers progrès dans la civilisation, l'on peut assurer comme une vérité indubitable qu'elles tirèrent un bénéfice et une assistance réciproques, dans leurs progrès, de la communication du commerce qui subsistait depuis un temps immémorial entre elles. Leurs poëmes fabuleux, conservés en langue sanscrite, et la ressemblance entre plusieurs coutumes indiennes et égyptiennes, sans parler du rapport de leurs systèmes mythologiques, attestent suffisamment cette vérité.

Il serait difficile de déterminer quelle espèce d'avantage le génie littéraire d'Athènes peut, à l'aide de ces moyens, avoir tiré du savoir des brames; mais il n'y a pas de doute que les principes de la philosophie de Pythagore, aussi-bien que ceux de la morale d'Aristote, ne fussent enseignés avec ardeur sur les rives du Gange, à l'époque où la terre classique de l'Attique n'était encore habitée que par des hordes pélasgiennes. A cette époque les brames avaient déjà fait des progrès considérables dans l'astronomie; et leurs études favorites de la logique et de la métaphysique se faisaient publiquement dans des écoles de philosophie.

Du côté de la simplicité et de la perfection de leurs opérations en arithmétique, ils surpassaient le reste du monde; ils inventèrent les nombres vulgaires, universellement répandus aujourd'hui en Europe. Ils n'étaient pas moins savans en géométrie, quoiqu'ils n'en appliquassent pas les principes aux usages de la vie, comme le démontre clairement leur ignorance en mécanique. Ils n'avaient que de légères notions en physiologie, et dans toutes les branches qui lui sont subordonnées. Aussi leurs connaissances en médecine étaient extrêmement bornées et imparfaites. Leur seul guide dans la guérison des maladies était, comme encore aujourd'hui parmi

leurs empiriques, l'expérience; dans celles qui exigeaient les secours de la chirurgie, ils attendaient tout du temps et de la nature.

Malgré la connaissance qu'ils avaient des corps célestes, et leur habileté dans le calcul des éclipses, leurs notions en géographie étaient aussi confuses qu'absurdes. Ils n'étaient pas moins ignorans dans la navigation, aussi-bien que dans les arts qui ont du rapport avec cette partie. Leurs ouvrages en astronomie, selon M. Jones, sont extrêmement nombreux; on en compte soixante-dix-neuf portés sur une seule liste. Si ces traités renferment les noms des principales étoiles visibles dans l'Inde, avec des observations sur leurs positions dans différens siècles, quelles découvertes ne doit-on pas en espérer dans cette science, et quelle certitude ne peut-il pas en résulter pour l'ancienne chronologie!

Cependant, si leurs progrès dans les sciences abstraites étaient imparfaits et bornés, leurs nombreuses productions dans les arts qui consolent et embellissent la vie indiquent la richesse de leurs talens littéraires, si elles n'en prouvent pas l'élégance. La richesse et la variété de leur imagination leur fournissent le moyen de donner à leurs sentimens les tournures d'une riche poésie ou du style mesuré de l'éloquence. Quoique

leurs compositions manquent souvent de ce simple mais brillant coloris qui orne et embellit la poésie, en même temps qu'il en forme le trait principal, elles passent néanmoins pour avoir beaucoup d'imagination et de feu.

Le mélange d'une dévotion exaltée, qui se trouve dans toute la littérature indienne, et qui n'entraîne que trop souvent les meilleurs écrivains dans des images ridicules et étrangères, contribue beaucoup à affaiblir leur jugement et à les rendre incapables d'un goût épuré; car on ne trouve point parmi les ouvrages les plus estimés du sanscrit, qui ont été publiés jusqu'à présent, cet ordre harmonieux et décent qui résulte de la culture de l'érudition et de la critique, et que le goût général des nations policées a regardé comme essentiel au génie et à la beauté des ouvrages littéraires.

Les brames ne négligèrent pourtant pas la construction grammaticale de leur langue abondante et énergique; ils en avaient accordé et épuré les idiomes, au moyen d'une syntaxe riche et claire, et d'une prosodie qui embrasse presque toutes les mesures des Grecs. Tel est le caractère de la langue sanscrite, d'où sont dérivés, dans leur origine, tous les différens dialectes de l'Inde, et qui n'est connue aujourd'hui que de quelques pandits instruits ou docteurs du pays, mais

qui renferme toute la science et le savoir des brames.

La force et la mélodie de cette langue avaient rendu les poëtes capables de prendre l'essor dans le poëme épique, et de fredonner dans le lyrique; d'enflammer l'esprit et le courage des héros, ou de l'adoucir par les tendresses de l'amour. Leur poésie dramatique est pleine des touches les plus animées et les plus pathétiques, quoique surchargée quelquefois d'ornemens, et généralement accompagnée d'une infinité de défauts. Mais ces sortes d'ouvrages ne doivent pas être jugés d'après la connaissance de la perfection dramatique que nous possédons; nous ne devons les considérer seulement que comme de fastidieux dialogues, étincelans parfois de génie, mais le plus ordinairement trop verbeux et trop simples, en même temps qu'ils sont destitués d'unité d'action et de temps.

Le drame de Sacontala, qui a été traduit en anglais, contient certainement plusieurs scènes qui offrent une simplicité et un raffinement qu'on rencontre rarement parmi les productions des écrivains de l'Asie. La pièce entière présente l'image la plus fidèle qui ait encore été offerte au public des sentimens, des manières, des habitudes et des divertissemens honnêtes des anciens Indiens; elle fut écrite par Calidas, le plus

célèbre de leurs dramatistes, et est, parmi ses nombreuses pièces, regardée comme une des meilleures.

Les représentations de théâtre furent toujours un des amusemens favoris des Indiens, elles étaient soutenues par la libéralité du souverain et encouragées par les applaudissemens du peuple; et si les acteurs n'acquirent pas beaucoup de perfection dans leur art, on doit l'attribuer plutôt au manque de goût qu'au manque de talent. Elles étaient étayées des arts de la peinture et de la musique, qui leur servent d'appui, et sont du même genre; car les théâtres étaient ornés de superbes décorations, et animés par la musique.

Les Indiens avaient fait d'assez grands progrés dans cette dernière science : ils semblent même avoir cultivé cet art divin avec un zèle analogue aux sentimens qu'il inspire. Plusieurs de leurs plus célèbres écrivains ont écrit des traités ingénieux sur la théorie de l'harmonie; et tout imparfaites que soient leurs connaissances sur les vrais principes élémentaires de la musique, cependant l'enthousiasme avec lequel ils s'expriment sur ce sujet démontre que s'ils manquaient de philosophie pour lui donner de l'éclat, ils avaient au moins assez de sensibilité pour en sentir tout le charme.

Quant à la pratique de la musique, si nous devons en juger par les compositions qui existent et qui sont, suivant les pandits ou leurs premiers docteurs, les productions de leurs musiciens les plus distingués, nous ne pouvons avoir qu'une très-faible opinion de leur goût et de leur sagacité dans le genre de l'harmonie. Pour les Indiens d'aujourd'hui, quoiqu'ils soient susceptibles, comme tous les hommes en général, d'être émus par une suite d'airs agréables, et que leurs chansons et leur allégresse aient pour eux des charmes, cependant celles-ci sont réellement si discordantes et si choquantes pour les oreilles d'un Européen, qu'elles produisent sur son esprit les sensations les plus pénibles et les plus désagréables.

L'architecture et la sculpture, étant destinées chez les Indiens à devenir utiles à la religion, parvinrent naturellement chez eux à un plus haut degré d'excellence qu'aucun autre art policé. De tous côtés l'empire était orné de pagodes magnifiques ou de temples élevés en l'honneur de Brama, et dédiés au culte public; et, afin d'attirer le respect ou d'échauffer la piété du peuple, les murs de ces édifices sanctifiés furent décorés des différentes images de leurs dieux, d'emblèmes hiéroglyphiques des objets sacrés, et remplis de gravures représentant des

événemens historiques. Plusieurs de ces pagodes et quelques autres édifices publics existent encore; et, en fait de style, on y trouve une exacte ressemblance avec l'architecture saxone et gothique de nos anciennes églises.

Un des temples les plus considérables est la pagode Jagerna, située sur la rive de l'Orissa, à environ cent milles au nord de l'établissement anglais de Gaujam. Les Indiens de toutes castes et de toutes les parties de l'Indostan y font tous les ans des pèlerinages; et c'est au milieu de son enceinte sacrée qu'on observe la plus parfaite égalité. Toutes les différentes sectes de la religion de Brama y mettent de côté leurs distinctions, y mangent et boivent ensemble, et y offrent en même temps leurs prières et leurs remercîmens au seul et vrai Dieu. Mais cette pagode n'est pas autant renommée pour son architecture que plusieurs autres moins importantes, qui annoncent quelquefois beaucoup de goût et de hardiesse dans leurs dessins, mais qui lui nuisent trop souvent par une profusion d'ornemens.

Les inscriptions qui se trouvent sur les murailles de quelques-uns de ces anciens édifices sont inintelligibles pour les brames du temps présent, qui n'ont réussi à en déchiffrer qu'un très-petit nombre avec quelque satisfaction. On

croit cependant qu'elles ont rapport à quelques faits importans de l'histoire civile : d'après cette opinion elles excitent un intérêt qu'elles ne mériteraient pas sans cela; car l'histoire est une branche de la littérature que les Indiens ont tout-à-fait négligée. Nous n'avons aucune connaissance certaine qu'ils aient jamais possédé aucun récit suivi des événemens et encore moins quelques annales authentiques de leur pays: aussi, n'est-ce que dans leurs poëmes héroïques ou dans leurs livres de morale que nous devons rechercher les faits historiques, et dans leurs ouvrages d'astronomie, la base de leur chronologie; « de même, dit M. Jones, que les âges futurs pourront juger par nos pièces de théâtre de nos caractères et des événemens présens, si notre histoire, ainsi que celle des Indiens, se perdait irrévocablement. »

Concluons, avec le même auteur, par une remarque sur les arts mécaniques des Indiens, qui mérite une attention particulière des politiques et des marchands. « Les Européens, dit-il, comptent plus de deux cent cinquante arts mécaniques, au moyen desquels les productions de la nature peuvent être différemment préparées pour les avantages et les agrémens de la vie. Le Silspatra, ouvrage indien qui traite de cette matière, les réduit à soixante-quatre. Abul-

farel, cependant, le célèbre auteur d'Ayin-Akbarry, s'est assuré que les anciens Indiens reconnaissaient trois cents arts et sciences. Leurs sciences étant aujourd'hui en petit nombre, comparativement aux arts, nous pouvons conclure qu'ils pratiquaient autrefois pour le moins autant d'arts utiles que nous-mêmes. Plusieurs pandits m'ont informé que les traités sur les différens arts qu'ils appellent upavédas et qu'ils croient avoir été inspirés, ne sont pas tellement perdus, qu'on ne puisse en trouver des fragmens considérables à Bénarès. Les docteurs possèdent bien certainement plusieurs ouvrages particuliers sur cet objet intéressant. Les manufactures de sucre et d'indigo ont été très-connues dans les provinces depuis plus de deux mille ans; et nous ne pouvons douter que leurs livres du sanscrit ne contiennent plusieurs faits très-curieux sur la teinture et le métallurgie, qui pourraient, il est vrai, se découvrir par hasard dans une longue suite d'années; mais qu'on pourrait mettre au jour en peu de temps, au moyen de la littérature indienne, et au bénéfice des arts et des manufacturiers, (et conséquemment de la nation), tous intéressés à la prospérité de leur pays. »

NOTES DU DISCOURS

SUR LE CARACTÈRE, LES MOEURS, LA RELIGION, LES CASTES, LES LOIS ET LES ARTS DES INDIENS.

(1) Afin de donner une idée de leurs principes métaphysiques et des sublimes notions répandues dans leurs livres, je joindrai ici un extrait du *Yajur-Veda*, tel que l'a donné M. Jones.

Isavasyam ou un impuni.

I. Cet univers est gouverné par un Être suprême : le sont de même tous les mondes dans le vaste cercle de la nature. Jouis du suprême bonheur, ô homme ! en chassant de ton cœur toute idée de ce monde périssable, et ne convoite le bien d'aucun être existant.

II. Celui qui dans cette vie observe continuellement ses devoirs religieux doit désirer de vivre un siècle ; mais, même à la fin de cette période, tu n'aurais d'autre occupation ici-bas.

III. Dans ces régions qu'habitent les mauvais esprits, et qui sont enveloppées des ténèbres les plus épaisses, tous les hommes qui leur ressemblent y vont bien certainement après la mort, comme pour détruire la pureté de leur âme.

IV. Là, se trouve un pur esprit, que rien ne peut ébran-

ler, et qui est plus léger que la pensée de l'homme; l'intelligence même divine ne peut atteindre ce premier moteur; et cet esprit, quoique immobile, surpasse tous les autres en infini, quelque rapide que soit leur course.

V. Le suprême esprit se meut selon son plaisir, mais il est immuable en lui-même; il est éloigné de nous, et cependant près de nous; il remplit tout le système des mondes, et cependant il est infiniment au delà.

VI. L'homme qui considère tous les êtres comme existant même dans le suprême esprit, et le même esprit comme pénétrant tous les êtres, ne voit aucune créature avec mépris.

VII. Pour celui qui sait que tous les êtres spirituels sont de la même nature que le suprême esprit, de quelle nature peut être sa méprise, ou quel peut être son chagrin quand il réfléchit à l'identité des esprits?

VIII. L'âme sainte éclairée prend une forme éclatante sous un corps non palpable, non pénétrable, sans veine, sans tendon, sans tache, sans souillure de péché, étant elle-même un rayon de l'esprit infini qui connaît le passé et l'avenir, qui remplit tout, qui existe sans autre cause que par lui-même, qui créa tout ce qui existe depuis les siècles les plus reculés.

IX. Ceux qui sont, par ignorance, attachés aux simples cérémonies de la religion sont tombés dans d'épaisses ténèbres; mais ceux-là en sont certainement bien plus enveloppés qui ne s'attachent qu'à une seule science spéculative.

X. Une récompense marquée, disent-ils, est réservée pour les cérémonies et une autre pour les connaissances divines; ajoutant : Nous l'avons appris des sages qui nous l'ont annoncé.

XI. Celui-là seul est instruit de la nature des cérémonies

et de celle des sciences spéculatives, qui les possède à la fois : au moyen des cérémonies religieuses, il passe le golfe de la mort; et, au moyen des connaissances divines, il atteint à l'immortalité.

XII. Ceux qui n'adorent que les apparences et la forme de la Divinité sont tombés dans d'étranges ténèbres; mais ceux-là en sont certainement bien plus enveloppés, qui ne se dévouent qu'à la nature abstraite de l'essence divine.

XIII. Une récompense marquée, disent-ils, est accordée à ceux qui adorent l'essence abstraite, ajoutant : Nous l'avons appris des sages qui nous l'ont annoncé.

XIV. Celui-là seul connaît la forme et l'essence de la Divinité, qui les adore toutes les deux en même temps : en adorant la forme de la Divinité, il passe le golfe de la mort; en adorant son essence, il atteint à l'immortalité.

XV. O toi, qui donnes la subsistance au monde, montre-nous l'image du véritable soleil qui se voile maintenant sous la figure d'une lumière dorée, afin que nous puissions connaître la vérité et tout notre devoir.

XVI. O toi, qui donnes l'existence au monde, toi seul moteur universel, qui arrêtes les pécheurs, qui pénètres notre grand luminaire, et es comme le fils du Créateur, cache tes rayons éblouissans et étends ta spirituelle clarté, afin que je puisse considérer ta forme la moins douteuse, la plus glorieuse et la plus vraie. Om, rappelle-toi de moi, ô divin esprit! Om, rappelle-toi mes actions.

XVII. Suis-je de la même espèce, quoique très-éloignée en degrés, que cet esprit qui remplit tout et donne la lumière au soleil visible? Que mon âme se rejoigne à l'esprit immortel de Dieu, et que mon corps, réduit en cendre, retourne à la terre.

XVIII. O esprit, qui pénètres le feu, conduis-nous par un sentier étroit aux richesses de la béatitude. Toi seul, ô Dieu, possèdes tous les trésors de la science; chasse de nos âmes toutes les pensées extravagantes; nous t'approchons sans cesse avec la plus grande louange, et l'hommage le plus sincère d'adoration.

(2) *Récit fait par un témoin oculaire de l'horrible coutume qu'ont les femmes des brames de se brûler à la mort de leurs maris* [1].

Poonah, 24 juillet 1786.

Ce soir, à environ cinq heures, je fus appelé à la hâte pour être spectateur de l'horrible cérémonie du dévouement particulier, pratiqué quelquefois par les femmes bramines, à la mort de leurs maris. Aussitôt que mon conducteur et moi eûmes quitté la maison, nous fûmes informés que la *suttée* (c'est le nom qu'on donne à la personne qui se sacrifie) avait passé : ses traces étaient marquées par du goloal et des feuilles de bétel qu'elle avait répandus sur sa route. Elle était arrivée au Mootah, qui passe sous la tour, avant que nous y eussions atteint; et, ayant fini ses dernières ablutions, elle s'était assise au bord de la rivière.

Sur sa tête était un punkar; un serviteur l'éventait avec un mouchoir. Elle était entourée de ses parens, de quelques amis, et d'un petit nombre de brames distingués; une garde du gouvernement tenait la populace écartée à quelque distance. J'appris, de bonne autorité, que, dans

[1] Cette coutume ne se borne pas seulement au pays des Marattes, mais a lieu encore dans les provinces soumises au gouvernement anglais : les préjugés des Indiens à cet égard sont si forts, qu'on n'a pas jugé à propos de l'empêcher.

cette situation, elle distribua parmi les brames deux mille roupies et les bijoux dont elle s'était parée pour venir, ne conservant, comme c'est d'usage dans ces occasions, qu'un petit ornement au nez, appelé *mootee* (peut-être tire-t-il son nom d'une perle ou deux qui y sont fixées) et un bracelet d'or pur à chaque poignet.

Dans la position où elle était, je ne pouvais voir que ses mains qu'elle tenait rapprochées et élevées au-dessus de sa tête, dans une attitude d'invocation : c'est pourquoi je quittai cet endroit, et je me rapprochai d'une hauteur d'où je pouvais observer le bûcher, qui dominait sur le chemin par où elle devait passer pour s'y rendre.

Le lieu fixé pour son élévation était à environ quarante pas de la rivière, et faisait face directement à la suttée. Lorsque j'y montai, il n'y avait encore que la charpente du bûcher de posée : elle consistait dans quatre pieux, élevés chacun d'environ dix pieds de haut, écartés en longueur à peu près de dix pieds, et de six en largeur. Bientôt après, au moyen de cordes attachées près du sommet des pieux, on suspendit un plancher de madriers sur lequel on entassa autant de gros morceaux de bois qu'il en pouvait porter. Dessous, s'élevait une pile de matériaux plus combustibles, à la hauteur de quatre pieds, recouverte de paille sèche et de touffes d'arbrisseaux odoriférans et sacrés, appelés *toolsee*. Les côtés, et une des extrémités de cette enceinte, étant remplis des mêmes matériaux, on laissa l'autre extrémité ouverte pour servir d'entrée.

Après cette cérémonie, la suttée se leva, et, soutenue par ses amies, s'avança de ce côté ; elle s'approcha du lieu d'entrée, et, après y avoir fait certaines dévotions, elle se retira quelques toises en arrière, et fut entourée comme auparavant. Le corps mort de son mari étant alors apporté

du rivage où il était demeuré jusqu'alors tout près de l'endroit où elle s'était placée, fut mis sur la pile de bois, et avec lui, plusieurs sortes de confitures, et une petite bourse contenant des odeurs et de la poussière de santal.

La veuve alors se leva et fit lentement trois fois le tour du bûcher : se plaçant ensuite à l'extrémité qui était fermée, sur une petite pierre carrée constamment employée dans ces occasions, et sur laquelle étaient empreints deux pieds grossièrement ébauchés, elle reçut et rendit, avec la plus grande sérénité, les douloureux complimens de ceux qui l'avaient accompagnée. Elle se leva encore une seconde fois, et étendant sa main droite d'une manière très-expressive sur la tête de quelques personnes chères, tout en se penchant doucement vers elles, elle laissa glisser son bras autour de leur cou dans un saint embrassement, et les quitta. Ensuite, les mains levées vers le ciel, mais les yeux abaissés vers la terre, elle resta pendant quelque temps fixe et immobile : enfin, sans altération dans ses traits, et sans montrer le moindre signe d'agitation, elle se rendit vers l'ouverture, sans assistance de personne ; et, se couchant auprès du cadavre de son mari, elle se dévoua volontairement aux flammes dans l'éclat de la santé et de la beauté. Aussitôt qu'elle fut entrée, elle fut dérobée à notre vue au moyen de monceaux de paille avec lesquels on ferma l'ouverture. Tous les acteurs de cette scène tragique semblaient se disputer les uns les autres à qui mettrait plus d'activité à la conduire à sa fin.

Pendant que quelques-uns épaississaient l'air d'un nuage de golool, d'autres coupant avec leurs haches les cordes qui tenaient le plancher suspendu, le firent tomber sur elle, tandis que d'autres coururent avec empressement en avant, pour appliquer la torche fatale. A ce moment d'a-

gonie, lorsque l'esprit devait avoir perdu son influence, les trompettes sonnèrent de tous côtés. Lorsque l'embrasement eut lieu, et pas auparavant, le bûcher fut entretenu pendant un certain temps avec une grande quantité de gher jeté par le plus proche parent; mais, à l'exception du toolsée et de la paille dont j'ai parlé ci-dessus, aucune espèce de combustible, autant que je pus voir et l'apprendre, ne fut employé aux préparatifs. On dit qu'il est d'usage que la suttée, en montant au bûcher, se munisse d'une torche allumée pour y mettre le feu : mon compagnon, qui était un brame, m'assura que cela eut lieu cette fois; mais je suivis toutes les particularités de la cérémonie avec une attention si exacte et si vive que je crois pouvoir le contredire en toute sûreté.

Comme on peut désirer d'avoir quelques renseignemens sur le sujet de ce terrible sacrifice, quoique assez ordinaire ici, j'en ai recueilli les particularités suivantes. La dame s'appelait Toolesboy; son mari Ragaboy-Tauntea, âgé d'environ trente ans, et neveu de Junaboy-Daddah, homme de distinction dans le pays. Ils ont laissé une petite fille, âgée d'environ quatre ans, fruit de leur union. Toolesboy avait dix-neuf ans et était au-dessus de la moyenne taille. Ses traits étaient intéressans et expressifs : ses yeux particulièrement étaient animés et gracieux; au moment où je la vis toutes ces beautés se faisaient éminemment remarquer.

Extrait de l'ASIATIC ANNUAL REGISTER, 1801. *Miscellaneous Tracts.*

MÉMOIRE

OU RECHERCHES SUR LA NATURE DES VENTS QUI RÈGNENT DANS LES MERS DE L'INDE.

Le vent de sud-est souffle constamment toute l'année à quelques degrés est de Madagascar, jusqu'aux environs de l'île de Java, où il participe alors des moussons régulières. En effet entre l'île de Madagascar et le continent d'Afrique, espace qu'on désigne ordinairement sous le nom de canal de Mosambique, les vents généraux se trouvent arrêtés par le voisinage de deux corps considérables de terre, et participent en conséquence de la nature des moussons.

Le nom aussi-bien que la nature des moussons ont été mal compris; le mot n'est pas dérivé du nom d'un grand marin, mais bien évidemment du mot persan *mousum*, qui veut dire saison. Entre les tropiques, il n'y a que deux saisons; celles de l'Inde sont distinguées par moussons du nord-est et du sud-ouest; mais, plus à l'est et plus au sud de la ligne et dans le golfe du

Bengale, les vents soufflent de différens points. Le nord-est dans ces parages devient nord-ouest, et le sud-ouest devient sud-est.

Nous expliquerons par la suite les causes de ces changemens, ainsi que les causes primitives des moussons. Nous tâcherons d'abord d'indiquer quelques erreurs généralement reçues quant à leur cours et à leur changement dans différentes parties de l'Inde, erreurs issues selon toute probabilité des premiers navigateurs dans ces mers. Comme aucun géographe soit ancien, soit moderne n'a fixé avec quelque degré de précision, ni les noms ni les limites des différens océans, mers et golfes, où règnent les moussons, pour éviter toute interruption postérieure, je me permettrai d'en faire ici une nouvelle division.

Le golfe du Bengale tire vraisemblablement son nom de la riche et fertile province du même nom, située au nord, ou au-dessus de ses limites. Je fixerai celles-ci, du côté du sud-ouest, à la tête d'Ondre, dans l'île de Ceylan, latitude cinquante degrés cinquante minutes nord, et longitude quatre-vingts degrés quarante-huit minutes est du méridien de Greenwich; du côté du sud-est, à la tête d'Achen, latitude cinq degrés trente minutes nord, longitude quatre-vingt-quinze degrés trente minutes est. L'extrémité nord sera la ville très-connue de Calcutta, lati-

tude vingt-deux degrés trente-quatre minutes quarante-cinq secondes nord; longitude quatre-vingt-huit degrés vingt-neuf minutes trente secondes est. A l'ouest de la péninsule, la côte malabare avec le cap Guardafui sur la côte d'Afrique forme un autre golfe considérable, appelé fréquemment golfe d'Arabie, et généralement mer de l'Inde; mais cette dernière dénomination semble être également applicable, et est souvent appliquée au golfe du Bengale, et même aux mers de l'est et du sud; c'est pourquoi elle est très-indéterminée; tandis aussi que celle de mer d'Arabie peut-être confondue avec la mer Rouge ou le golfe d'Arabie.

Ainsi, en adoptant, dans toute son étendue, le plan des géographes de l'Orient, je nommerai cette mer golfe de Sind; le fleuve Indus donnant le nom à cette division, et l'Indostan, séparé par le Gange, à la seconde. L'Indus sera donc placé en tête d'une baie, et le Gange en tête de l'autre; Tatta, ville considérable située sur les rives du premier, et Calcutta sur celles du second. Tatta, suivant le major Rennel, est par la latitude de vingt-quatre degrés cinquante minutes nord, et longitude soixante-sept degrés trente-sept minutes est; le cap Guardafui au sud-ouest par douze degrés de latitude nord et cinquante-deux degrés trente minutes de lon-

gitude est; le cap Comorin au sud-est par latitude sept degrés cinquante-six minutes nord, et longitude soixante-dix-huit degrés cinq minutes est.

De l'extrémité sud de ces deux golfes, jusqu'au tropique du capricorne, en s'étendant également à l'est depuis la côte orientale d'Afrique, jusqu'à la partie occidentale de la Nouvelle-Hollande, j'assignerai à cet espace la dénomination d'Océan indien, comme étant une portion considérable de l'Océan qui conduit à ces deux golfes de l'Inde, aussi-bien qu'à la Chine et aux îles de l'est, renfermant tout l'Inde soit en dedans, soit au dehors du Gange; et depuis ce parallèle jusqu'au pôle sud, en y comprenant cette partie de l'Océan qui est située entre la côte orientale d'Afrique et la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, je donnerai à ces mers le nom de grand Océan du sud.

Ces divisions ne paraîtront pas peut-être très-exactes en tout point, mais elles répondront à notre projet; en conséquence, sans plus ample commentaire, je vais commencer par faire quelques observations sur les différentes moussons et les vents qui règnent dans les limites que nous venons de fixer.

On dit généralement que les vents dans le golfe du Bengale soufflent six mois de l'année du

nord-est, et les autres six mois du sud-ouest. Cette assertion est bien loin de la vérité, relativement à quelques parties de l'Inde; néanmoins elle est assez exacte pour notre présent objet; c'est pourquoi j'adopterai en partie cette définition aussi-bien que le terme vulgaire de mousson, convaincu que, dans le cours de cette recherche, je pourrai rendre raison de plusieurs déviations de ces vents de mousson et, en même temps, en expliquer en quelque sorte les causes.

Depuis l'île de Ceylan jusqu'à la rade de Balasore, on dit que la mousson du nord-est commence dans le mois d'octobre, près la côte de Coromandel; mais dans le fait, entre les deux moussons, c'est-à-dire entre l'expiration de l'une et le commencement de l'autre, les vents et les courans varient sur cette côte, et participent de l'une et de l'autre. Souvent cependant le calme existe pendant tout le mois de septembre et même le commencement d'octobre, avec un fort courant du nord-est vers le sud-ouest.

Nous devons nous rappeler qu'à cette époque le soleil est proche de la ligne équinoxiale, qu'il passe vers le 22 septembre. Après cela, comme sa déclinaison augmente de sept à quinze degrés sud, ce qui arrive du 10 au 31 octobre, son éloignement de l'hémisphère nord commence à se faire sentir; et, comme il raréfie l'air en

même temps au sud de l'équateur, tant sur terre que sur mer, l'air échauffé répandu sur l'Océan indien, mais particulièrement vers la partie orientale du continent d'Afrique, s'élève comme de coutume; tandis que l'air rafraîchi du nord rencontrant le vent d'est général, ils s'avancent progressivement en commençant où la raréfaction a lieu, et, se prolongeant probablement à une immense distance, ils forment ainsi la mousson du nord-est.

Je ne chercherai pas à fixer le point précis où se termine le vent du nord; mais on peut supposer qu'il s'étend vers le nord-est aussi loin que la partie occidentale des montagnes du Thibet et de Népaul, qui séparent l'Inde de la Chine, et qui sont en hiver toujours couvertes de neige. De cette éminence glacée, un courant d'air froid se dirigera avec beaucoup de violence vers le tropique à l'approche du soleil, et jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli; mais, à la fin de janvier, le soleil, commençant de nouveau à revenir vers le nord, produit un effet sensible sur l'air; car, à mesure qu'il approche de l'équateur, le courant d'air, dans le golfe du Bengale, surtout près de terre, prend une autre direction. A peu près à cette époque, le vent ne souffle plus violemment ni régulièrement du nord-est sur la côte de Coromandel, comme dans le

commencement de la mousson, mais diminue d'abord sa force, de même que le fait un courant d'eau lorsque le niveau est presque rétabli, et change alors régulièrement les brises de terre et de mer, qui, près de la côte, sont évidemment occasionées par la raréfaction alternative de l'air, tant sur mer que sur terre.

Lorsque la terre commence à être très-échauffée dans le courant du jour, l'air raréfié s'élève, et celui plus froid de la mer vient le remplacer; mais les exhalaisons qui se sont élevées pendant le jour sont condensées par le froid du soir lorsque le soleil est couché, et, tombant en rosées épaisses, rafraîchissent la terre, au lieu que la mer devient alors plus chaude. Alors le courant d'air, quelques heures après le coucher du soleil, se dirige de la terre vers la mer, et produit ce qu'on appelle le vent de terre.

On doit se rappeler que les brises alternatives de terre et de mer n'ont lieu que quelque temps après le changement de chaque mousson, lorsque sa force commence à s'abattre; car, dans leur commencement, le vent souffle continuellement, pendant un mois ou cinq semaines, immédiatement sur la côte, et continue avec très-peu de déviation du nord-est au sud-ouest suivant les saisons respectives; et, dans aucun

temps, les brises de mer et de terre ne s'étendent à plus de trois ou qnatre lieues de la côte.

M. Clare, dans son Traité sur le mouvement des fluides, démontre la cause de ces brises par une expérience facile et familière. « Prenez, dit-il, un large plat rempli d'eau froide; placez au milieu un vase rempli d'eau chaude; le plat représentera l'Océan, et le vase une île qui raréfie l'air au-dessus d'elle. Soufflez une bougie allumée; et, si l'endroit est tranquille, en l'appliquant successivement à toute la circonférence du plat, vous verrez les particules de la fumée, qui sont visibles et très-claires, se diriger vers le plat; et, en s'élevant au-dessus, indiquer le courant d'air de la mer vers la terre; mais, si vous échauffez l'eau de la circonférence et remplissez le vase d'eau froide, alors, en plaçant la bougie éteinte au centre, le contraire arrivera, et vous indiquera le courant d'air de la terre vers la mer. »

Tant que les brises de terre et de mer durent sur les côtes de Coromandel et de Malabar, à l'époque de l'une et de l'autre mousson, le vent, à terre, semble suivre régulièrement le cours du soleil, et parcourir très-visiblement tous les points du compas dans l'espace de vingt-quatre heures.

Ces vents soufflent constamment, tous les ans, sur la côte de Coromandel, vers la fin de jan-

vier, et continuent tout le mois de février, et même le commencement de mars; ils ne sont même sujets qu'à de très-faibles variations : mais, le soleil s'approchant de l'équinoxe du printemps, ils redeviennent variables pendant quelques jours, comme ils l'étaient vers l'équinoxe d'automne, jusqu'à ce que sa déclinaison soit au-dessus de sept degrés nord. Alors la mousson sud-ouest a lieu, et souvent avec beaucoup de violence, vers le sud de la côte.

Ce changement, ou reflux de l'air, paraît dépendre des mêmes causes que celui qui vient du quartier opposé; car, comme la hauteur du soleil augmente journellement dans l'hémisphère nord, la portion considérable de terre dans le nord-est de l'Asie doit devenir plus chaude que l'Océan, et il y aura conséquemment un degré considérable de raréfaction produit dans cette partie du continent, tandis que, à la même époque, un immense volume d'air froid arrivera, tant de l'Océan indien que du continent d'Afrique, dans l'hémisphère sud, pour rétablir l'équilibre. Les portions principales de terre de températures différentes sur les deux continens, gisant presque nord-est-sud-ouest l'une de l'autre, deviendront en conséquence alternativement les points extrêmes opposés de raréfaction et de condensation, et seront nécessairement,

suivant cette théorie, les causes immédiates des moussons du nord-est et du sud-ouest.

Dans cette théorie, il peut paraître contradictoire à ceux qui n'ont pas considéré la nature des moussons dans l'Inde, que la mousson du nord-est, qui souffle avec violence en octobre et en novembre sur la côte de Coromandel, se fasse à peine sentir à quelques degrés ouest sur la côte malabare, et, *vice versâ*, que la mousson du sud-ouest, qui souffle avec beaucoup de violence en avril, mai, juin et juillet sur la côte malabare, ne se fasse jamais sentir avec une certaine force sur celle de Coromandel, après son commencement, ni même pendant sa durée, excepté très-loin vers le sud. Il est vrai que les deux côtes sont dans l'hémisphère nord, et que l'on pourrait supposer qu'elles doivent être sujettes aux mêmes effets, provenant de la situation où elles sont par rapport au soleil; et certainement elles le sont dans quelques degrés, car le vent souffle presque dans la même direction des deux côtés de la péninsule; mais, en s'en rapportant à la carte, on trouvera que les deux côtes sont séparées par une double chaîne de montagnes, courant presque nord et sud, l'une bornant la côte malabare, l'autre près du milieu de la péninsule, appelée le Balagat, ou pays au-dessus des passes; ces deux chaînes servant

alternativement comme de paravent à l'une et à l'autre côte, pendant les différentes moussons. En outre ces montagnes interrompant non-seulement la force du vent ou le courant d'air, mais étant aussi moins électrisées que les nuages venant de la mer, elles les attirent et leur enlèvent, croit-on, lorsqu'ils sont presque en contact, leur feu électrique, et sont ainsi cause qu'ils laissent se précipiter l'eau qu'ils contenaient.

Lorsque j'entrepris ces recherches, je n'avais pas intention de rendre compte de l'immense quantité de pluie qui tombe constamment, chaque année, dans l'Inde pendant les différentes moussons; aussi n'entreprendrai-je pas de résoudre cette difficulté, sans craindre beaucoup de ne pas réussir; néanmoins comme des pluies considérables accompagnent invariablement le changement des moussons, il paraît nécessaire de la tenter, principalement parce que ces deux objets semblent, dans toutes les occasions, avoir un rapport intime, ou plutôt être inséparablement liés.

On croit généralement que les nuages sont formés par les vapeurs qu'élève la chaleur du soleil, ou par celles qui viennent d'une terre humide, ou qui proviennent en grande quantité de l'eau elle-même. Ainsi élevées, elles sont tenues suspendues dans les moyennes régions de

l'atmosphère, sous forme de nuages, jusqu'à ce que, par quelque moyen, l'eau soit de nouveau précipitée sur la terre sous forme de pluie.

Il est peut-être nécessaire d'avertir qu'en traitant de cet objet, j'emploierai généralement le mot *vapeurs* pour désigner ce qui s'élève de l'eau ou de quelqu'autre fluide, et du terme d'*exhalaisons* pour désigner ce qui vient de la terre.

Quelques auteurs supposent que les vapeurs comme les exhalaisons sont de petites vésicules détachées, comme nous l'avons déjà observé, de la terre ou de l'eau, par la chaleur, et qui sont spécifiquement plus légères que l'air; autrement elles ne pourraient s'élever. Après avoir passé à travers un milieu plus dense près de la terre, attirées alors par un air sec au-dessus d'elles, elles continuent de monter jusqu'à ce qu'elles arrivent à une région froide où elles se condensent et demeurent suspendues, ainsi que nous l'avons déjà observé, sous forme de nuages. Elles continuent de flotter dans cet état, jusqu'à ce qu'elles soient converties par quelque nouvel agent, en pluie, grêle, neige, brouillard, etc...

D'autres auteurs, qui admettent également que les nuages sont formés par ces vésicules, pensent qu'elles se rassemblent dans les hautes régions de l'atmosphère, se forment en petites

masses, jusqu'à ce qu'elles deviennent trop pesantes pour être suspendues plus long-temps, et qu'alors elles tombent en pluie. Mais cette hypothèse ne peut être bien fondée, car les vapeurs montent continuellement dans les hautes régions de l'atmosphère, qui sont toujours froides; et, en conséquence, suivant cette théorie, elles seraient de nouveau précipitées en pluie, aussitôt qu'elles auraient atteint une certaine hauteur; ce qui donnerait presque toujours des ondées régulières.

La même objection s'applique au système du docteur Derham, qui explique la cause de la pluie, en supposant que les vésicules sont pleines d'air, et que se resserrant, dit-il, dans les régions froides, la croûte d'eau, ainsi épaissie, devient plus pesante que l'air, et se précipite en pluie par sa pesanteur comparativement plus grande.

Le docteur Franklin, dans ses observations sur l'électricité, semble expliquer plus raisonnablement la formation des nuages et la chute de la pluie. « Le soleil, dit-il, fournit ou semble fournir un feu commun à toutes les vapeurs élevées du sein de la mer ou aux exhalaisons de la terre; les vapeurs et les exhalaisons qui ont également en elles un feu commun et électrique sont mieux soutenues que celles qui ne con-

tiennent qu'un feu commun; car, lorsque des vapeurs s'élèvent dans des régions plus froides au-dessus de la terre, le froid n'enlèvera pas le feu électrique, s'il enlève le feu commun; c'est pourquoi les nuages formés par des vapeurs provenues d'eaux fraîches, dans l'intérieur des terres, de végétaux naissans, de terre humide, etc., déposent plus promptement et plus facilement leur eau, puisqu'elles ne contiennent que très-peu de feu électrique pour repousser et contenir les particules séparées; de sorte que la plus grande partie de l'eau élevée de dessus la terre, y retombe de nouveau; alors les vents qui soufflent de terre vers la mer sont secs, la mer ayant peu besoin de pluie; car priver la terre de sa fraîcheur, afin de la répandre sur la mer, serait une chose contraire aux distributions infaillibles de la nature. Mais les nuages formés des vapeurs de la mer recélant les deux feux, et particulièrement le feu électrique en grande quantité, soutiennent très-bien leurs eaux, les élèvent très-haut, et, étant chassés par les vents, peuvent les apporter au centre des plus vastes continens, du sein des mers les plus éloignées. Comment les nuages de l'Océan qui retiennent si fortement leurs eaux viennent-ils les déposer sur les terres qui en manquent? c'est ce que nous allons considérer, si les nuages de la mer sont

poussés par les vents vers des montagnes, celles-ci, étant électrisées en moins, les attirent et leur enlèvent leur feu électrique; lorsqu'ils sont en contact, si elles sont plus froides, elles leur soutirent également le feu commun; alors les particules aqueuses se rapprochent des montagnes et les unes des autres. Si l'atmosphère n'en est pas beaucoup chargée, elles ne tomberont qu'en rosée sur le sommet et le côté des montagnes, formeront des sources et descendront en ruisseaux dans les vallées; ces ruisseaux réunis formeront de plus larges courans et des rivières; mais, si l'air en est très-chargé, le feu électrique est en même temps soutiré du nuage et en abandonne les particules, celles-ci se rapprocheront par faute de ce feu et tomberont en pluies abondantes. Lorsque le sommet des montagnes arrête ainsi les nuages et soutire le feu électrique de celui qui l'approche de plus près, celui qui le suit en se rapprochant du premier nuage, dépourvu alors de son feu, est attiré vers lui et commence à déposer l'eau qu'il recélait; le second nuage est de nouveau attiré par la montagne; le troisième nuage et tous les autres successivement agissent de la même manière, aussi loin qu'ils peuvent s'étendre, fussent-ils à plusieurs centaines de milles de l'endroit. »

D'après la situation géographique de la pénin-

sule de l'Inde, il est évident que les nuages qui sont portés de son côté, à l'époque des moussons, doivent être saturés d'humidité. Dans la mousson du nord-est, les vapeurs s'élèveront de la mer dans le golfe du Bengale; et les nuages, de la manière dont nous venons de le décrire ci-dessus, en approchant de la côte de Coromandel, se déchargeront de ce qu'ils contiennent, en grands torrens de pluie. De même dans la mousson du sud-ouest, les vapeurs qui s'élèveront du golfe du Sind et de l'Océan Indien, iront se décharger, de la même manière, de ce qu'elles contiennent, sur la côte du Malabar et sur les montagnes de Ballagat.

On peut observer en faveur de cette hypothèse, comme une preuve de plus, que la quantité de pluie qui tombe sur la partie principale de l'Amérique du sud, aussi-bien que dans la partie de l'Inde dont nous venons de parler, est toujours en proportion de la hauteur et de l'étendue des montagnes, de la longueur du temps que le vent emploie pour charrier les nuages vers la terre, et de l'étendue de mer où l'eau qui forme les nuages est réduite en vapeurs.

Ces régions ont une ressemblance frappante dans leurs principaux caractères; la péninsule de l'Inde est presque exactement en miniature ce qu'est l'Amérique par le même parallèle de

latitude. La première est située entre les golfes du Bengale et du Sind; la seconde entre l'Océan Atlantique sud, et l'Océan Pacifique. Les deux pays ont une chaîne élevée de montagnes qui de leur centre s'avancent du nord au sud, et tous les deux ont de larges rivières, proportionnées sans doute à la masse de leurs montagnes respectives, qui se déchargent du côté de l'est dans la mer.

En poursuivant cette comparaison et en considérant la ressemblance générale avec les résultats, on trouvera que la quantité de pluie qui tombe dans toutes ces différentes régions est presque en proportion de l'étendue d'Océan près de laquelle elles se trouvent situées et de la hauteur de leurs différentes montagnes; on suppose que la température de la mer est à peu près la même dans toutes deux.

Le golfe du Sind est beaucoup plus spacieux que le golfe du Bengale; la côte du Malabar est plus montagneuse que celle de Coromandel; en conséquence, quoique le vent souffle presque aussi long-temps sur ces deux côtes, les hauteurs du Malabar étant plus nombreuses, et ses mers plus spacieuses que celles de Coromandel, les pluies seront plus abondantes sur la première côte que sur la seconde.

L'Océan Atlantique sud est infiniment plus

étendu que le golfe du Sind. Les montagnes d'Amérique sont, au delà de toute comparaison, plus élevées qu'aucunes de la péninsule de l'Inde. Les vents du nord-est et du sud-ouest règnent alternativement toute l'année sur la côte orientale, tandis que sur les deux côtes de l'Inde on dit que la mousson ne s'y fait jamais sentir six mois, et qu'à proprement parler elle ne dure pas la moitié de ce temps. Donc, par toutes ces raisons, les pluies en Amérique sont probablement plus abondantes que sur les côtes de la péninsule de l'Inde ; je dis probablement, parce que je ne possède aucune table météorologique prise au Brésil, et que durant un séjour forcé de dix semaines à la baie de Tous-les-Saints, je ne pus à ce sujet obtenir beaucoup de renseignemens des Portugais.

Nous devons donc, pour le présent, établir notre opinion sur la quantité de pluie qui tombe, d'après le nombre et la grandeur des rivières. Cette manière de juger mérite sans doute des exceptions ; car, selon toute probabilité, l'Amazone et la Plata, les deux plus grands fleuves d'Amérique, sont enflés considérablement par les neiges qui se fondent sur les Cordilières, d'où l'on suppose qu'ils tirent leur origine. Mais si nous regardons cette objection comme bien fondée, on peut répondre que les sources innom-

brables inférieures qui y contribuent, et qui dans d'autres situations seraient regardées comme des rivières considérables, et qui le sont en effet beaucoup plus que celles de la péninsule de l'Inde, sont la plupart formées par des vapeurs charriées par les vents d'est de l'Océan Atlantique sud, vers les branches inférieures des Andes, où elles sont forcées de se précipiter de la manière que l'a décrite le docteur Franklin.

On peut penser que cette comparaison, ainsi que toutes les inductions qu'on en tire, sont également applicables aux autres pays, et particulièrement à celui d'Afrique ; mais le géographe trouvera bientôt que, quoique les continens d'Asie et d'Amérique se ressemblent un peu, tant en figure qu'en situation, cependant l'Afrique, qui se termine au sud par un cap, n'a point de montagnes très-élevées qui aillent du nord au sud, comme les deux premiers continens, et que les rivières de cette troisième région sont très-peu nombreuses, et comparativement plus petites. Mais revenons à un plus long détail de la mousson sur la côte de Coromandel.

L'île de Ceylan, qui gît au sud de cette côte, et où la péninsule devient extrêmement étroite, participe des deux moussons, mais principalement de celle du sud-ouest. Au commencement de cette mousson, le vent, le long de la côte,

suit presque la même direction que la côte elle-même. Depuis le neuvième degré de latitude jusqu'au treizième, la côte gît nord-nord-est; et sud-sud-ouest, depuis le quinzième degré jusque au fond du golfe appelé rade de Balasore; elle court ensuite presque nord-est et sud-ouest; c'est pourquoi la mousson du sud-ouest souffle d'abord le long de terre sur cette côte, ce qui lui â fait donner le nom de vent de longue terre.

La nature du sol sur cette côte contribue probablement à lui donner cette direction; car ce sol étant en quelque façon comme celui de Guinée, sur la côte d'Afrique, bas et sablonneux, l'air près de terre doit être en conséquence très-raréfié sous un soleil presque vertical. L'air plus dense, qui traverse l'Océan Indien, ou le golfe du Sind, suivra cette direction sur la côte, pour remplir le vide; mais les vents ne durent que jusqu'à la fin de mai ou au commencement de juin, temps où, le soleil s'approchant du solstice d'été, le vent chaud de terre commence sur la côte de Coromandel, et dure environ six semaines. Pour comprendre les causes de ce changement subit, nous devons avoir recours de nouveau à la géographie du pays, et considérer l'état de l'atmosphère à cette époque sur les deux côtes.

La partie méridionale de la péninsule, de-

puis le seizième degré de latitude jusqu'au cap Comorin, peut être divisée longitudinalement en trois portions, à partir de Madras, qui est situé par les quatre-vingts degrés vingt-huit minutes quarante-cinq secondes de longitude est. A deux degrés environ à l'ouest de ce méridien, est une chaîne de montagnes formant la limite orientale de la vallée de Baramaul, où commence le pays élevé de Mysore, appelé communément le Ballagat ou pays au-dessus des Passes.

Cette terre élevée, ou table de Mysore, s'élève au moins à deux mille pieds au-dessus de la côte de Coromandel, et se dirige du nord au sud, dans la longitude à peu près de soixante-dix-huit degrés et demi. Deux degrés plus loin, toujours à l'ouest, est une autre chaîne de montagnes que l'on peut considérer comme la limite de la côte du Malabar. Le pays situé entre ces deux méridiens, depuis soixante-seize jusqu'à soixante-dix-huit degrés, est proprement le pays de Mysore. Avec cette esquisse de la carte du pays devant nous, et en nous rappelant le premier principe de cette hypothèse, il ne sera pas difficile de rendre compte du vent chaud de terre, qui a lieu dans le Carnate pendant les mois de mai et de juin.

La déclinaison du soleil dans le mois de mai est entre quinze et vingt-deux degrés nord; avant

la fin de ce mois il aura donc été vertical sur toutes ces régions, et conséquemment aura produit un degré considérable de chaleur dans le Carnate; mais en même temps la double chaîne de montagnes à l'ouest aura arrêté les nuages qui y sont apportés par la mousson du sud-ouest, et leur aura intercepté les vapeurs qu'ils contenaient, tant sur la côte du Malabar que dans le pays de Mysore. Le point principal de raréfaction à cette époque sera donc le Carnate, qu'on peut considérer comme la chambre échauffée, et le volume d'air froid viendra de la terre élevée de Mysore, pour rétablir l'équilibre.

Dans le Carnate, pendant les mois de mai et de juin, le thermomètre de Farenheit, à l'ombre, s'élève généralement à quatre-vingt-dix degrés, et même à cent et plus, tandis que près des montagnes le même thermomètre ne s'élève pas à plus de soixante-dix ou quatre-vingts degrés. Le courant d'air se dirigera alors des montagnes, en passant par le Carnate, vers la côte de Coromandel, et dans ce trajet produira les vents chauds qui ne se font guère sentir avec violence qu'à l'est du Carnate.

A une certaine distance des montagnes à Amboor et même à Vellore, qui sont situés près de ces montagnes, ces vents ne sont ni très-chauds ni de longue durée. Dans la partie étroite

de la péninsule, dans la charmante petite province de Combatore, quoique très-éloignée au sud, les habitans ne sont jamais incommodés des vents de terre, par rapport à leur voisinage des hauteurs. Cette raréfaction dans le Carnate, et le courant d'air qui vient des montagnes de Ballagat, et souffle de l'est à l'ouest pour remplir le vide, suffisent pour contrebalancer à terre les effets de la mousson dans cette partie de la péninsule; d'ailleurs le vent d'ouest perd bientôt de sa force en arrivant sur la côte; car il ne s'étend jamais au delà d'une ou deux lieues plus loin que la mer. Mais un mois après le solstice d'été, le courant d'air de la mousson du sud-ouest commence à diminuer; les vents réguliers de terre et de mer reprennent sur la côte de Coromandel, et continuent avec de légères variations pendant un mois ou six semaines.

Vers la fin d'août, le soleil s'approchant de la ligne, la chaleur en Asie et le froid en Afrique commencent à s'abattre; la mousson devient alors journellement plus faible, et l'air dans le golfe du Bengale, ainsi qu'une eau lente entre le flux et le reflux de la mer, a peu de mouvement; souvent il se meut comme circulairement, et, après avoir flotté de la sorte entre les deux moussons l'espace de trois semaines, quelque-

fois près d'un mois, accompagné de raffales de différens quartiers, le vent de nord-est prévaut à la fin, et, semblable au changement des marées, il se fait sentir avec beaucoup de force; mais les coups de vent terribles, ou plutôt les ouragans qui ont lieu quelquefois dans le golfe à cette époque, et détruisent tout ce qu'ils rencontrent, arrivent rarement au moment précis de la mousson. Il ne paraît pas qu'ils soient dus à un courant d'air comme celui de la mousson, qui souffle constamment d'un même endroit pendant plusieurs mois; ils ressemblent plutôt à des tourbillons qui naissent principalement de quelque changement subit dans les hautes régions de l'atmosphère, et qui, quoique extrêmement violens, sont purement locaux et passagers.

Avant de terminer ce que nous avons à dire de la mousson du sud-ouest dans l'Indostan, il est peut-être à propos d'observer que cette mousson cause de violentes pluies dans les provinces du Bengale et de Bahar, pluies qui commencent généralement à Calcutta vers le milieu de juin, deux mois après qu'elles se sont fait sentir au sud du golfe.

On a supposé, avec quelque apparence de raison, que la mousson du sud-ouest (1), dans la province du Bengale et les provinces immédiatement au nord, commence près des hauteurs

du Thibet; quant à moi, je suis disposé à croire qu'elle commence plus au sud. L'eau peut paraître d'abord dans les rivières au nord, et provenir de la fonte des neiges des montagnes; mais la chaîne des sommets qui sépare le Bengale et le Bahar, et même celle à l'est du Gange, par le même parallèle de latitude, sont assez élevées et étendues pour soutirer le fluide électrique des nuages, à mesure qu'ils arrivent de la mer, saturés d'humidité. En ce cas, les pluies commenceront au lieu où ce changement de l'atmosphère s'opère, et ce point pourrait être facilement déterminé par une comparaison des tables météréologiques prises dans le pays. Une connaissance du temps et du lieu où les pluies commencent doit être d'une grande importance pour les habitans de l'Indostan, chez qui les récoltes de riz dépendent d'une quantité suffisante d'eau.

Le major Rennel observe que dans le golfe ou la baie du Bengale la mousson souffle du sud-sud-ouest et du sud-ouest. Cependant, dans les parties nord et orientales de cette province, elle souffle du sud-est et de l'est-sud-est. Une telle variation de vent dans un si court espace me paraît confirmer plus amplement notre théorie; car tandis que les points de raréfaction dans les provinces du nord auront lieu par

terre à cette époque du côté de l'ouest, la fonte des neiges des montagnes du Thibet du côté de l'est produira un courant d'air froid condensé, suffisamment fort pour contrebalancer le cours régulier de la mousson. Au lieu donc de souffler du sud-sud-ouest, et du sud-ouest, comme il le fait près de la mer, il soufflera régulièrement à cette époque, selon la remarque de notre auteur, de l'est sud-est, et du sud-est.

Avant de terminer ce que nous avons à dire sur les différentes espèces de vents qui règnent dans le Bengale, il est nécessaire d'observer que jusqu'au mois de mars, c'est-à-dire, au commencement de la mousson du sud-ouest, il y a quelquefois de très-violens coups de vents passagers au sud du Delta, venant du nord-ouest, et accompagnés de tonnerre et d'éclairs. Ils arrivent ordinairement très-tard l'après-midi et sont précédés, pendant quelques heures, par une apparence de nuages noirs, très-chargés de ce même côté. Les naturels du pays, très-bien informés, appellent ces coups de vent subits *tuphan*.

Nous considérerons plus exactement ci-après leur origine et leurs effets particuliers; je me contenterai d'observer, pour le présent, que je crois qu'on doit les attribuer, au sud du Delta, à l'air raréfié par un soleil presque vertical, et

à la masse la plus proche d'air froid qui vient des montagnes voisines, qui divisent les provinces du Bengale et de Bahar, air froid qui remplit le vide où il existe.

Le docteur Halley semble considérer les ouragans qui se font sentir parfois dans le golfe du Bengale au mois d'octobre, comme d'une nature semblable à ceux des Indes occidentales, dont il donne probablement une explication satisfaisante; mais il est évident, néanmoins, qu'il a été mal informé, relativement au temps où ils arrivent généralement dans les Indes orientales. Il observe que nos marins les croient une déclaration de la mousson : à cette occasion, les marins ont trompé le philosophe; car les ouragans arrivent rarement aux environs ou au commencement des moussons, mais généralement plusieurs jours après, et quelquefois vers leur milieu. Les deux moussons du nord-est et du sud-ouest se déclarent par de légers vents frais, qui ne vont jamais jusqu'à de violens ouragans. C'est d'après des causes manifestes, déjà suffisamment expliquées, que l'une finit graduellement avant que l'autre commence; mais nous allons rapporter des preuves indubitables en témoignage de ces faits, et nous essaierons ensuite d'en fixer les causes.

Le premier ouragan, sur la côte de Coroman-

del, dont fasse mention M. Orme, dans son Histoire de l'Indostan, fut celui qui détruisit la flotte de la Bourdonnaie, après qu'il eut pris Madras, en 1746. Il eut lieu le 2 octobre, et détruisit en peu d'heures presque toute la flotte française. Vingt autres bâtimens, appartenant à différentes nations, furent jetés à terre. « Un vaisseau, dit M. Orme, coula dans un instant, et on ne sauva que six hommes de son équipage; mais on doit se rappeler que quatre bâtimens chargés d'effets et expédiés de Madras, ainsi que trois autres arrivés depuis peu à Pondichéri, et venant d'Europe, ne ressentirent point cet ouragan, dont la violence ne s'étendit pas à plus de soixante ou quatre-vingts milles au sud. »

M. Orme parle aussi d'un violent ouragan qui eut lieu à terre, le 31 octobre 1758, et qui se fit presque sentir jusqu'à Wandiwash; mais, comme notre auteur, qui est en général très-exact et très-minutieux, ne fait mention d'aucun accident fâcheux occasioné à la mer par cet ouragan, on peut supposer avec raison qu'il n'attaqua ni Madras ni Pondichéri, quoïque sa principale violence se fît sentir à peu près à moitié chemin de ces deux places, et à tout au plus soixante milles en ligne directe.

Celui qui parut ensuite arriva pendant la

mousson du nord-est, le 30 décembre 1760, pendant le siége de Pondichéri. Le soir du même jour le temps était beau; les pluies avaient cessé, et il existait des brises régulières de terre et de mer : mais une lame énorme, venant du sud-est, brisait à terre. Le matin suivant, le ciel était d'une teinte obscure, accompagné d'un défaut d'air, mais sans cette sauvage irrégularité qui pronostique un ouragan. Vers le soir, cependant, le vent fraîchit du nord-ouest, et, à huit heures, augmenta considérablement. Vers minuit il changea, et devint nord-est. Il calma avec un épais brouillard, et, quelques minutes après, tourna au sud-est, d'où il souffla avec beaucoup de violence.

Presque tous les bâtimens auraient été sauvés s'ils avaient profité du vent qui vint de terre; mais son mugissement et celui de la mer empêchèrent les capitaines d'entendre les signaux qui leur furent faits de mettre à la voile, et plusieurs vaisseaux firent naufrage : *le Newcastle*, *le Queenborough* et *le Protector* furent jetés à terre à quelques milles au sud de Pondichéri, et les équipages furent sauvés. *Le Norfolk*, amiral Stevens, revint le lendemain. Le 7, le *Salisbury* arriva de Trinquemalée, qui est au-dessus, et *le Tigre* de Madras, qui est au nord; de sorte que la violence de la tempête ne s'était

pas fait sentir dans les directions opposées de l'est, du nord et du sud.

Les marins des Indes orientales ont observé que ces ouragans arrivent d'ordinaire une fois tous les cinq ans; mais je ne peux trouver de raisons pour appuyer cette opinion, soit par ce que j'ai appris des autres, soit par ma propre expérience.

Le suivant eut lieu en 1763. Le 20 octobre de cette année, plusieurs jours après que la mousson du nord-est eut en apparence commencé, le vent faiblit. Dans le soir, les nuages parurent excessivement rouges, particulièrement la veille de l'ouragan. Le matin du 21, un vent violent souffla de terre, et, dans l'espace de quelques heures, parcourut tout le compas. Dans ce moment, *le Norfolk*, vaisseau de guerre, *l'America* et *le Weymouth*, *le Royal-Charlotte*, de quatre cents tonneaux, étaient en rade de Madras avec plusieurs autres bâtimens du pays. Le vent commença à souffler du nord-ouest, et resta dans ce quartier trois ou quatre heures. Les vaisseaux de guerre surent en profiter pour mettre en mer; mais il passa tout à coup à l'est, et prévint la plupart des bâtimens du pays de suivre leur exemple. Après avoir soufflé avec violence et sans discontinuation pendant quatorze heures, avec une force presque égale, de

tous les points du compas, il cessa à la fin, pour ne laisser, à proprement parler, après lui, que des vaisseaux naufragés. Tous ceux qui étaient à l'ancre furent perdus, et presque tout le monde à bord périt, tandis que les vaisseaux de guerre et le *Royal-Charlotte* revinrent en rade le 24. *Le Norfolk* avaït ressenti avec fureur le coup de vent tant qu'il fut sur la côte; mais il n'éprouva aucun dommage considérable. *Le Royal-Charlotte*, pour être resté trop long-temps à l'ancre, avait perdu son grand mât et son mât de misaine, et fut encore très-endommagé dans d'autres parties de son grément.

Le dernier de ces ouragans, sur la côte de Coromandel, dont il semble nécessaire de faire mention, est celui qui arriva le 29 octobre 1768. Il fut donné assez d'avis de celui-ci; mais les officiers du *Chatam*, vaisseau de la compagnie, ne surent pas en profiter : car, la veille au soir, la mer était violemment agitée, et le soleil s'était couché dans un brouillard profondément marqué de rouge, tous indices d'un fort coup de vent. Malheureusement il y avait eu du malentendu entre les officiers et le capitaine; celui-ci se trouvant à terre, et les autres attendant probablement des ordres, ils restèrent à l'ancre, quoiqu'ils eussent pu mettre à la voile avant le vent de nord-ouest, qui, depuis le com-

mencement de l'ouragan, souffla de terre, comme de coutume.

Le gouverneur et le conseil, qui virent le danger assez à temps pour prévenir la perte du vaisseau, firent tirer des coups de canon à boulet pour signal, et indiquer aux officiers de lever l'ancre et de mettre à la mer; mais, soit qu'ils n'entendissent pas les coups de canon, ou qu'ils fussent trop exacts à attendre d'autres ordres, ils se perdirent en raison de cette inflexibilité, et l'on ne revit plus le bâtiment, ni l'on n'en entendit jamais parler depuis le 29 au soir.

Il est possible qu'ils n'aient pu distinguer les coups de canon; car plusieurs habitans du fort, pendant la violence de l'ouragan, ne les entendirent pas; et la lumière des canons put être prise par les officiers du bâtiment pour celle des éclairs. Les navires qui étaient à cette époque sur une seule ancre dans la rade de Pondichéry n'en furent nullement inquiétés, et aucun de nos établissemens au nord n'en ressentit les effets dans le moindre degré. Ceux qui mettent de bonne heure à la voile sont bientôt hors de leur influence du côté de l'est; car il est connu qu'ils ne s'avancent jamais bien loin dans les terres.

Toutes ces circonstances, dûment considé-

rées, démontrent clairement la nature de ces vents, ou plutôt prouvent positivement que ce sont des tourbillons dont le diamètre ne peut être de plus de cent vingt milles, et dont le centre semble être généralement près de Madras ou Paliacat, vers lesquelles places se propage, en avançant du côté de la mer, une branche des montagnes de Ballagat.

Ceux qui arrivent pendant la mousson du nord-est se font communément sentir à quelques lieues de Madras, et avec plus de violence, ne s'étendant jamais, selon moi, au sud de Porto-Novo; mais, au commencement de la mousson du sud-ouest, de violens coups de vent ont lieu quelquefois vers la partie septentrionale de Ceylan et l'extrémité sud de la côte. Cependant on devrait considérer les derniers plutôt comme la queue du vent de la côte du Malabar, qui s'avance elle-même vers le cap Comorin, près l'extrémité sud de la péninsule. Néanmoins, de pareils vents règnent rarement dans cette partie, et sont toujours de courte durée.

On ne trouve dans l'histoire de M. Orme qu'un seul exemple d'un violent ouragan au sud. Dans cette circonstance, qui eut lieu le 13 avril 1749, près de Porto-Novo, sur la côte de Coromandel, deux vaisseaux de la compagnie

échouèrent près de Cuddalore, et *le Namur*, un des vaisseaux de l'escadre de l'amiral Boscawen, et *l'Apollon*, servant d'hôpital, coulèrent à fond. C'est le seul fait qui me soit connu, dans un espace de trente-cinq ans, d'un ouragan sur la côte de Coromandel, pendant la mousson du sud-ouest. Ses effets ne s'étendirent pas au-dessus de onze degrés nord.

Cependant cette mousson, dans son commencement, souffle fréquemment avec beaucoup de force sur la côte de Malabar; mais on doit observer qu'elle ne commence pas en même temps tout le long de la côte, et qu'elle ne s'avance pas rapidement vers le nord; car, quoique le changement de mousson ait lieu à Aujengo vers l'époque où le soleil se trouve vertical avec cette place, il ne se fait jamais sentir à Bombay avant le milieu, ou plutôt avant la fin de mai.

La latitude de la première place est d'environ huit degrés trente minutes nord, et celle de la seconde de dix-neuf degrés. Le soleil est vertical sur Aujengo le 21 avril, et sur Bombay le 15 mai. Si donc l'on compare la différence de latitude et de déclinaison, on trouvera que le soleil et la mousson coïncident presque ensemble, et s'avancent l'un et l'autre d'environ vingt milles par jour; circonstance qui, par-dessus tout, tend à prouver que le mouvement du soleil dans

l'écliptique est la première, s'il n'est pas la seule cause de l'agitation de l'air, ou plutôt du cours du vent, au moins dans cette partie du monde, je veux dire sur la côte du Malabar.

Cependant M. Daprès remarque que la mousson du nord-est, dans le canal de Mosambique, commence vers la pointe nord de Madagascar, et parmi les îles Camero, dans la première semaine de novembre; et à la baie de Saint-Augustin, au sud, vers la fin du même mois.

Si l'on divise la distance de ces deux places de la même manière, par le nombre de jours, on trouvera qu'elle correspond presque avec la différence journalière de la déclinaison du soleil : ainsi ce fait fortifiera davantage notre hypothèse; car la correspondance entre la progression des moussons, et la différence journalière de la déclinaison du soleil, est absolument la même, non-seulement dans l'Inde, mais encore dans l'un et l'autre hémisphère, nord et sud.

Je n'ai aucun récit authentique des ouragans de la côte du Malabar; mais je me rappelle avoir entendu parler d'un qui arriva au mois de mai 1762, devant Goa, et d'un second près d'Aujengo, qui eut lieu, je crois, vers le milieu d'avril 1779. Un des croiseurs de la compagnie était, à cette époque, à l'ancre dans la rade; il

tenta trop tard de mettre à la voile; on ne le revit pas depuis.

D'après ces différens récits il est évident que les ouragans n'arrivent jamais à la déclaration de la mousson, ni précisément au commencement, mis bien quelque temps après le changement, et qu'ils sont locaux et de courte durée. Ils ne se bornent pas seulement aux côtes de Malabar et de Coromandel; ils sévissent avec une égale violence, si elle n'est pas supérieure, dans l'hémisphère-sud, particulièrement vers la latitude de vingt degrés, près de l'île de France, où plusieurs bâtimens ont été en grand danger de périr par leurs effets. Deux faits rapportés par l'auteur, le colonel Capper, prouvent positivement que ces ouragans ne s'étaient pas étendus à plus de trente lieues, dans une direction est et ouest, et que les bâtimens s'étaient trouvés presque dans leur centre.

Il paraît donc que ces tempêtes ou ouragans sont des tourbillons locaux, qui se font sentir avec une égale violence sur le rivage de la mer, et à une très-petite distance au large. Mais il y a une différence importante dans la situation du soleil, lorsqu'ils paraissent dans différens endroits.

Sur la côte de Coromandel, par exemple, ils arrivent rarement, surtout dans le nord, à moins que le soleil ne soit dans l'hémisphère op-

posé. Sur la côte de Malabar, ils sévissent avec plus de violence, pendant la mousson, lorsque le soleil est presque vertical. Près de l'île de France ils se font sentir en janvier, février et mars, mois qui peuvent être considérés comme les mois d'été de ce climat. Dans les Indes occidentales, suivant l'histoire de la Jamaïque, de M. Edward, la saison des ouragans commence en août et finit en octobre.

Ainsi, comme ils arrivent en différentes saisons dans différens endroits, on ne peut avec justesse les attribuer, comme les moussons, à une situation particulière du soleil dans l'écliptique; et, comme ils n'arrivent pas régulièrement tous les ans, on ne peut les regarder comme périodiques; mais comme, pendant leur durée, le vent parcourt tout le compas, et ne souffle néanmoins sous aucune direction à plus de soixante ou quatre-vingts milles, nous pouvons conclure, avec toute assurance, que ces tourbillons ne sont dus qu'à des changemens violens et subits, tant dans les hautes régions de l'atmosphère que dans les basses. Lorsque celles-ci sont, par quelques causes, considérablement raréfiées, et que l'air en même temps devient extrêmement condensé dans les hautes, cet air, suivant le principe de gravité, descendra, et causera nécessairement un tourbillon parfaitement sem-

blable à celui produit par une grande masse qu'on plonge dans l'eau ; les parties adjacentes tendront immédiatement vers un seul point, et se précipiteront en tourbillonnant avec une grande violence vers le fond.

« Les tourbillons, dit le docteur Franklin dans une de ses lettres sur des matières philosophiques [2], sont de deux espèces : les uns causés par l'air ascendant, les autres par l'air descendant. Un fluide qui se meut horizontalement de tous les points vers un centre doit ou monter ou descendre ; mais l'air qui flotte sur ou près la surface de la terre ou de l'eau, et de tous côtés vers un centre, doit nécessairement monter vers ce centre, la terre ou l'eau l'empêchant de descendre. Si les courans concentriques se passent dans la haute région de l'atmosphère, ils doivent nécessairement descendre et occasioner un tourbillon ; et, lorsqu'ils seront arrivés près de la terre ou de l'eau, ils doivent s'étendre et souffler vraisemblablement avec force à une distance considérable du centre. Des deux espèces de tourbillons, celui qui monte est le plus ordinaire ; mais, lorsque l'air des hautes régions descend, c'est peut-être en plus grande masse ; il s'étend dans un plus grand espace, comme dans les coups de vent d'orage, et sans grand tourbillon. » Si donc cette opinion est bien fon-

dée, un coup de vent ordinaire, d'une étendue médiocre et de courte durée peut appartenir à la première espèce; mais s'il est violent, de longue durée, et avec moins de variation, il appartiendra à la seconde.

Il ne serait peut-être pas bien difficile de fixer la situation d'un bâtiment dans un tourbillon, en observant la force et les changemens du vent, car si ces changemens sont subits et le vent violent, le bâtiment, selon toute probabilité, doit être près du centre ou du tourbillon de vent; tandis que si le vent souffle long-temps du même côté, et que les changemens soient gradués, l'on peut supposer avec raison qu'il est près de son extrémité.

On pourrait également faire mention d'une autre circonstance extraordinaire par rapport à ces ouragans, comme tendant à la découverte de l'une de leurs causes; c'est qu'ils arrivent plus fréquemment, l'on pourrait peut-être dire avec raison toujours, près des grandes étendues de terre, et qu'ils ne sont pas connus à la mer entre les tropiques, du moins dans cette partie de l'Océan éloignée du continent, ni même à une distance considérable d'îles étendues.

C'est un fait bien connu, que l'Océan Pacifique, comme l'indique son nom, est exempt de tempêtes, le milieu de l'Océan Atlantique

sud, particulièrement depuis l'équateur, jusqu'à la latitude de seize degrés sud, l'est de même. Par exemple, on ne connaît pas de violens coups de vent à la petite île Sainte-Hélène, située à presque mille milles de distance de la côte occidentale d'Afrique, et qui est encore plus éloignée de la côte orientale d'Amérique. La température moyenne de cette île est, je crois, de soixante-douze degrés au lieu de soixante-dix-neuf, ce qui est la température moyenne des places du continent qui sont par le même parallèle de latitude; les variations du baromètre et du thermomètre y sont peu considérables toute l'année. L'on doit encore se rappeler ici que les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan ont une plus grande portion de feu commun et électrique, et qu'elles sont en conséquence mieux snpportées sous la forme de nuages, que celles qui viennent de terre; que dans ces Océans il y règne presque constamment une égale température, et que l'air aux environs est rempli de vapeurs homogènes. Ainsi, dans toutes les étendues vastes de l'Océan, non interrompues par des continens ou des îles considérables, il ne se fait probablement aucun changement subit dans l'atmosphère, tandis, au contraire, que dans les parages où les nuages formés par des exhalaisons issues de masses considérables de

terre, viennent à se rapprocher de ceux qui naissent de l'Océan, il doit s'ensuivre nécessairement des changemens subits et violens; car, comme nous avons déjà eu souvent occasion de le remarquer, les nuages de terre soutireront le feu électrique et commun de ceux qui viennent de l'Océan, jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli; et pendant cette opération, il arrivera dans l'atmosphère des changemens qui produiront de forts courans d'air, et en général des tourbillons. Ceux occasionés par ces changemens subits dans l'atmosphère arriveront fréquemment dans certaines saisons aux environs de toutes les parties du continent d'Asie, dans le golfe du Bengale, sur les deux côtes d'Afrique, près de l'île de Madagascar, et même dans le voisinage des îles de France et de Bourbon, où se trouvent des volcans; mais dans l'Océan Pacifique [3], et au centre de la mer Atlantique nord et sud, ils arriveront rarement.

Les vaisseaux qui traversent l'Atlantique nord éprouvent à peine de forts coups de vent avant d'approcher des îles occidentales, où il se trouve pareillement des volcans; mais aux Bermudes, situées dans l'Océan Atlantique nord, par les trente-deux degrés de latitude, et à la distance de six cents milles de la côte d'Amérique, les ouragans y sont presque inconnus, tandis que

le tonnerre et les éclairs, accompagnés de violens coups de vent passagers et de fortes raffales, y sont très-communs.

Si ces îles étaient de plus petite étendue, ou eussent été placées entre les tropiques, il est probable qu'elles eussent été aussi exemptes de tempêtes que Sainte-Hélène ou les îles de l'Océan Pacifique; mais situées qu'elles sont dans la zone tempérée, et voisines du continent d'Amérique, elles sont sujettes parfois à des coups de vent violens et subits du nord-ouest, qui proviennent sans doute de cette terre. Cependant les Bermudes jouissent d'un climat agréable, ressemblant à peu près aux beaux jours du printemps, ou aux premiers jours d'été en Europe, ce qui probablement leur a fait donner le nom d'Iles d'Été.

Les causes des tourbillons ou des violens coups de vent étant en quelque sorte expliquées, du moins je l'espère, nous allons revenir à une plus ample considération des moussons régulières.

Dans le canal de Mosambique, les moussons correspondent presque avec celles de la côte malabare, sinon dans leur commencement, au moins dans leur durée. La mousson du sud-ouest commence en avril, et continue jusqu'en novembre; celle du nord-est succède ensuite, et continue jusqu'en avril; la mousson du sud-

ouest est la plus belle dans le canal. Le vent varie quelquefois vers le sud-est et l'est-sud-est sur les deux côtes au milieu de novembre, temps où il arrive aussi communément des brises régulières de terre et de mer. La mousson du nord-est, comme nous l'avons d'abord observé, commence de bonne heure en novembre, près des îles Comère et la pointe nord de Madagascar; mais elle s'avance rarement au delà de la baie de Saint-Augustin au sud, proche le tropique du cancer.

Sur la côte orientale de Madagascar, au delà des îles de Bourbon et de Maurice, vers ce qu'on appelle les îles de l'est, les vents généraux du sud-est règnent sur tout l'Océan Indien, depuis onze degrés de latitude sud, jusque par les 28, tandis que, au sud est et à l'est des îles de Java et de Sumatra, les moussons du nord-ouest et du sud-est règnent alternativement à des époques différentes de l'année. La mousson du sud-est, suivant M. Daprès, commence dans ces parages en avril, et continue jusqu'en novembre, époque à laquelle elle se change en celle du nord-ouest; mais entre les deux moussons, les vents et les courans, comme ailleurs, y sont faibles et variables.

Dans toute l'étendue des îles de l'est, aussi loin que Timor et Solor, la mousson du nord-ouest

amène le mauvais temps; le vent devient violent et est accompagné de pluie; le temps reste orageux dans tout le mois de janvier, et jusqu'au milieu de février; alors le vent s'abat, et cesse entièrement vers la fin de mars. Au mois d'avril, les vents variables rendent le temps doux; la mer n'est agitée parfois que de coups de vent de courte durée. En mai, le vent de sud-est prend de la force, et souffle continuellement en juin et juillet avec beaucoup de violence. Néanmoins, pendant ce temps, il fait beau, et le ciel est clair et serein jusqu'à la fin de septembre. Au mois d'octobre, la mousson du sud-est finit, et les vents redeviennent variables, jusqu'à ce qu'ils repassent de nouveau au nord-ouest.

Comme le docteur Halley, en faisant mention de la différence de mousson dans cette partie de l'Océan Indien, au sud de l'équateur, ne cherche pas à en rendre raison, je prendrai sur moi d'offrir ici quelques conjectures sur ce sujet.

La terre pendant l'été, comme il a déjà été souvent observé auparavant, reçoit et retient un plus grand degré de chaleur du soleil que la mer qui, par ses mouvemens continuels et ses changemens de surface, est beaucoup plus froide à cette époque que la terre, particulièrement dans les zones torrides; mais pendant l'hiver, dans les zones tempérées, la mer est

beaucoup plus chaude que la terre, surtout par les hautes latitudes. Ainsi, en été, la grande masse d'air, auprès des vastes continens, s'ébranlera constamment de la mer vers la terre; en hiver, ce sera le contraire.

Si nous jetons maintenant les yeux sur la carte, nous trouverons la Nouvelle-Hollande, immense étendue de terre au sud-est des îles de la Sonde et des Moluques. Si cette île n'est pas coupée par une mer Méditerranée, elle est au moins égale à toute l'Europe; elle est située en partie entre le tropique, et en partie au delà. Lors donc que le soleil est proche de sa plus grande déclinaison nord, ce qui forme toujours l'hiver de l'hémisphère sud, et qu'il raréfie l'air du côté du continent de l'Asie, le courant d'air dans l'hémisphère sud, indépendamment même du vent annuel et régulier, viendra du sud-est, pour rétablir l'équilibre au nord-ouest. Au contraire, dans les mois de novembre, décembre et janvier, lorsque le soleil est presque vertical sur une partie de la Nouvelle-Hollande, le courant d'air entre les îles de la Sonde et des Moluques viendra du nord-ouest pour remplir le vide occasioné par la raréfaction, et produira ainsi une mousson alternative du sud-est et du nord-ouest.

Cette manière claire d'expliquer les moussons

du nord-ouest et du sud-est, à l'est de l'Océan Indien n'eût pas échappé au discernement du savant Halley, s'il se fût occupé de ce sujet, ou s'il n'eût pas dirigé son attention vers des objets d'une plus grande importance. Il termine ses remarques sur cette matière en observant que, d'après le même principe, au sud de l'équateur et dans une partie de l'Océan Indien, les vents de nord-ouest succèdent à ceux de sud-est, lorsque le soleil approche du tropique du capricorne. « Mais j'avoue, dit-il, que dans ce cas il se présente une difficulté dont il n'est pas aisé de rendre compte; la voici : Pourquoi ce changement arrive-t-il plutôt dans cet Océan que, par les mêmes latitudes, dans l'Océan d'Éthiopie, où il n'y a rien de plus certain qu'un vent de sud-est toute l'année. »

Ayant dit tout ce qui me paraît nécessaire concernant les moussons du golfe du Bengale, du golfe du Sind et de l'Océan Indien, j'offrirai quelques remarques sur les vents dans les mers de Chine, et je dirigerai ensuite l'attention du lecteur vers ceux des golfes de Perse et d'Arabie.

Dans le golfe de Siam, sur les côtes de Cambodie ou Camboge, dans le royaume de Cochinchine, et dans le golfe de Tonquin et de Chine, la mousson du sud-ouest, suivant M. Daprès, de

Mainvillette, commence sur la côte dans le courant du mois d'avril; mais à la mer, dans ces mêmes parages, elle ne change qu'un mois plus tard. C'est pour cette raison que, sur la côte-nord de Bornéo, et aux îles de Paragon et de Luçon, le vent ne souffle guère que du 1er. au 15 ou 20 mai. Comme la mousson du sud-ouest dure environ six mois, et commence près de la côte, elle y finit aussi de la même manière, et est immédiatement suivie par celle du nord-est. Ainsi, il est évident que les moussons du nord-est et du sud-ouest règnent constamment au nord de la ligne vers l'est, aussi-bien que dans les golfes du Bengale et du sud, tandis que celles du nord-ouest et du sud-est à l'est sont absolument bornées au sud de la ligne, sous l'influence de la Nouvelle-Hollande.

Nous avons déjà observé que le mot mousson est dérivé du mot persan *mousum*, saison. Les violens ouragans dans ces mers sont appelés par nosm atelots tuphon outyphon. Cette expression est dérivée du grec, ou du mot persan *toofan*, tourbillon ou tempête.

Il n'est pas nécessaire de déterminer ici si les Grecs ou les Égyptiens ont fourni ce mot aux Persans, ou s'ils l'ont reçu d'eux; mais ces termes, et beaucoup d'autres de profession, employés par les marins dans toutes les parties de

l'est, tant par les naturels que par les Européens, relativement aux temps et aux vents, de même que plusieurs ports très-fréquentés sur les différentes côtes des mers de l'Inde, et qui sont désignés par un nom particulier du pays, avec l'addition de *bender*, signifiant un port, et *banksala*, un magasin, rendent extrêmement probable, et nous pouvons dire presque certain, que les Persans furent les premiers navigateurs des mers de l'Inde, et peut-être de la Chine [(4)]. Les Portugais, qui leur succédèrent, adoptèrent de leurs prédécesseurs les termes de marine dont se servent aujourd'hui toutes les autres nations maritimes; ces termes cependant ont été beaucoup défigurés par les différentes orthographes et prononciations européennes.

Dans les golfes de Perse et d'Arabie, suivant M. Daprès, les vents sont très-différens, quoiqu'ils ne soient séparés, comme il le remarque, que par l'Arabie. « Dans la Mer Rouge, dit-il, ils soufflent du sud, presque neuf mois de l'année, c'est-à-dire, depuis la fin d'août jusqu'au 15 mai, et quelquefois jusqu'à la fin de ce mois; alors ils passent au nord et nord-nord-ouest, et continuent de ce côté jusqu'à la fin d'août; mais les brises de terre et de mer dominent quelquefois. Dans le golfe de Perse le vent de nord-ouest souffle depuis le mois d'octobre jusqu'en juillet

et environ trois mois du quartier opposé. Ces vents cependant ne sont pas aussi réguliers que ceux de la Mer Rouge, étant souvent interrompus par des brises du sud-ouest principalement du cap Mocandom, et quelquefois par des brises de terre. »

Les golfes d'Arabie et de Perse sont non-seulement séparés par l'Arabie, mais la majeure partie du premier est entre les tropiques, tandis que sa partie nord, ainsi que tout le golfe Persique, depuis Muscat jusqu'à Bassora, est située au delà. Aussi, en comparant les vents de ces deux golfes, nous devons faire une distinction entre la division nord et sud de celui d'Arabie. Depuis l'entré du détroit de Babel-Mandel jusqu'à la ville d'Yambo, la mousson règne en même temps que celle du golfe du Sind, c'est-à-dire depuis avril jusqu'en septembre; mais, depuis le 15 mai jusqu'au commencement d'août, cette mousson s'étend, ou plutôt se prolonge depuis Yambo jusqu'à Suez, quoique cette dernière place se trouve presqu'à huit degrés au delà du tropique.

Les Arabes appellent ce vent *khumseen*, cinquante, parce qu'ils supposent qu'il précède l'inondation du Nil d'environ cinquante jours [(5)]. Ce vent souffle dans la partie nord du golfe d'Arabie, aussi loin que sur la rive du Delta,

C'est un fait très-connu que le sol de la haute Égypte, et même d'une partie de la basse d'un côté du golfe d'Arabie, et celui de l'Arabie Pétrée et de l'Arabie Déserte, de l'autre, consistent principalement en rocs et en sables.

A mesure que le soleil approche du solstice, et même un mois ou six semaines après, l'atmosphère, d'après des causes manifestes, doit être excessivement raréfiée dans ces régions. Tant que cette raréfaction continue au nord, l'air de ce quartier, après le commencement des pluies, étant infiniment plus froid et plus dense, se dirigera vers le nord pour rétablir l'équilibre; et, en conséquence produira le khumseen qui, pour la même raison, précédera le débordement du Nil et commencera d'abord vers le point principal de raréfaction; mais, le soleil se rapprochant de nouveau de l'équinoxe d'automne, la terre se refroidit au nord, le khumseen cesse de souffler, le fleuve commence à décroître, le vent de nord-ouest recommence, et continue de souffler toute l'année.

Il est vrai, comme nous l'avons dit ci-dessus, que c'est presque le même vent qui souffle à la même époque tant dans le golfe de Perse que dans la partie nord du golfe d'Arabie; mais la côte orientale du premier étant couverte de forêts et de hauteurs, le khumseen ne commen-

cera ni sitôt dans le golfe de Perse que dans la haute Égypte ou l'Arabie, ni ne continuera même d'y souffler avec autant de force.

Avant de quitter la considération des vents dans les golfes de Perse et d'Arabie, l'on doit s'attendre à ce que nous tâchions d'expliquer plus clairement pour quelle raison le nord-ouest continue de souffler dans ces parages pendant plus de neuf mois de l'année.

Depuis la fin d'août jusqu'à notre solstice d'hiver, le soleil décline constamment vers le sud, et, durant son retour jusqu'à l'équinoxe du printemps, son influence ne se fait pas beaucoup sentir dans la zone tempérée de l'hémisphère nord. C'est pourquoi la partie nord du golfe d'Arabie, pendant ces huit ou neuf mois, ne sera pas beaucoup plus échauffée que les pays encore plus au nord et à l'ouest, et, conséquemment, le courant d'air viendra de cette partie pour remplir le vide occasioné par la raréfaction de l'air de la mer.

Une ligne tirée vers le centre du golfe d'Arabie, depuis le détroit de Babel-Mandel jusqu'à Suez, serait presque nord-ouest du côté du nord et sud-est du coté du sud. Ainsi, suivant cette théorie, le vent au nord du golfe d'Arabie et de celui de Perse, pendant l'absence du soleil, c'est-à-dire depuis le mois d'août jusqu'en avril,

ou le commencement de mai, doit généralement souffler du nord-ouest par le nord vers le point de raréfaction qui se trouve entre le milieu de la partie nord du golfe d'Arabie. Maïs depuis Gedda ou plutôt Yambo, jusqu'à Moka, où la terre, pendant le jour du moins, est toujours plus chaude que la mer, les vents de sud, ou les brises de terre et de mer, prévaudront pendant neuf mois de l'année, et les vents de nord régneront seulement pendant le fort de notre hiver, depuis novembre jusqu'à la fin de janvier, ce qui correspond avec le récit des vents de ce golfe, donné par M. Daprès.

NOTES DU MÉMOIRE

OU RECHERCHES SUR LA NATURE DES VENTS QUI RÈGNENT DANS LES MERS DE L'INDE.

(1) On suppose généralement que la mousson du nord-est dans toute l'Inde commences près de montagnes; selon toute probabilité, sans doute, elle est moins violente dans leur voisinage, car les montagnes, étant plus froides que la plaine, attireront à elles une plus grande proportion de feu électrique et commun des nuages, et leur feront précipiter une plus grande quantité de pluie; moyens qui me paraissent répondre beaucoup mieux aux desseins de la nature que si la pluie tombait près des côtes; car, les élévations ou montagnes étant généralement dans l'intérieur des terres, une plus grande portion de terrain reçoit le bénéfice des eaux des rivières. On pourrait aisément s'assurer du temps et du lieu où la mousson commence, en comparant les dates où elle débute sur les deux côtes de la péninsule de l'Inde.

(2) Les anciens supposaient qu'il existait une grande variété de tourbillons. Pline et Sénèque en donnent divers récits; ils définissent le typhon, *vortex igne factus*, un tourbillon produit par le feu, qui occasione des ouragans épouvantables, et détruit tout ce qu'il rencontre.

Le *praster* est dérivé d'*incendo*, *inflammo*, j'enflamme;

ils disent qu'il éclate avec de forts éclairs, et qu'il est toujours accompagné d'un *ecnephias*.

Le *latter* vient de *nubes*, nuage, et est décrit comme un vent subit et impétueux, provenant d'un nuage noir avec un peu de pluie.

L'exhydria était un violent tourbillon, accompagné d'une grande quantité de pluie; la principale différence entre un *exhydria* et un *ecnephias*, était dans la quantité d'eau ou de pluie que l'on croyait qu'ils contenaient.

Tous ces tourbillons sont évidemment de la même espèce, leurs principaux caractères étant tout-à-fait semblables, à cela près de quelques variations. Lorsqu'un changement subit et violent est produit par le feu soit commun, soit électrique, dans une portion considérable de l'atmosphère, l'air se porte tout à coup de tous côtés en avant, et en se concentrant vers un point formant un tourbillon; si la cohésion de l'air est rompue, il précipitera l'eau qu'il contient, et produira, soit un *exhydria*, soit un *ecnephias*, ou, s'il n'y a que très-peu d'humidité dans l'atmosphère, un *typhon* ou un *praster*. Les deux premiers sont probablement des tourbillons montans et les autres des tourbillons descendans.

« L'air qui monte ou qui descend, dit le docteur Franklin, peut former la même espèce de mouvement circulaire ou de tourbillons; les parties de l'air requérant un mouvement circulaire et s'éloignant du centre du cercle par une force centrifuge, et y laissant un vide; s'il descend, il sera plus grand au-dessus et moins en bas; s'il monte, ce sera le contraire; celui-ci ressemblera à un porte-voix, dont la partie la plus évasée reposerait à terre.

» Lorsque l'air descend avec quelque violence dans quelque endroit, il peut s'élever avec une égale violence

dans d'autres, et former deux espèces de tourbillons. L'air, dans son mouvement circulaire, s'éloignant du centre ou de l'axe du porte-voix de tous côtés, y laisse un vide qui ne peut être rempli par la circonférence, l'air circulant formant comme une voûte qui l'en empêche; il doit donc y presser aux extrémités qui sont ouvertes. La plus grande pression en dedans doit être à l'extrémité basse, puisque le plus grand point de l'atmosphère environnant s'y trouve; l'air, en y pénétrant, s'élève au dedans, et emporte la poussière, les feuilles d'arbre et les corps plus pesans qui se trouvent sous sa direction, à mesure que le tourbillon passe sur terre. S'il passe sur l'eau, le poids de l'atmosphère environnante force l'eau d'entrer dans le vide, et une partie de cette eau, se joignant par degrés à l'air circulant, y ajoutant du poids, et recevant un mouvement accéléré, s'éloigne encore plus du centre ou de l'axe de la trombe, à mesure que la pression diminue; et enfin, la trombe, en s'élargissant, se divise en petites portions, et, de cette manière, s'unit avec l'air, comme si elle en était supportée, et forme des nuages noirs à son sommet.

» Ces mouvemens circulaires de l'air doivent donc être des tourbillons sur terre, et des trombes à la mer. Une masse d'eau ainsi élevée peut retomber tout à coup, lorsque le mouvement n'a pas la force de la supporter, ou que la voûte circulaire est rompue de manière à permettre à l'air de tomber sur la mer; elle ne causera aucun mal, à moins qu'il n'arrive malheureusement que des vaisseaux se rencontrent directement dessous; mais si, dans le mouvement progressif du tourbillon, elle s'est portée de la mer vers la terre, et qu'elle vienne à s'y rompre tout à coup, elle produira des torrens violens et nuisibles. »

(3) La terre, dans les deux hémisphères, est beaucoup plus chaude en été et plus froide en hiver que la mer, et, comme il y a infiniment plus de terre dans l'hémisphère-nord que dans l'hémisphère-sud, le premier, pris généralement, est beaucoup plus sujet aux extrêmes de chaleur et de froidure que le dernier. Pour la même raison, la chaleur des mois d'été sera moins violente dans la zone torride du sud, que dans celle du nord, de même que dans les parties de la zone tempérée qui sont hors de l'influence de la terre.

Les îles de Sainte-Hélène, de Maurice et de Bourbon, celles de l'Océan Pacifique, dans l'hémisphère-sud, qui sont éloignées du continent, sont reconnues pour être douées d'un climat beacoup plus doux et plus régulier qu'aucune de celles de l'hémisphère-nord, qui, pour la plupart, se trouvent plus rapprochées des grandes masses de terre. Mais il paraît, en même temps, d'après le rapport authentique du capitaine Cook, et celui de plusieurs navigateurs, qui ont fait le tour du globe, que les hautes latitudes vers le cercle antarctique sont plus froides que celles qui inclinent vers le nord.

Ceci paraît contredire, en quelque sorte, la première assertion, quelques terres se trouvant à peine dans cette partie du grand Océan du sud. On doit néanmoins se rappeler que le soleil reste beaucoup plus long-temps dans l'hémisphère-nord que dans l'hémisphère-sud. Suivant M. Cassini, il est cent quatre-vingt-six jours quatorze heures et cinquante trois minutes à traverser le premier et seulement cent soixante-dix-huit jours quatorze heures et cinquante-six minutes à passer le second; la différence annuelle est donc de sept jours vingt-trois heures cinquante-sept minutes, qui, dans un siècle, montent à plus de

deux années. Ainsi, autant que la chaleur et la lumière nous viennent du soleil, et produisent la chaleur dans les deux hémisphères, le cercle antarctique est probablement plus froid, en proportion, que le cercle arctique; c'est pourquoi au cap Horn et au cap de Bonne-Espérance qui s'étendent très-loin vers les régions froides du pôle sud, les vents, dans des saisons particulières, seront plus violens, et le temps plus froid que par aucun parallèle de semblable latitude dans le nord.

Cette observation cependant ne doit strictement se rapporter qu'aux promontoires et aux places près de l'Océan; car, comme la terre est plus froide que l'eau dans un état de non-congélation, les pays intérieurs du nord de l'Amérique et de l'Asie au nord, qui ne sont pas encore cultivés, doivent être couverts de neige et de glaces en hiver; en conséquence, ces régions particulières seront au moins aussi froides que celles de l'hémisphère-sud, et les pays voisins également beaucoup plus froids que ceux situés en Europe par les mêmes latitudes; mais si la partie occidentale du nord de l'Amérique était défrichée et cultivée, tout ce continent deviendrait presque aussi tempéré qu'aucun endroit du centre de l'Europe, à une distance égale de la mer.

(4) Les premiers navigateurs persans considéraient tous les pays de l'Indus et du Sind, pris ensemble, comme divisés en trois parties. La première nommée *Guzerat*, bornée à l'ouest par Gazna, Multan et Mackhvon.

La deuxième, que nous appelons *Malabare*, est située à l'est ou plutôt au sud de Guzerat; les Arabes l'appellent *Beled-ul-ful-sut*, ou le pays du poivre.

La troisième est la plus à l'est, et est appelée *Mabar*, qui, en arabe, signifie passage : quelques personnes supposent que c'est le golfe du Bengale.

Depuis le cap Comorin jusqu'à la Tête d'Achen, sur la côte de Sumatra, la première de ces régions, le Guzerat, tire probablement son nom du mot persan ou arabe *gezeret*.

Une île, ou plutôt une péninsule, étant située à l'entrée du golfe Persique, les premiers navigateurs persans la désignèrent vraisemblablement ainsi.

On ne connaît le mot *Malabar* que par adaptation aux naturels de la péninsule occidentale de l'Inde ; il semble cependant être aussi bien dû aux navigateurs qui, après avoir pris connaissance de la côte malabare, s'avancèrent plus à l'est, et rencontrèrent les Malais à Sumatra, sur la côte orientale du golfe du Bengale ; ils auront sans doute donné le même nom à tous ces pays, les désignant par *Malia-bar* ou le pays des Malais ; dans la langue persane *bar*, signifiant pays. On dit *Zenge-bar*, le pays des Zenges : *Malia-bar* sera donc proprement le pays des Malais.

Edrissi observe que les habitans de Comr, par lesquels il entend peut-être le cap Comorin, sont Malais, et exercent le métier de pirate dans des brigantines de soixante coudées de long, portant chacune cent soixante hommes. Mais cette description de leur genre de vie a beaucoup plus de ressemblance avec les Malais, qu'avec les naturels soit de la côte malabare, soit de la côte de Coromandel, ou avec ceux des îles adjacentes.

Les Malais continuent encore d'exercer la piraterie dans leurs prames assez connues ; ce que les habitans des autres régions n'ont jamais fait. Ceci est donc une forte présomption pour croire que les premiers navigateurs persans confondirent les naturels de l'est, et peut-être ceux de l'ouest de la péninsule de l'Inde, avec les habitans de Malacca ou de Sumatra, et les désignèrent également par

Malais, avec l'adjonction de *bar*, pour indiquer tout le pays depuis la présente côte du Malabar jusqu'en Chine. L'on objectera peut-être que la distance de Sumatra à la péninsule est trop grande pour admettre une pareille méprise ; mais, d'après une autre circonstance très-frappante, la géographie de ces pays paraît avoir été fixée avec précipitation par les Persans, qui auront eu des notions très-inexactes sur les mers de l'est. Ils placent à l'est du cap Comorin, sur la route de la Chine, une très-grande île, appelée *Sila*, auquel mot il faut ajouter le mot hindou *dive*, île, ce qui fait *Siladive*, ou île de Sila. On peut très-bien supposer que ce mot ait pu être changé en celui de *Silandive*, qui est le vrai nom de l'île de Ceylan. Il ne peut y avoir, je crois, que très-peu de doute sur cette étymologie.

Abdul-Morval, suivant d'Herbelot, place Sila près de la Chine : heureusement il n'y a point d'île dans les mers de la Chine qui porte ce nom. Dans ce cas, nous oserons supposer que Abdul-Morval, entendant dire que Sila ou Silan, aujourd'hui Ceylan, était à l'est du cap Comorin, l'aura, d'après ce simple ouï-dire, placé beaucoup plus loin à l'est, du côté de la Chine ; car la cannelle, qui est le produit de cette île seulement, et qui n'est cultivée ni en Chine, ni ailleurs, est appelée par les Persans, *darcheen*, et par les arabes, *dar sena*, poivre de Chine ; ce qui est une forte preuve que ces deux nations regardèrent d'abord Ceylan comme située en Chine, ou au moins très-près de cette région ; et s'ils tombèrent jamais dans une erreur aussi manifeste, il est presque certain qu'ils se trompèrent également dans d'autres circonstances.

Le mot *mabar*, passage, qui dénote la division persane ou plutôt arabe de l'Inde, est probablement encore con-

servé dans le mot *manar*, les lettres *b* et *n* étant facilement prises l'une pour l'autre dans les langues persane et arabe particulièrement, lorsqu'on omet la marque diacriticale. Le golfe ou la baie de Manar est située entre la côte orientale de la péninsule de l'Inde et Ceylan.

(5) Il est presque assuré maintenant que le Nil prend sa source dans les montagnes de la Lune, qui sont situées en Afrique, vers les sixième et neuvième degrés de latitude-nord. On ne connaît pas encore avec précision leur hauteur, mais on dit qu'elles courent de l'est à l'ouest. Presque à angle droit avec elles, et au nord, sont deux autres rangées de montagnes, dont l'une forme, en quelque sorte, la côte méridionale et occidentale du golfe d'Arabie, et l'autre est dans les terres, presque par le même parallèle, depuis le vingt-deuxième degré de latitude, jusqu'à la basse Égypte. Le lit du Nil se trouve pour ainsi dire au milieu de ces deux rangées de hauteurs. Bientôt après l'équinoxe du printemps, lorsque la mousson du sud-ouest commence dans l'Océan Indien, les nuages de l'hémisphère-sud sont charriés vers les montagnes de la Lune, ainsi qu'en Abyssinie et en Nubie.

Nous avons déjà fait voir que les pluies, dans l'Inde, suivent constamment le cours du soleil; les mêmes causes produisent les mêmes effets dans cette partie de l'Afrique, aussi-bien que dans la haute Égypte. Les pluies commencent au sud vers le milieu d'avril, et s'avancent progressivement au nord, avec le soleil, de manière à atteindre les limites de la haute Égypte avant la fin de juin.

Cependant le Nil et les autres rivières du tropique ne tirent qu'une très-faible portion de leurs eaux de leurs véritables sources, et celles qui tombent dans leur lit ne peuvent y suppléer suffisamment. Ces rivières doivent

donc toutes être formées par un amas de plusieurs ruis seaux qui s'y rendent. C'est pourquoi aucune rivière du tropique, et particulièrement celles qui viennent des montagnes assez élevées pour être continuellement couvertes de glaces et de neiges, ne peuvent être à leur plus grande hauteur dans les lieux où elles se déchargent dans la mer, que quelque temps après le solstice.

Si même on suppose qu'il n'y ait que la pluie, qui tombe sur ces différentes rangées de montagnes, qui fournisse au Nil, les ruisseaux auxiliaires qui gisent au nord de ce fleuve ne seront remplis que vers le milieu, et quelquefois vers la fin de juin. Dans ce cas, l'eau sera quelque temps à couler de ces ruisseaux vers le lit du Nil, et, finalement, il se passera, de toute nécessité, plusieurs jours du lieu de leur jonction, (quand nous supposerions leur courant faire cinq milles par heure ou cent vingt par jour) avant que la rivière principale ne se rende à la mer ou plutôt dans la basse Égypte.

Avant la fin de juin l'élévation de cette rivière est presque imperceptible ; mais elle continue d'augmenter de quelques pouces, plus ou moins, chaque jour, pendant tout le mois de juillet, jusque vers le commencement d'août, que l'accroissement journalier monte tout à coup à quarante-huit pouces. On considère alors le fleuve comme à sa plus grande hauteur.

D'après ces observations faites au Caire pendant trente ans, avec le miscias ou le nilomètre, il paraît que ce ne fut jamais plus tard que la première ou la seconde semaine d'août, que la rivière se trouva à la hauteur de seize coudées, de vingt-huit pouces chacune. On permet alors aux habitans, par des proclamations publiques, de s'approprier l'eau pour les besoins de l'agriculture. Quoique les pluies

continuent encore dans la Haute-Égypte, et près des montagnes de la Lune, les eaux ne paraissent guère diminuer que vers le commencement de septembre.

Extrait des Observations du colonel Capper sur les Vents et les Moussons. Asiatic Annual Register, 1801; *Miscellaneous Tracts.*

OBSERVATIONS

SUR LES MOUSSONS, AUTANT QU'ELLES ONT RAPPORT AVEC LE COMMERCE ET LE PORT DE BOMBAY.

Nous n'avons pas besoin de répéter à nos lecteurs que l'année, sur cette côte, est divisée en deux saisons, ou encore, comme on les nomme, en mousson du sud-ouest et mousson du nord-est; que la première règne généralement depuis mai jusqu'au milieu de septembre, et la seconde pendant les autres mois; néanmoins cette observation servira d'introduction à ce que nous avons à dire.

Remarquons cependant, en passant, que, pendant la mousson du sud-ouest, tous les ports et les rades, dans cette partie de l'Inde, se trouvent fermés aux bâtimens qui, pour leur sûreté, sont exclus d'aborder la côte Malabar, et de séjourner dans la rade de Surat, depuis le 1er. mai jusqu'au 1er. septembre. Généralement parlant, on regarde la mousson comme s'éten-

dant depuis la pointe Dundre, qui est l'extrémité sud de Ceylan, jusqu'au golfe Persique.

Ceux qui mettraient à la voile, à cette époque, pour y aller, seraient forcés de chercher ce qu'on appelle la passe du sud, c'est-à-dire de se mettre d'abord au sud de l'équateur, avant de se diriger à l'ouest; traversée qui, pour se rendre à Mascat, exigerait au moins quarante jours, et deux mois pour Bassorah. Les mêmes difficultés et les mêmes raisons existent pour faire voile vers tout autre port de la côte d'Arabie.

Quant à ceux de la mer Rouge, on regarde comme infructueuse toute tentative pour y entrer dans la même saison; l'on ne peut pas plus dire que ce soit l'occasion favorable pour faire voile pour le cap Maurice ou tout autre port à l'est. C'est au contraire le moment pour se rendre à l'autre partie de l'Inde.

Depuis le milieu d'avril jusque vers le milieu d'août, on peut se rendre à Madras dans douze ou quinze jours, et au Bengale dans quinze ou vingt. Cette période passée, le voyage devient extrêmement long et ennuyeux, vu la nécessité de pointer à l'est de la baie, afin d'éviter le mauvais temps de la côte de Coromandel. Par la même raison, on choisit la mousson du sud-ouest, pour aller de Bombay dans quelque port du golfe du Bengale, au détroit de Malacca, ou en Chine. Passé

le 20 août, la traversée appelée directe en Chine devient très-précaire, parce qu'il est très-probable qu'on rencontrera alors le mauvais temps dans ces parages.

Relativement aux ports d'où on peut attendre à Bombay l'arrivée des bâtimens, pendant cette même mousson, on peut poser comme règle générale, que les endroits vers lesquels on peut faire voile, dans quelque saison que ce soit, sont ceux d'où on ne peut attendre d'arrivée, et *vice versâ*. Ainsi la mousson du sud-ouest est donc celle dans laquelle on peut espérer des bâtimens du golfe Persique, de la mer Rouge, du cap de Bonne-Espérance, et généralement de toutes les parties à l'ouest.

On peut venir alors, en dix ou douze jours de Mascat; en vingt jours, de Moka; en un mois, de Suez. Remarquons que, passé septembre, on ne sort plus de la mer Rouge. Ainsi, à compter de cette époque, les bâtimens sont obligés de s'y arrêter tout le temps de la mousson du nord-est. On dit qu'ils ont perdu leur passage.

C'est d'après cette connaissance, que les croiseurs anglais n'ont pas la permission de séjourner à Suez plus tard que le 25 août. Les traversées du Cap à Bombay se font en cinq ou six semaines; de Maurice, en trois semaines ou un mois; c'est encore la saison favorable pour venir

de Batavia ou d'autre port de l'est, par les détroits du sud; de Batavia on peut alors ne mettre que vingt-cinq jours; mais, pendant cette mousson, si l'on part de Madras ou du Bengale, on est obligé de faire le sud, si on veut aller à Bombay, afin d'éviter les courans, et de traverser la baie jusqu'à la pointe d'Achen; ce qui exigera une traversée de trente ou quarante jours en partant de Madras ou de quarante-cinq à cinquante jours en partant du Bengale.

Nous allons passer maintenant à la mousson du nord-est, ou à la saison qu'on peut considérer comme renfermée entre le 15 août et le 15 avril. La première observation que nous ayons à faire est que la côte devient, en quelque sorte, saine et propice à la navigation. C'est l'époque la plus favorable pour faire voile vers le golfe Persique, et, en général, vers tous les ports de l'ouest. La traversée jusqu'à Mascat est ordinairement de quinze jours, jusqu'à Bassorah de vingt jours.

Le moment convenable pour faire voile pour Moka et Suez, est depuis le milieu de février, jusqu'au milieu de mars; on peut alors se rendre à la première place, en dix-huit jours, et à la seconde, en vingt-cinq. Si on attend la fin de mars, ou le commencement d'avril, la traversée se prolonge, vu la nécessité de passer au sud de

l'île de Socotra, avant de pénétrer dans le golfe, parce que les vents de sud règnent alors, et que le courant porte au nord. Passé le 15 avril, un bâtiment destiné pour la mer Rouge perdrait vraisemblablement son passage.

Depuis le 15 août jusqu'au 15 septembre, on peut mettre à la voile pour Madras et le Bengale; mais, passé cette époque, la saison n'est plus aussi favorable, à cause de la fixation, de l'autre côté de la péninsule, de la mousson du nord-est, qui éloigne des ports de la côte de Coromandel, de Golconde et d'Orissa, entre le 15 octobre et le 15 décembre : ce temps, du moins, n'est pas compris dans les dispositions des assurances. Après cette époque, les traversées de Madras sont à peu près de trente jours, et du Bengale de cinquante. Cette saison n'est point propice pour la côte du Pegou et le détroit de Malacca, tandis qu'elle l'est pour les détroits de la Sonde, pour Batavia, par exemple, où l'on peut se rendre en trente-cinq jours.

Quant aux arrivées qu'on peut attendre pendant cette mousson, il n'y en a point de plus certaines que celles de la côte de Coromandel, et, en général, de toute la baie du Bengale.

Une traversée de Madras à Bombay peut se faire en vingt jours; du Bengale et du Penang, dans un mois; elle ne sera pas moins favorable

à partir du golfe Persique; de Mascat, elle peut se faire dans une dizaine de jours, de Bassorah en vingt-huit. Mais la sortie de la mer Rouge se trouve maintenant fermée; et l'on ne peut rien attendre du cap de Bonne-Espérance, ou des détroits de la Sonde. Il est presque impossible de faire, sans quelque risque, une traversée, de ces derniers ports, surtout à cette époque.

Extrait de l'ASIATIC ANNUAL REGISTER, 1801.

NOTICE

SUR LA VIE

DU GÉNÉRAL BENOIT DÉBOIGNE,

TELLE QU'ELLE A ÉTÉ PUBLIÉE A CALCUTA, EN 1797 ET 1798 [1].

Le général Benoît Déboigne est un de ces hommes rares que la nature donne quelquefois pour étonner le genre humain et prouver la diversité de ses moyens comme la variété de son exécution. Il naquit Savoyard, de parens respectables, mais pauvres. Sa première carrière eut lieu sous les bannières de Mars, au service de son prince. Amoureux de la nouveauté, et insatiable d'ambition, il échangea la perspective d'un pauvre officier de Sardaigne pour les places plus avantageuses que lui offrait la France, et il entra à son service, comme enseigne, dans ses brigades

[1] Les biographies modernes n'ayant point parlé du général Déboigne, qui a joué un grand rôle dans l'Inde, nous avons cru faire plaisir au public, en donnant cette notice à la suite des mémoires qu'on vient de lire.

irlandaises : cette place fut pour lui le préliminaire de sa conduite ultérieure. La vie tranquille, l'orgueil d'une certaine pauvreté, et les faibles espérances d'un officier de Sardaigne, convenaient peu à l'esprit de Déboigne, qui chercha toujours à s'élever, jusqu'à ce qu'il parvînt au sommet de la fortune. Je n'ai jamais su quelle avait pu être la raison qui l'engagea à abandonner les drapeaux français ; mais je pense que ce ne fut pas par un motif irréfléchi, puisqu'il eut assez d'ennemis portés à exagérer les contes comme à amplifier toutes les anecdotes qui pouvaient le faire mépriser ou rabaisser son caractère.

La place qu'il occupa ensuite fut celle d'enseigne dans l'armée russe envoyée contre les Turcs. Dans un engagement qui eut lieu sur les frontières de la Turquie, un faible détachement dans lequel il se trouvait fut presque entièrement détruit ; Déboigne fut fait prisonnier, conduit à Constantinople et vendu comme esclave pour cinquante piastres. Qui l'eût vu portant des vases remplis d'eau de l'Hellespont aux jardins de son maître eût sans doute remarqué beaucoup de différence entre lui et les autres porteurs d'eau.

A la fin de la guerre, il fut racheté par ses parens, envoyé à Saint-Pétersbourg, et eut l'honneur d'être présenté à l'impératrice. Quelques amateurs superstitieux d'anecdotes ont dit que

sa majesté annonça alors son élévation à venir, prétendant qu'il était né pour devenir un grand homme; peut-être cette prophétie, comme beaucoup d'autres, ne fut-elle annoncée qu'après l'événement.

A Saint-Pétersbourg, il fit la connaissance de lord Macartney, ambassadeur anglais à cette époque, et obtint, comme récompense de son esclavage en Turquie, le rang de lieutenant. De Saint-Pétersbourg, il fut envoyé à un poste russe près l'Archipel, et il eut l'avantage d'accompagner lord Percy dans un voyage que fit sa seigneurie dans les îles de la Grèce.

Ce fut là le commencement de tous les succès de Déboigne, et ce qui produisit cette variété de scènes dans lesquelles il fut engagé et eut tant de part comme acteur. Telle est la bizarrerie des événemens humains, telles sont les chances de la fortune! Déboigne ne considéra point ses liaisons avec lord Percy comme cause de ses succès; il ne les regarda que comme une circonstance triviale mais heureuse, et non comme la cause réelle et étonnante qui l'éleva au point où il se trouve maintenant; et lord Percy, en lui donnant des lettres de recommandation pour lord Macartney, gouverneur de Madras et pour M. Hastings, gouverneur du Bengale, ne pensait guère qu'il favoriserait l'élévation d'un of-

ficier subalterne qui commandait sa garde, jusqu'au rang d'un conquérant qui soumettrait des royaumes aussi étendus que ceux de la Grande-Bretagne.

Mais trêve de digressions : il est probable que Déboigne, sollicitant à cette époque des lettres de recommandation pour l'Inde, avait formé, au commencement de sa carrière, le projet de visiter cette contrée, séjour des richesses, pays des aventures; car toute sa vie n'a été qu'un développement de plans ambitieux; son esprit envisageait continuellement le sommet de la fortune et chaque pas qu'il faisait pour y parvenir n'était qu'un aiguillon de plus pour le faire persévérer dans son entreprise.

Peu de temps après cet heureux événement, il revint à Saint-Pétersbourg, et proposa à l'impératrice, par le canal du ministère, un voyage dans l'Inde et de parcourir le pays de Cachemire, la Tartarie et les rives de la mer Caspienne jusqu'en Russie. Catherine, qui aimait et encourageait les aventuriers, approuva son projet, et Déboigne reçut, avant son départ, le brevet de capitaine.

A son arrivée à Madras en 1780, il s'enrôla dans les troupes de la compagnie avec le grade d'enseigne. En considérant l'exactitude de sa vie et de ses plans, je ne peux trouver de motifs

assez plausibles de sa conduite dans cette circonstance, si ce n'est qu'il eut dessein de cacher par-là ses futurs projets. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas long-temps sans quitter une place si peu en harmonie avec ses idées; mais ce ne fut pas cependant, comme quelques personnes l'ont cru, par suite d'un jugement de cour martiale. Il est vrai qu'il s'en tint une à son égard pour quelques propos injurieux tenus à la femme d'un officier; mais il en fut acquitté honorablement: le capitaine Harvey, qui avait été membre de cette cour, m'a confirmé le fait.

Déboigne répétait souvent que la progression dans le service n'offrait rien d'avantageux à ses pensées et ne convenait point à ses vues. En 1782, il quitta Madras pour aller à Calcuta, où il fut très-bien reçu par M. Hastings, à qui il avait été recommandé par lord Percy. Déboigne fit part au gouverneur de son projet de voyage, sans parler de la personne pour laquelle il l'entreprenait. M. Hastings, dans le dessein de favoriser ses plans, le munit de bonnes lettres pour le nabab et le résident anglais de Lucknow. Déboigne à son arrivée fut très-bien accueilli du nabab et reçut un *khelut* qu'il vendit quatre mille roupies, et, comme un encouragement pour ses projets de voyage, une lettre de change de six mille roupies sur Cachemire. Au moyen de cette somme assez considé-

rable il acheta des armes, des habillemens et se rendit à Agra, où il entra au service du Rajah de Jeypsore, moyennant deux mille roupies par mois. La nouvelle de cet arrangement étant parvenue à Calcuta, M. Hastings y manda Déboigne qui, quoiqu'il ne fût pas soumis aux ordres du gouverneur et qu'il eût pu lui désobéir, cependant pour gagner encore davantage les bonnes grâces de M. Hastings, se rendit sans hésiter à Calcuta, se disculpa des griefs que lui reprochaient ses envieux, et obtint la permission de s'en retourner à Lucknow.

Là, après avoir réalisé un peu d'argent, son avarice l'emporta un moment sur son ambition : il fit le commerce de blanc et y eut beaucoup de réussite. Il eût pu continuer ce commerce avec avantage, mais son génie forma alors ces grands projets qu'il réalisa par la suite.

En 1784 il fit un voyage à Agra; et, pour donner une idée de ses talens militaires aux princes indiens, il proposa un plan de défense à l'infortuné rajah de Gohud, qui se trouvait alors assiégé dans sa forteresse par Mhadojee-Scindia. Déboigne présenta au rajah un plan, par lequel il pourrait se tirer de l'embarras où il était et déjouer les opérations de son ennemi : il lui manda que s'il voulait lui envoyer une certaine somme d'argent il lèverait mille hommes à

Agra, mille à Jeypoore, deux mille à Delhi et mille aux environs de Gohud; que ces troupes se rendraient secrètement et avec toute la précaution possible, à un temps fixé, sur les frontières du rajah; qu'il attaquerait Scindia sur ses derrières, et opérerait par-là une diversion qui lui donnerait les moyens d'approvisionner le fort.

Mais la levée de ces troupes dans différens endroits exposait à beaucoup de chances la découverte du plan : cependant il eût pu réussir, si Scindia n'eût intercepté la correspondance entre le rajah et Déboigne. Mais ce que celui-ci regarda alors comme un contre-temps fâcheux tourna à son plus grand avantage dans l'exécution de ses projets; car Scindia eut une si haute opinion de ses talens militaires, de ses résolutions et de son courage, d'après le plan intercepté pour secourir Gohud, qu'il prit conseil de M. Anderson, résident anglais à sa cour, pour le prendre à son service.

Déboigne avait obtenu de bonnes recommandations pour M Anderson. Celui-ci le fit mander, le présenta à Scindia, et lui fit obtenir le commandement de deux bataillons de troupes régulières qu'il devait lui-même lever et dresser d'après la tactique européenne. Telles furent les circonstances qui conduisirent Déboigne dans les états

marattes. Observons que la fortune contribua avec ses talens et sa persévérance à lui offrir les scènes magnifiques dans lesquelles il se trouva engagé et joua un rôle si brillant.

Nous l'avons suivi de la Savoie jusqu'à l'empire des Marattes, à travers des sentiers irréguliers et des succès variés. Le théâtre de ses actions est maintenant assuré, et ne va être marqué que par des victoires rapides sur le champ de bataille, du succès dans les négociations, et une perspective embellie de tous les charmes d'une grande fortune.

L'objet que je me suis proposé ne me permet pas de décrire ses progrès successifs, depuis le commandement de deux bataillons avec le titre d'un *apparschundo-rao*, ou chef maratte, sous Scindia, jusqu'au grade de général d'une armée de vingt mille hommes. Je ne parlerai que des principales batailles qu'il gagna et qui lui attirèrent la confiance et l'estime de Scindia, en lui montrant la route de l'ambition.

Après une expérience longue et réfléchie, Mhadosee-Scindia se persuada qu'il ne vaincrait ses ennemis et ne soumettrait le territoire encore très-étendu de l'empire morcelé des descendans de Timoor, qu'au moyen de troupes régulières, commandées par des Européens. Il avait remarqué les effets surprenans de deux batail-

lons commandés par Déboigne, aux batailles mémorables de Lallsont, d'Agra et de Chaksana, depuis 1784 jusqu'en 1789, où de puissantes armées avaient fui devant leur canon et leurs baïonnettes; et il reçut agréablement la proposition de les porter à huit bataillons, ensuite à seize, avec un train de quatre-vingts pièces de canon; force suffisante pour soumettre n'importe quel prince de l'Inde.

L'avidité de Scindia pour accroître ses états se trouvant d'accord avec les talens et les succès de Déboigne, ce prince leva l'armée dont nous venons de parler, la plus considérable et la mieux disciplinée, suivant la tactique européenne, qui eût été sous les ordres d'un prince de ces contrées et eût paru dans l'Indostan; et il ne fut point trompé dans ses espérances. Le premier service où elle fut employée fut pour lui d'une très-grande importance, et très-glorieux pour Déboigne : ce fut à la bataille de Mainta, en 1790, où il défit, avec huit bataillons de sept cents hommes chacun, une multitude de rattores, évalués à quarante mille hommes. Le lendemain, il leur prit encore trente pièces de canon. Peu de temps après, il remporta une victoire célèbre sur Ismael-Beg, à Patun. En 1792, il défit, à Lukhairee, l'armée d'Holscar, commandée en partie par Holscar

lui-même, et en partie par le chevalier Drudenec. Il y eut encore une autre bataille considérable de donnée dans la même année, à Canoud, contre Ismael-Beg, commandant vingt mille hommes avec trente pièces de canon.

Tel est le récit très-abrégé de la carrière militaire de Déboigne : elle fut constamment accompagnée de succès, car il ne fut jamais battu. Esquissons maintenant sa présente situation et son pouvoir, et cherchons à peindre sa tête et son cœur.

Déboigne commande aujourd'hui (1798) une armée de quatorze bataillons de cipayes, et dix de Nujeebs, de sept cents hommes chacun, canonniers et état-major compris; quatre mille Sébundies; douze cents hommes de cavalerie régulière, et un train de cent cinquante pièces de canon. Ses cipayes sont armés, habillés et instruits d'après la manière et la méthode anglaise, et commandés par des officiers européens. La cavalerie est très-bien montée; ses évolutions sont toutes européennes. Les armes sont fabriquées à Agra, dans des manufactures qu'il y a établies.

La nature et l'éducation ont formé Déboigne au commandement et à l'action. Son instruction, comme écolier, est bien au-dessus du médiocre; il entend assez bien le latin, et il lit, écrit et

parle avec facilité le français, l'italien et l'anglais; il n'est pas étranger dans la connaissance des livres, et possède une grande habitude des usages du monde. Il est extrêmement poli, affable, agréable, vif et capricieux, distingué dans ses manières, déterminé dans le parti qu'il a pris, et décidé dans ses moyens; particulièrement versé dans la connaissance de l'esprit humain, il sait très-bien se commander à lui-même.

A la politique astucieuse des cabinets italiens il a su allier toutes les intrigues de l'Orient; a su déguiser toutes ses démarches vers le pouvoir et ne se dévoila que lorsqu'il rencontra de la résistance. Il est craint et redouté, admiré et idolâtré, respecté et chéri sur le grand théâtre où il a joué un rôle si brillant et si important.

Déboigne, dans sa stature, a plus de six pieds anglais de haut, et, à la charpente d'un géant, joint des membres très-bien proportionnés et des yeux perçans. Il est infatigable au travail : on l'a vu des mois entiers se lever à la pointe du jour, visiter son arsenal et ses manufactures; passer ses troupes en revue, enrôler des recrues, diriger les évolutions de ses trois brigades; haranguer ses soldats; donner audience aux ambassadeurs, administrer la justice; régler les affaires d'un fisc de vingt lacs de roupies de revenu; répondre à une multitude de lettres de différens

endroits et de différens sujets; diriger des intrigues compliquées dans plusieurs cours; surveiller un commerce considérable et particulier; en tenir les comptes et faire mouvoir sous sa direction la machine politique la plus compliquée; et il exécuta tout cela sans l'assistance d'aucun Européen; car il est très-réservé à accorder sa confiance. Telles furent ses laborieuses occupations depuis le lever du soleil jusqu'après minuit pendant un espace non interrompu de neuf à dix ans. Mais il sacrifia à cette tâche une des plus robustes constitutions dont jamais aucun mortel ait été favorisé par la nature. Il quitta son poste avec un épuisement général de santé, à la suite de maladies accumulées, emportant avec lui la récompense d'une réputation extraordinaire, et une fortune de quatre cent mille livres sterling.

Quoi qu'il en soit, notre héros sera longtemps regretté dans l'Inde : sa justice fut sans exemple, et très-bien mesurée entre la sévérité et la clémence. Il fut assez heureux que de s'attirer la confiance des princes voisins et des naturels qu'il soumit. Il sut élever le pouvoir de Mhadojee-Scindia à une hauteur que celui-ci n'eût pu jamais espérer; il posa et affermit sa puissance sur la base d'une puissante armée, très-bien disciplinée et très-bien payée; il resta

fidèle à son souverain, malgré toutes les offres considérables qui lui furent faites pour le trahir; et en cela il eut d'autant plus de mérite que son avarice était grande. Ce fut lui qui encouragea Scindia à monter au premier rang parmi les princes marattes, du second qu'il occupait auparavant; qui lui inspira le goût de la tactique et des armes européennes, ainsi que le choix d'officiers européens. Son successeur, Dowlut-Row-Scindia, son fils, commande aujourd'hui l'armée la plus considérable et la mieux disciplinée qui ait jamais été sous les ordres d'un prince de l'Est, mais dans le style européen. Il peut braver, et a bravé en effet toutes les forces réunies de l'empire maratte. Le jeune Scindia a maintenant à son service six brigades et plusieurs bataillons séparés, qui forment en tout trente bataillons de Cipayes et dix de Nujeebs, de sept cents hommes chacun; deux mille hommes de cavalerie régulière, un train d'artillerie de deux cent cinquante pièces de canon. A ces troupes disciplinées on peut ajouter quarante mille hommes de cavalerie maratte, et dix mille hommes d'infanterie irrégulière. Les succès postérieurs de ce jeune prince sont assez connus dans les affaires de l'Inde.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

